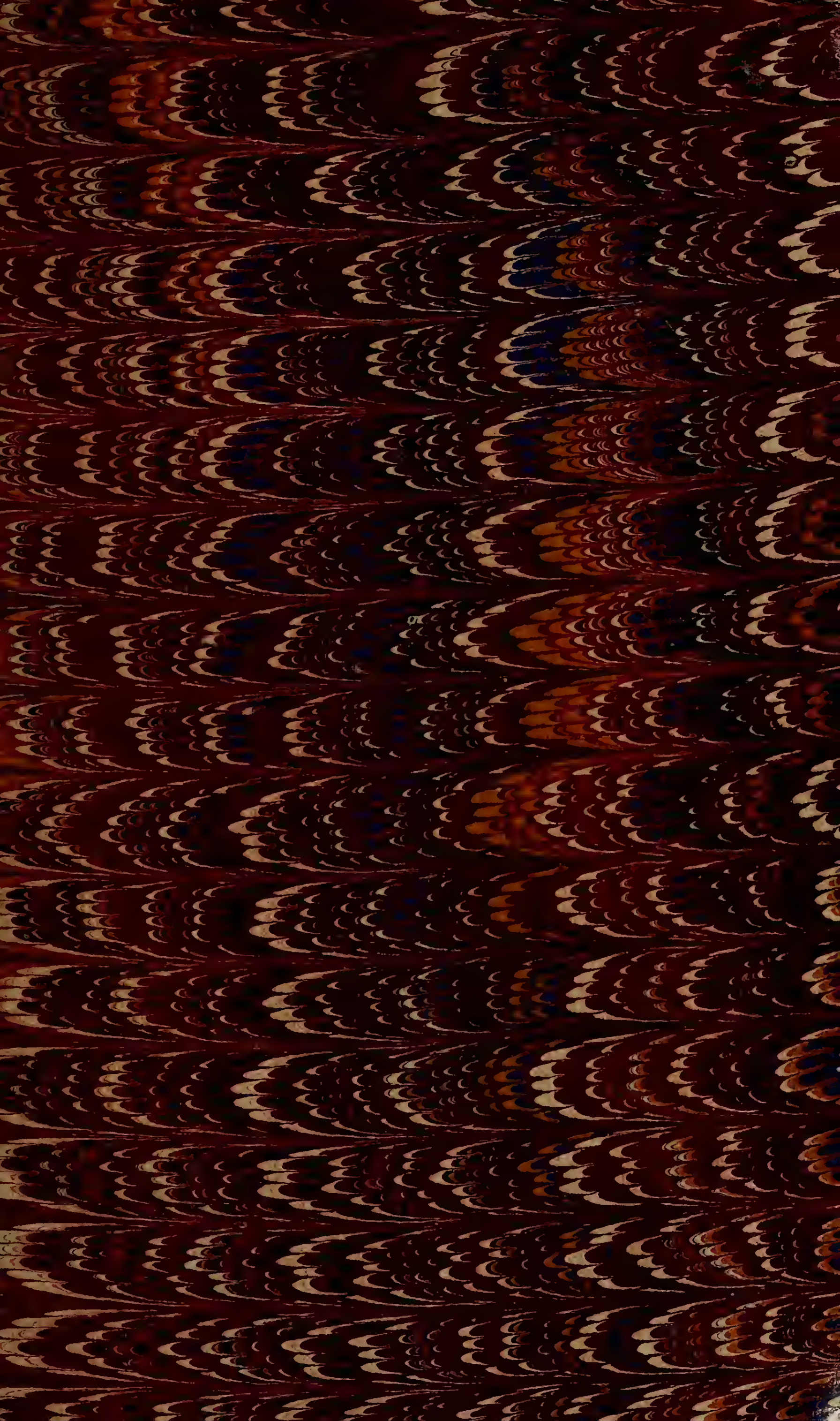






VOYAGE

EN

PALESTINE ET EN SYRIE.



Imprimerie de BELIN ET Cie., 55, rue Sainte-Anne.



JERUSALEM FROM THE MOUNT OF OLIVES

VOYAGE

EN

PALESTINE ET EN SYRIE,

PAR M. GEORGE ROBINSON,

AVEC

VUES, CARTES ET PLANS.

TRADUCTION REVUE ET ANNOTÉE PAR L'AUTEUR.

PALESTINE.



PARIS,

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,

Rue Hautefeuille, N° 23.

M DCCC XXXVIII.

PRÉFACE.

"Tout homme doit au public le tribut de son activité, et devrait s'efforcer de laisser quelque trace honorable de son existence." (De Weiss.)

L'auteur du présent ouvrage, après avoir passé l'été de 1828 au sein des plus belles provinces de l'Espagne, et l'hiver de la même année dans le sud de l'Italie, cédant aux sollicitations d'un ami qui résidait aux îles Ioniennes, se décida à les aller visiter au printemps de 1829. Mais la proximité de ces îles du continent de la Grèce, du Péloponèse et de l'Archipel fit naître en lui une tentation trop violente

d'accorder un plus vaste champ à sa curiosité, pour qu'il pût y résister. Il céda donc, et ayant eu le bonheur inespéré de traverser ces contrées jadis si belles, mais qui n'offrent plus aujourd'hui qu'un tableau de désolation, sans rencontrer le moindre obstacle ni même éprouver un seul moment d'inquiétude pour sa sûreté personnelle ou celle de sa bourse, ce succès l'enhardit à jeter un regard de convoitise et à diriger tous ses vœux vers des pays plus intéressans encore, situés plus avant dans l'est, et il se prépara à ce nouveau voyage pendant l'hiver qu'il passa à Smyrne.

En conséquence, au commencement de l'année suivante (1830), il saisit la première occasion qui se présenta de s'embarquer pour l'Egypte, où il étendit ses excursions jusqu'à la deuxième cataracte du Nil. De retour sur les bords de la Méditerranée, il se rendit par mer de Damiette à Jaffa, visita toute la Syrie et la Palestine, y compris les pays qui sont à l'est du Jourdain et de l'Anti-Liban, et vint passer l'hiver à Alep. Il employa le printemps et l'été de 1831 à parcourir les parties les plus intéressantes de l'Asie-Mineure, et arriva à Constantinople vers la fin de la même année. En 1832, il regagna l'Europe par Andrinople, Salonique, la Thessalie et Athènes, et

débarqua à Ancône le 29 mai, — *longæ finis chartæque, viæque*, — après une absence de trois ans, jour pour jour, depuis son départ d'Otrante pour Corfou.

Telle est l'esquisse rapide d'un voyage qui, de quelques semaines qu'il devait durer, s'étendit à plusieurs années, et fut entrepris, dans l'origine, sans autre objet que celui de satisfaire une curiosité personnelle. L'auteur peut assurer avec sincérité que, pendant tout le temps qu'il recueillit ses notes et ses observations, il ne lui vint pas une seule fois à l'idée de les livrer à l'impression; il avoue de même avec franchise que, quelque nombreux que soient les voyages qu'il a faits pour son propre plaisir ou pour son instruction personnelle, il a une idée trop modeste de ses faibles talens pour avoir jamais pensé à fournir des renseignemens propres à résoudre ou à éclaircir des questions qui sont plus spécialement du ressort du géographe et de l'archéologue. En publiant cet ouvrage, il n'a été guidé que par le désir d'être utile à la société, en lui communiquant, sous une forme simple et concise, les observations personnelles et les remarques directes qu'il a faites sur des pays qui sont aujourd'hui ensevelis sous les

productions d'une centaine d'auteurs; et on pourra se convaincre que bien peu de voyageurs ont fait dans le Levant une excursion aussi complète et aussi étendue que lui. C'est par cette raison, aussi bien que par la tournure toute spéciale du style, qui ne s'écarte jamais du sujet qu'il traite, que l'auteur croit pouvoir se flatter que son œuvre sera d'une grande utilité aux personnes qui voyagent dans ce pays; car il n'a pas oublié tout l'ennui et tout l'embarras que causent les gros volumes, qui lui paraissent beaucoup plus propres à être consultés à l'aise dans la retraite d'une bibliothèque, que sur le grand chemin de Jérusalem à Damas.

Quant à son propre ouvrage, personne n'est plus pleinement convaincu que l'auteur de la manière simple et sans prétention dont il est traité. Il s'attend même à être blâmé pour être resté muet là où il existait tant de motifs pour enflammer son imagination, et où tant d'occasions lui étaient données de se livrer à des digressions théoriques sur des questions religieuses et politiques du plus haut intérêt. Sur tous ces différens points il se reconnaît coupable, quoiqu'en vérité on n'eût pu regarder que comme une folle présomption de sa part, avec le faible senti-

ment qu'il possède des formes délicates du beau dans la nature, de se lancer sur la route brillante tracée par le premier génie poétique de la France. Pour éviter ce reproche, il s'est borné, non sans effort et sans violence sur lui-même, à enregistrer seulement les scènes et les choses qui passaient immédiatement sous ses yeux, et cela sous le point de vue le plus simple, telles qu'elles se présentaient à son esprit. Dominé par cette idée, il a évité avec soin de donner la couleur de ses propres opinions et de ses impressions particulières à ce qu'il a décrit, préférant n'être qu'un instrument passif, et reporter sans affectation à l'esprit de ses lecteurs une copie exacte de ce qu'il voyait. C'est aussi pour ces motifs qu'on trouvera l'ouvrage, dans presque tout son contenu, empreint d'un caractère topographique, les différentes localités y étant considérées tantôt sous le rapport de leur ancien état, tantôt sous celui des développemens dont elles sont susceptibles dans l'avenir, et, par occasion, aussi sous celui de la mention qu'en font les Saintes Ecritures.

On a commencé cette publication par les volumes qui traitent de la Palestine et de la Syrie, à cause du profond intérêt qui doit toujours se rattacher à des

contrées si étroitement liées avec l'histoire de notre religion.

Voilà ce que l'auteur juge à propos d'exposer à ses lecteurs; il espère qu'ils ne le blâmeront pas de récuser des juges trop sévères, s'ils considèrent combien il est facile d'exciter la surprise en embellissant et en exagérant la vérité, et combien, au contraire, il est peu aisé d'y répandre de l'agrément quand on s'est imposé la tâche de la présenter dans toute sa simplicité.

Paris, *août* 1836,
40, rue Saint-Lazare.

INDEX

CONTENANT LES NOMS DES PRINCIPAUX ENDROITS CITÉS DANS LES DEUX VOLUMES DU

VOYAGE EN PALESTINE ET EN SYRIE.

⁂ Abréviations dont on s'est servi dans cet Index : P. Palestine ; — S. Syrie, — can. canton ; — c. cité ; — couv. couvent ; — dist. district ; — font. fontaine ; — mt. mont ; — mgne. montagne ; — pl. plaine ; — prom. promontoire ; — prov. province ; — r. rivière ; — sit. situation ; — v. ville ; — val. vallée ; — vil. village.

Aaere, vil. S. 451.
Aal (el) Eleale? ruines d', S. 254.
Aatyl, vil. S. 204.
Aawadj, r. S. 168.
Abarim, mgne d', S. 254.
Abil (Abila), ruines, S. 284.
Abilène, can. d', P. 8 ; S. 160.
——— val. de, P. 273.
Abou-Ali, sources de l', r. S. 100.
———Naszer, tombeau d', S. 96.
Absalom, colonne d', P. 145.
——— tombeau d', P. 144.
Abylène, vil. P. 228.
Acre, v. P. 219, 273.
Adama, sit. d', P. 77.
Adonis (Nahr Ibrahim), r. S. 65.
Aeneze, tribu, S. 316.
Afrin, r. S. 370.
Ainette, vil. S. 119.
Alep (Berrœa), S. 333 et suiv.
Alexandria ad Issum, *voy.* Iskenderoun.
Amanus (Beylan), mgne. S. 368.
——— mt. S. 371.
Amman (Ammon), S. 227.
———ruines magnifiques, *ib.* et suiv.
Ammonites, pays des, S. 226.
Amoas, vil. P. 33.
Amyoun, vil. S. 74.
Anani, camp, S. 265.
Anatboth, v. P. 37.
Anciennes sculptures à Ras-Nabr-el-Kelb, S. 48.
Annas, maison d', P. 114.
Annonciation, église de l', P. 231.
Antaki (Antioche), v. S. 363 et suiv.
Antiocbe, *voy.* Antaki.
Antipatris, sit. d', P. 210.
Antoine (St.) couv. de, S. 101.
Antoura. couv. S. 53.
Anzeyry (les), S. 90.
Apameia, sit. d', S. 330.
Apollonia, sit. d', P. 210.
Aradus, île d', S. 93.
Arba, *voy.* Hébron.
Ard Aaszaf, pl. S. 453.
—— el Beradjene, pl. d', S. 41.
—— Zebdeni, dist. S. 147.
Arimathea, *voy.* Ramla.
Arish (el) (Rbinoculura), vil. P. 25.
Armageddon, *voy.* Esdraélon.
Arnon (Modjeb), r. S. 455.
Arsous, vil. S. 378.
Ascalon, ruines d', P. 24.
Ascension, église de l', P. 142.
Ashdod, v. P. 23.
Ashtarotb, *voy.* Mezareib.
Asia, *voy.* Marrah.
Athlète (Castel Pelegrino), v. P. 215.
Awali (el), r. P. 307.
Ayn Aanab, vil. S. 40.
—— Besaba, vil. S. 40.
——el-Hye, font. S. 93.
——el-Khowedj, font. S. 73.
——el-Raham, font. P. 260,
—— Mourdouk, vil. S. 199.
—— Warka, couv. et vil. S. 62.
Ayoun, ruines, S. 453.
Azot, *voy.* Edzoud.

Baalbec, val. de, S. 119.
——— v. de, 121.
——— ruines magnifiques, *ib.* et suiv.

Bab-el-Wady, défilé P. 33.
Babyla (Babylas?), vil. S. 395.
Bacchaïs, *voy.* el Ourdi.
Baethanée, eau. de, P. 8; S. 160
Bagras, château, S. 369.
Bahr Agoulé, lac, S. 370.
——Loutte (Mer Morte), P. 77 et suiv.
Bahret-el-Merdj, lac, S. 152, 170.
Baiæ, port de, S. 375.
Baklous, couv. S. 63.
Baneas (Balanea), sit. de, S. 94.
Baptiste, St. Jean, couv. de, P, 193.
Baroudj, vil. S. 147.
Barouk, vil. S. 36.
Barrada (Wady), val. S. 148.
Basha (el), vil. S. 64.
Bashan, *voy.* Baethanée.
Batroun (Bostrys), v. S. 70.
Béatitude, mt. de la, P. 261.
Béer (Micmas), vil. P. 184.
Béersheba, sit. de, P. 175.
Beirout ou Beyrouth, (Berythus), v. P. 309; S. 1 et suiv.
Beit-el-Ma (Daphné), moulins, S. 401.
Bekerke, couv. S. 57.
Belad Beni Obeid, dist. S. 445.
—— Erbad, dist. S. 444.
—— Haouran, dist. S. 443.
Belka (el), dist. S. 255.
Belus, *voy.* Kardakah.
Beni-Szakhr, tribu, S. 215.
Berak, vil. S. 170.
Berdj-el-Koszeir, tour, S. 65.
———um-Heish, tour, S. 67.
Bereike, vil. S. 190.
Berrœa, *voy.* Alep.
Beserma, vil. S. 79.
Beshir, l'Emir, S. 33.
———— palais de, S. 29.
Besneada, vil. S. 408.
Beteddein, palais de, S. 30.
Bethabara, gué, P. 79.
Bethanie, vil. P. 62.
Bethesda, piscine de, P. 94.
Bethel, sit. de, P. 185.
Bethiza, vil. S. 75.
Bethléhem (Ephrata), vil. P. 159 et s.
Bethphage, P. 62.
Bethsaïda de Julias, v. P. 258.
——— de Galilée, *ibid.*
Bethshan, ou Scythopolis, *voy.* Bisan.
Betias Molias, couv. ruines de, S. 395.
Beylan, vil. de, S. 369.
——— mgne. de, S. 367.
——— Sou, r. S. 377.
Bezetha, ou Cœnopolis, P. 89.
Bezommar, couv. S. 59.
Birket-el-Serai (piscine du palais), P. 95.
Bisan (Bethshan, ou Scythopolis), vil. P. 243.
Boghaz (Egypte), passage du, P. 12.
Boreek (el), font. P. 297.
Boszra (Bostra), v. S. 211, 447.
———— ruines étendues, S. 211 et suiv.
Bottein (el), dist. S. 444.
Bouqfaya, vil. S. 15.
Bourje-Nakkora, tour, P. 277.
Bousser, vil. S. 189.
Brumana, vil. S. 9.
Bshirraï, vil. S. 109.
Bushe, font. S. 286.
Byblus, *voy.* Djebaïl.

Caïpha (Calamon), v. P. 215.
Caïphe, maison de, P. 115.
Calvaire, le, P. 56, 97.
Cana (Keffer Kenna), vil. P. 264.
Capharnaüm, sit. de, P. 257.
Capha Selma, *voy.* Antipatris.
Carmel, mt. P. 216.
Carmélites, église des, P. 217.
Casa Nova, couv. P. 41.
Casius, mt. *voy.* Djebel Okrab.
Castel Pelegrino, v. P. 215.
Cèdres du Liban, S. 112 et suiv.
Cénacle, église du, P. 115.
Césarée de Palestine, *voy.* Kaiserieh.
———— Philippi, *voy.* Panéas.
Chalus, r. *voy.* Kowick.
Chanaan, terre de, P. 2.
Chinnereth, *voy.* Génézareth.
Chrysorrhoas, *voy.* Barrada.
Cison, r. *voy.* Makatham.
Cœlé-Syrie (Bekaa), val. S. 117.
Corozaïn, sit. de, P. 258.
Couvent Arménien à Jérusalem, P. 111.
——— Grec ——— P. 107.
——— Latin ——— P. 41.

Daal, vil. S. 217.
Dair, vil. P. 25.
Dalmanatha, sit. de, P. 258.
Damas (es Sham), v. S. 289 et suiv.
Damour, vil. P. 307.
Dana, vil. S. 359.
Daphné, sit. de, S. 385.
Dar-Djoun, résidence de Lady H. Stanhope, P. 305.
David, château de, P. 110.
—— tombeau de, 114.
Deborah, vil, P. 236.
Décapolis, dist. S. 160.
Degle Spine, champ, P. 264.
Deir Aboud, édifice, S. 454.
—— Ali, vil. S. 169.
—— Aoun, vil. S. 59.
—— Beshara, vil. S. 53.
—— Demitry, couv. S. 78.
——el-Akhmar, vil. S. 121.
——el-Kammar, v. S. 25.
——el-Khalât, couv. S. 9.

Deir-el-Leben, vil. S. 190.
—— Keiftein, vil. S. 79.
—— Raye, vil. S. 166.
—— Serkis, couv. S. 110.
Deliciæ Salomonæ, P. 172.
Derviches, couv. de, S. 96.
Dhami, vil. S. 191.
Didy, vil. S. 286.
Djadida, vil. S. 149.
Djebaïl (Byblus), v. S. 67.
——— ruines de, 68.
Djebel Adjeloun, dist. S. 445.
——— Akhomar (mt. Piérius), S. 399.
——— Attarous (mt. Nebo), S. 254.
——— Djelaad (mt. Gilead), S. 264.
———-es-Sheikh (mt. Hermon), P. 237.
——— Gilbo (mt. Gilboa), P. 244.
——— Kafkava, mgne. S. 276.
——— Kessoué, mgne. S. 169.
——— Mane, mgne. *ibid.*
——— Okrab (mt. Casius), S. 394.
——— Osha (mt. Osha), S. 264.
——— Thor (mt. Thabor), P. 235.
——— Tor (mt. des Oliviers), P. 139.
Djedour, dist. S. 444.
Djenin (Jézreel), vil. P. 190.
Djeneine, vil. S. 447.
Djerash (Gerasa), v. S. 265.
——— ruines magnifiques, S. 266 et suiv.
Djezazi, vil. S. 265.
Djissr Dumar, pont, S. 149.
———-el-Hadid, S. 362.
———-el-Kadhi, S. 38.
———-es-Souk, S. 148.
——— Maammiltein, S. 64.
Djob-el-Djennein, vil. S. 36.
Djolan, dist. S. 444.
Djumi, pl. de, S. 92.
Dora, *voy.* Tortura,
Douaire (Daphné?), vil. S. 387.
Draa (Edréi), vil. S. 221.
Druses, dist. des, S. 9, 23.

Echelle de Tyrus, P. 277.
Eden, sit. de, S. 440.
Edlip, vil. S. 331.
Edrei *voy.* Draa.
Edzoud (Azot), vil. P. 23.
Ehden, vil. S. 98.
Ekron, sit. de, P. 24.
Elah, val. d', P. 39.
Elcale (el Aal), sit. d', S. 254.
Elisée, font. d', P. 67.
Eleutherus, *voy.* Nahr-el-Kebir.
Emesa, *voy.* Homs.
En-Dor, sit. d', P. 238.
En-Gedi, désert P. 87.
En-Rogel (piscine de Siloé), P. 148.
Ennon, val. d', P. 117.
Enydra, font. S. 93.
Epiphaneia, *voy* Hamah.
Errahha, vil. S. 450.
Eschol, raisins d', P. 307.
Esdraélon (Jézreel), pl. d', P. 237.
Esseron, dist. S. 445.
Es Sharfe, couv. S. 59.
Ezra (Zarava), S. 179 et suiv.
Ezzoueit, dist. S. 446.

Faour, vil. S. 281.
Fetoueh (el), dist. S. 65.
Fons signatus de Salomon, P. 173.
Fontaine des Apôtres, P. 63.
———— d'Elisée, P. 67.
———— de la Vierge, P. 229, 276.
Fursul, vil. (ruines), S. 142,

Gadara, *voy.* Om-Keiss.
Galilée, Haute et Basse, P. 7, 262.
Garizim, mt. P. 186.
Gath, sit. de, P. 23, 25.
Gaulonite, can. P. 8 ; S. 160.
Gaza, v. P. 25.
—— (Wady), P. 25.
Gebala (Jebilée), vil. S. 94.
Gehenna, val. P. 119.
Génézareth (Tabaria), lac de, P. 245.
George (St.), tombeau de, P. 200.
——————— et le Dragon, S. 47.
Gerasa, *voy.* Djerash.
Gethsémani, jardin de, P. 136.
Ghab (el), val. S. 328.
Ghabarib, vil. S. 286.
Ghadiry, val. S. 41.
Ghadsir, vil. S. 64.
Ghouta, pl. S. 37.
Ghoutta (el), dist. S. 443.
Gihon, val. P. 117.
Gilboa (Djebel Gilbo), mt. P. 244.
Gilead (Djebel Djelaad), mt. S. 264.
Gomorre, sit. de, P. 77.
Grande Mer (Mediterranée), P. 31.

Hadjar-el-Nassara, P. 261.
————el-Sakhrat, P. 102.
Haceldama, ou le champ du sang, P. 120.
Haki (el), vil. S. 405.
Haleb-es-Shahba, *voy.* Alep.
Hamah (Epiphaneia), v. S. 325.
Hammad (el), desert, S. 452.
Hammam (el) (Emmaus), eaux thermales, P. 250.
Hamman (el), val. S. 238.
Hantoura, couv. S. 78.
Haouran, prov. de, S. 159 et suiv.
Harât-el-Allam, rue, P. 95.
———-el-Nassara (quartier des Chrétiens), P. 46.
—— el-Yahoud (quartier des Juifs), P. 126.
Harissa, couv. S. 58.

Hassiah, v. S. 320.
Hébal, mt. P. 185.
Hébran, vil. S. 451.
Hébras, vil. S. 284.
Hébron (Khalil), v. P. 174.
Héliopolis, *voy.* Baalbec.
Hermes Nieha, temple, S. 142.
Hermon (Djebel-es-Sheikh), mt. P. 237.
Hesban (Heshbon), ruines d', S. 253.
Hieromax (Sheriat-el-Mandhour), r. S. 283.
Homs (Emesa), v. S. 320.
Hospitium à Ramla, P. 28.
Houshhoush, ruines d', S. 454.
Howash, vil. S. 330.
Husseine, vil. S. 148.

Idom, *voy.* Idumée.
Idumée (Idom), prov. d', P. 8, 175; S. 454.
Iskenderoun (Alexandria ad Issum), v. S. 371.
Israël, terre d', P. 2.
Iturée, can. d', P. 8; S. 160.

Jabbock (Nahr-ez-Zerka), r. S. 225.
Jabnen, ou Jamnia, v. P. 23.
Jacob, puits de, P. 189.
Jaffa (Joppé), v. P. 17—23.
Jacques (St.), grotte de, P. 147.
Jarmouk, *voy.* Sheriat-el-Mandhour.
Jean-Baptiste (St.), couv. P. 192.
Jebilée (Gebala), v. S. 94.
Jenysus, *voy.* Khan Younes.
Jérémie (Anathoth), vil. P. 37.
——— grotte du prophéte, P. 90.
Jéricho (Richa), P. 63, 84.
Jérusalem (el Khoddes), P. 39—60, 89—183.
——— topographie de, P. 39 et suiv.
Jézreel (Esdraélon), pl. de, P. 238.
Jonas, le prophète, P. 307.
Joppé, *voy.* Jaffa.
Josaphat, val. de, P. 143.
——— tombeau de, P. 145.
Joseph, tombeau de, P. 189.
Jourdain (Sheriat-el-Kebir), r. P. 79—244.
Judée, prov. de, P. 8, 193.
——— terre de, P. 3.
Judiciaire, la porte, P. 97.
Juges, tombeaux des, P. 92.
Juifs à Jérusalem, P. 126.

Kabat-el-Nasr, sépulcre, S. 150.
Kadem (el), vil. S. 166.
Kadisha, r. S. 84.
——— (Wady) val. S. 96.
Kafarat (el), dist. S. 444.
Kafer-el-Loehha, vil. S. 190.
Kaiserieh (Césarée), ruines de, P. 211.
Kalaat-el-Medyk, château, S. 330.
Kalaat-ez-Zerka, château, S. 225.
———Massabeha, château, S. 72.
Kanah, ou Ruisseau des Roseaux, P. 211.
Kandil (Wady), val. de, S. 408.
Kanneytra (el), dist. S. 444.
Kanobin, couv. de, S. 105.
——— val. de, S. 106.
Kanouat, val. de, S. 190.
——— v. de, S. 200 et suiv.
Kara, vil. S. 316.
—— Dorouk, mgne. S. 360.
—— Sou, r. S. 389.
Karamout, vil. S. 369.
Kardakah (Belus), r. P. 225.
Kariet-el-Aaneb (Anathoth), vil. P. 37.
Kashheya, *voy.* St. Antoine.
Kedron, val. de, P. 93.
——— torrent de, P. 135.
Kefarat, dist. S. 284.
Keffer Akka, vil. S. 78.
——— Kenna (Cana de Galilée), vil. P. 264.
Kefrnouta, vil. S. 37.
Kefr Shyna, vil. S. 41.
Kelemon (Calamos), vil. *ibid.*
Kenysat-el-Awamyd, temple, S. 76.
Kerak, vil. S. 141.
Keratha (Geratha), vil. S. 178.
Kereim, couv S. 63.
Kereye, v. S. 454.
Keroun Hottein (mt. de la Béatitude), P. 261.
Kesbea vil. S. 78.
Kesrouan, dist. S. 51.
Kessoue (el), vil. S. 168.
Keukduli, mgne. S. 360.
Khabeb, vil. S. 178.
Khalil (el) (Hébron), v. P. 175.
Khan Danoun, S. 287.
—— Doumas, S. 36.
—— Karamout, S. 369.
—— Leban (Lebonah?), P. 185.
—— Shekune, S. 330.
—— Touman, S. 331.
—— Younes (Jenysus?), P. 25.
Khanzir (Rhossus), cap, S. 371.
Khareim, forteresse, S. 361.
Khoddes (el) (Jérusalem), v. P. 41 et suiv.
Khouder (el), édifice, S. 181.
Kobba, vil. S. 72.
Kontaret-el-Brins, aquéduc, S. 90.
Kornaille, vil. S. 21.
Koura (el), dist. S. 445.
——— pl. de, S. 455.
Kourket (el), sommet de, S. 57.
Kowiek, ou rivière d'Alep, S. 344.
Kteifa, vil. S. 312.
Kubbet Duris, temple, S. 141.
———el-Hadj, mosquée, S. 166.
Kuffer, vil. S. 451.
Kurdes, village des, S. 362.

Kurpadh, égyptiens, S. 362.
Kusta, vil. S. 315.

Lac d'Asphalite, *voy*. Mer Morte.
—— salant, S. 353.
—— de Tibérias (Génézareth), P. 245.
Laodicea ad mare, *voy*. Latakieh.
Latakieb (Laodicea ad mare), v. S. 416 et suiv.
Lazare, tombeau de, P. 62.
———— maison de, P. 97.
Lebonah, *voy*. Khan Leban.
Ledja (el), dist. S. 160.
Lebanon (Liban), mt. S. 111.
Liemoun, lac, S. 119.
Liettani (Leontes?), r. S. 36.
Loehf, dist. S. 170.
Loudh (Lydda), vil. P. 200.
Lycus, r. *voy*. Nabr-el-Kelb.
Lydda s. Diospolis, *voy*. Loudh.

Magdela, sit. de, P. 258.
Mages, étoile des, P. 157.
Makatham (Cison), r. P. 216.
Manassé, tombeau de, P. 145.
Mar Elias, couv. de, P. 157.
————vil. S. 16.
——Hannah, couv. *ibid*.
————el-Shoeyfat, couv. S. 41.
——Shalleitta, couv. S. 59.
Marrah (Asia), vil. S. 330.
Mauvais Conseil, mt. du, P. 118.
Medaba (Madeba), ruines, S. 252.
Medjel, vil. S. 189.
Mehadj, vil. S. 178.
Meinet-Berdja, port de, S. 65.
Mellaha (el), bassin de sel, S. 48.
Mensa Christi, P. 232.
Merdjan (el), vil. S. 169.
Mer Morte, P. 77 et suiv.
Mezareib (Ashtaroth), S. 284.
Meziar Eliashaa, tombeau, S. 189.
Mezra, font. S. 189.
Mezza, vil. S. 37.
Micmas, *voy*. Béer.
Millo; val. P. 122.
Missema (Metrocomia des Phœnesiens), ruines, S. 171.
Mitayne, vil. S. 21.
Moab (el Koura), pl. de, S. 455.
Moabites, pays des, S. 455.
Mocrad, dist. S. 445.
Molock, culte de, P. 118.
Mourdouk, vil. S. 190.
Mûriers blancs, plantations de, P. 308.
Myna (el), ou port de Tripoli, S. 87.
Myoun, ruines, S. 254.

Nablous (Néapolis), v. P. 188—191.
Nahr Abou-Ali (Kadisha), r. S. 84.
—— Abrosh, r. S. 92.
Nabr Akkar, r. S. 92.
—— Aszfour, r. S. 76.
——el-Aasy (Oronte), r. S. 328.
——el-Bered, r. S. 92.
——el-Kadhi (Tamyrus), r. P. 307 ; S. 38.
——el Kebir (Eleutherus), r. S. 92.
——el-Kelb (Lycus), r. S. 52.
——el-Leban, r. S. 47.
——ez-Zerka (Jabbock), r. S. 225.
—— Hussein, r. S. 93.
—— Ibrahim (Adonis), r. S. 65.
—— Kasmia, ou Casamieh, r. P. 295.
Nain, sit. de, P. 238.
Naous, ruines, v. S. 77.
Naptha, vil. S. 315.
Nazareth (Nassera), v. P. 225 et suiv.
Neapolis, *voy*. Nablous.
Nebo, mt. P. 69 : S 254.
Neby Osha, ou le prophête Osée, tombeau de, S. 264.
Néhémie, puits de, P. 121.
Nil (Egypte), embouchure du, P. 12.
Noé, tombeau de, S 141.

Oerman, v. S. 453.
Offenses, mt. des, P. 147.
Oliviers, mt. des, P 139 et suiv.
Omar, mosquée d', P. 100.
Om-el-Reszasz, v. (ruines), S. 247.
——ez-Zeitoun, vil. S. 170, 191.
——Keiss (Gadara), v. S. 280.
———— ruines de, 281 et suiv.
Onction, pierre de l', P. 48.
Oronte (Nahr-el-Aasy), r. S. 328.
——— val. de l', S. 396.
Orthosia, *voy*. Tortosa.
Ourdi (el) (Bacchaïs), vil. S. 403.

Palestine, P. 4 et suiv.
Palmyre, *voy*. Tadmor.
Panéas (Césarée Philippi), v. P. 213.
Payas (Baiæ), port de, S. 376.
———— ville de, 375.
Péor, mt. P. 69.
Péré, vil. P. 227.
Perée, canton de, P. 8 ; S. 160.
——— province de, *ibid*.
Petra, *voy*. Wady Mouça.
Phasga, mt. P. 69.
Phénicie, prov. de, P. 280.
Philippopolis, sit. de, S. 453.
Philistins, leur territore, P. 23.
Piscine de Bethesda, P. 94,
Piscines de Salomon, P. 171.
Prétoire de Pilate, P. 95.
Promontoire Blanc, *voy*. Ras-el-Abiad.
Ptolemaïs, *voy*. Acre.
Pylæ Syriæ, défilé de, S. 368.

Quarantaine (mt. de la), P. 66.

Rabbah, ou Rabbath Moab, ruines de, S. 455.
Rabbath-Ammon, *voy*. Amman.
—————— ruines magnifiques, S. 227 et suiv.
Rachel, tombeau de, P. 157.
Ragolomein, camp, S. 256.
Ramla, ou Ramah (Arimathea), v. P. 28, 159, 202.
Rapha (Raphia), vil. P. 25.
Ras-el-Abiad, prom. P. 278.
——el-Ayn, citernes, P. 281.
——el-Beder, font. S. 452.
——el-Mitayne, vil. S. 21.
——el-Shakka, prom. S. 71.
—— Nahr-el-Kelb, prom. S. 47.
—— Sarfa (Sarepte), prom. P. 297.
Raud, font. S. 178.
Rayindé, val. S. 238.
Rephraïm, ou vallée du Géant, P. 156.
Restoun, vil. S. 325.
Résurrection, église de la, P. 45 et suiv.
Rhossus (Khanzir), cap S. 371.
Riblath, *voy*. Antioche.
Rieha, *voy*. Jéricho.
Rima-el-Loehf, vil. S. 190.
Ruad (Arvad), île de, S. 93.

Saba (St.), couv. de, P. 87.
Sabouste (Samarie), v. P. 190.
Saffura (Zippor), *voy*. Saphoury.
Sahioun, colline, S. 417.
Sainte-Croix, couv. de, P. 193.
Saint-Sépulcre, le, P. 45 et suiv.
Saints-Innocens, P. 159.
Salahié, vil. S. 153.
Saleim, vil. S. 199.
Salem, *voy*. Jérusalem.
Salomon, temple de, P. 103, 130.
——— piscines de, P. 171.
——— citernes de, P. 173.
Samarie, prov. de, P. 7.
Santa-Maria, église de, P. 169.
Saphet, pl. de, P. 242.
Saphoury, vil. P. 271.
Sarepte (Ras Sarfa), v. P. 297.
Scythopolis, *voy*. Bisan.
Seboïm, sit. de, P. 77.
Sedjen, vil. S. 189.
Semars, font. P. 276.
Sépulcres des Juges, P. 92
———— Juifs, P. 143.
———— Patriarches, P. 145.
———— Rois, P. 91.
Sermein, vil. S. 331.
Sgarti, vil. S. 96.
Shaara, vil. (ruines), S. 176.
Shakka, vil. S. 447.
Sham (es), *voy*. Damas.
Sharfe (es), couv. S. 59.
Sharon, pl. de. P. 28.
Sheehem, *voy*. Nablous.
Sheikh Abou Ghosh, P. 38.
——— Beshir, S. 51.
——— Beshora, S. 53.
———el-Bedawy, tombeau de, S. 90.
——— Keuy, vil. S. 402.
Shemskein, vil. S. 213.
Sheriat-el-Kebir, *voy*. Jourdain.
————el-Mandhour, r. S. 283.
Shohba, vil. S. 185.
————belles ruines, S. 187 et suiv.
Shouaïr, vil. S. 21.
Siddim, val. P. 76.
Sidon (Tsaïda), v. P. 299.
Siloé, vil. P. 147.
——— piscine de, P. 148.
Simon Stylite (St.), couv. de, S. 353.
Sion, mt. P. 114, 121.
Sodome, sit. de, P. 77.
Solima, vil. S. 21.
Soubbet Faraoun, dist. S. 287.
Soueida, v. S. 205 et suiv.
Souf, vil. S. 275.
Souk Barrada, r. S. 148.
—— (el), vil. *ibid*.
—— (es), vil. tentes, S. 235.
Suedieh, vil. S. 389.
———— pl. de, S. 399.
Sungulu, mgne. S. 360.
Szaffaad, ou Saphet (Citron), v. P. 258.
Szakkret-el-Sham, pl. de, S. 37.
Szalt, v. S. 261.
Szammagh, vil. P. 243.
Szanamein (es), v. S. 286.

Tabaria (Tibérias). v. P. 249 et suiv.
—————— lac de, P. 239.
Tadmor (Palmyre), S. 322.
Tamyrus (Nahr-el-Khadi), r. P. 307; S. 38.
Tayeby, vil. S. 284.
Tebney, vil. S. 279.
Tel Maaz, colline, S. 447.
Tentation, mt. de la, P. 66.
Térébentienne (Elah), val. P. 39.
Termine, vil. S. 358.
Terre Sainte, P. 3 et suiv.
————— divisions politiques, P. 9.
———Promise, P. 3.
Teym (el) (Kerjeth Aim?), S. 254.
Thabor (Itabyrius), mt. P. 235.
Tiberias, *voy*. Tabaria.
Tombeau de David, P. 114.
—————Éléazar, P. 189.
—————St. George, P. 201.
—————Jésus-Christ, P. 45 et suiv.
—————Josaphat, P. 145.
—————Josué, P. 189.
—————la Sainte-Vierge, P. 138.
—————Zacharie, P. 145.
Tookair, vil. P. 24.
Tophet, val. P. 143.
Tortosa (Orthosia), ruines, S. 93.

Tortura (Dora), vil. P. 215.
Touman, vil. S. 331.
Touna, vil. S. 308.
Trachonite, can. de, P. 8; S. 160.
Tripoli, v. S. 80 et suiv.
Tsaïda (Sidon), v. P. 299 et suiv.
Tsur (Tyr), v. P. 287 et suiv.
Turcomans Ryhanlu, tribu, S. 359.
Turon, vil. P. 263.
Tusony, vil. de tentes, S. 256.
Tyr (Tsur), P. 283.
Tyrus, échelle de, P. 277.

Urie, maison d', P. 110.

Valania, sit. de, S. 94.
Vallée d'Abilène, P. 273.
——— d'Elah (Térébentienne), P. 39.
——— de Gihon, P. 117.
——— de Josaphat, P. 143.
——— de Rephraïm (du Géant), P. 156.
——— du Sang (Tophet), P. 143.
——— de sel, S. 353.
Village englouti, S. 357.
Villes Saintes du Talmud, P. 256.
Voie Douloureuse, P. 96.

Wady (vallée) el-Arab, S. 284.
——————— el-Heif, S. 446.
Wady (vallée) Essoueda, S. 205.
——————— Kandil, S. 408.
——————— Lowa, S. 170.
——————— Massabeha, S. 72.
——————— Mouça (Petra), S. 454.
——————— Zedy, S. 454.
War-ed-Djamous, dist. S. 166.
Wostye (el), dist. S. 445.

Yabné (Jabnen, ou Jamnia), vil. P. 23.
Yaffa, *voy.* Jaffa.

Zabulon, pl. de, P. 272.
Zacharie, tombeau de, P. 145.
Zaele, ruines, S. 452.
Zahle, vil. S. 141.
Zahouet-el-Zhudher, ruines, S. 452.
Zarava (Ezra), v. S. 180.
Zawye, dist. S. 79.
Zebdeni, v. S. 144.
Zebdy, vil. S. 21.
Zebeinat, vil. S. 166.
Zebeine, vil. *ibid.*
Zerka-Mayn, r. S. 255.
Ziaret, cap. S. 410.
Zib (Aezibah?), ruines, P. 276.
Zoar, sit. de, P. 77.
Zoïba, font. S. 388.
Zouk-Mikayl, vil. S. 52.

TABLE DU PREMIER VOLUME.

Préface. v

Index. xi

CHAPITRE I.

Introduction. — Noms, divisions et limites de la Terre-Sainte. 1

CHAPITRE II.

Départ de Damiette. — Embouchure du Nil. — Passage de Boghaz. — En mer. — Notre bâtiment. — Passagers à bord. — En vue des côtes de Syrie. — Jaffa. — Yabné. — Ekron. — Ashdod. — Ascalon. — Gaza. — El Arish. — Départ pour la Cité Sainte. — Caravane de pélerins. — Plaine de Sharon. — Ramla. — Hospitium. — Ruines aux environs. — Voyage de nuit à Jérusalem. — Accident. — Halte à un poste militaire. 11

CHAPITRE III.

Suite de la route de Jérusalem. — Kariet-el-Aaneb.— Abou-Ghosh.—Vallée Térébentienne.—Approche de Jérusalem.—Premier aspect de la ville. — Arrivée à Jérusalem. — Couvent franciscain. — Etablissemens de la Terre-Sainte. — Nous rejoignons M. de Breuvery. — Mort d'un compagnon de voyage. — Eglise de la Résurrection. — Le Calvaire. — Le Saint-Sépulcre. 37

CHAPITRE IV.

Route de Jéricho.— Bethanie.—Tombeau de Lazare. — Fontaine des Apôtres. — Scène de la Parabole du Samaritain charitable. — Montagne de la Tentation. — Fontaine d'Elisée.—Jéricho.—Scène de nuit.—Mer Morte.—Le Jourdain.—Désert d'Engedi.—Retour à Jérusalem . . 61

CHAPITRE V.

Topographie de Jérusalem.— Porte de Damas.— Faubourg de Bezetha. — Grotte de Jérémie. — Prophéties concernant la ville. — Sépulcres des Rois. — Sépulcres des Juges. — Prophéties concernant les Juifs. — Vallée de Kédron. — Piscine de Béthesda. — Prétoire de Pilate. — Voie Douloureuse.—Visite au mutzellim.— Mosquée d'Omar.— Emplacement du Temple de Salomon. 88

CHAPITRE VI.

Suite de la topographie de Jérusalem. — Couvent grec. — Château de David. — Couvent arménien. — Maison d'Annas. — Mont Sion. — Sépulcre de David. — Église de Cœnaculum. — Maison de Caïphe. — Cimetière chrétien. — Vallée de Gihon. — Mont du Mauvais Conseil. — Sépulcres de la cité de David. — Gehenna. — Aceldama ou champ du Sang. — Judas. — Puits de Néhémie. — Prophéties concernant Sion. 107

CHAPITRE VII.

Suite de la topographie de Jérusalem. — Édifices publics. — Architecture des Hébreux. — Bains. — Bazar ou rue de boutiques. — Aspect sombre des quartiers. — Population de Jérusalem. — Harat-el-Yahoud ou le quartier des Juifs. — Maisons et synagogues de ces derniers. — Visite au khakham ou grand rabbin. — Condition des Juifs à Jérusalem — Pierres de l'ancien Temple de Salomon. . . 123

CHAPITRE VIII.

Conclusion de la topographie de Jérusalem. — Torrent du Kédron. — Jardin de Gethsémani. — Sépulcre de la Sainte-Vierge. — Mont des Oliviers. — Vue panoramique de la cité. — Eglise de l'Ascension. — Vallée de Josaphat. — Tombeaux modernes des Juifs. — Sépulcres des Patriarches. — Mont des Offenses. — Village de Siloam. — Nuit passée dans l'église du Saint-Sépulcre. — Chambre des antiquités. 135

CHAPITRE IX.

Départ pour Bethléhem.—Vallée de Réphraïm ou des Géans.— Aspect du pays.—Mar-Elias.— Étoile des Mages.—Maison de Simon-le-Juste.—Tombeau de Rachel.— Rama, et les Saints Innocens. — Première vue de Bethléhem. — Arrivée au couvent Saint-Jean.— Vue de la terrasse.—Village de Bethléhem. — Église de Sainte-Marie. — Grotte de la Nativité. — Excursion aux réservoirs de Salomon. — Pays au sud de ces réservoirs. — Retour à Bethléhem. . . 155

CHAPITRE X.

Départ de Jérusalem.— Nous prenons congé des moines. — Dernière promenade autour de la ville.—La Jérusalem de l'Écriture. — La ville moderne. — Description de la route de Nazareth qui passe par Nablous.—Shichem ou Sychar.— Monts Hébal et Garisim. — Nablous. — Puits de Jacob. — Sabouste, l'ancienne Samarie. — Djenin, l'ancienne Jezreel. — Couvent de Saint-Jean dans le Désert. — Couvent de la Sainte-Croix.— Ancienne fertilité de la Judée.—Son aspect actuel. — Lydda. — Tombeau de saint George. — Nous revenons à Ramla. — Soirée passée avec le père Tomaso. 177

CHAPITRE XI.

Nous nous embarquons pour Acre. — Aspect de la côte. — Apollonia. — Antipatris. — Kanah ou le ruisseau des Roseaux. — Kaiserieh, anciennement Césarée. — Tortura,

l'ancienne Dora. — Château Pellegrino. — Caïpha, l'ancienne Calamon. — Le torrent Cison. — Mont Carmel. — Couvent des Carmélites. — Arrivée à Acre. — Abdallah pacha. — Vue panoramique de la ville. — Manière de construire les terrasses. — Route de Nazareth. — Rivière Belus. — Stations. — Éclipse totale de lune. — Arrivée à Nazareth. 209

CHAPITRE XII.

Route du mont Thabor. — Nous gravissons la montagne. — Vue que l'on découvre de son sommet. — Mont Hermon. — Nain. — En-Dor. — Plaine d'Esdrelon. — Plaine de Saphet. — Chaleur excessive. — Nous nous mettons à l'abri sous un pont en ruines jeté sur le Jourdain. — Bisan ou Scythopolis. — Mont Gilboa. — Lac de Génézareth. — Promenades sur ses rives. — Source d'eau chaude. — Tibérias. — Juifs de Tibérias. — Szaffaad. — Aire pour battre le blé. — Mont des Béatitudes. — Fertilité de la Galilée. — Cana. — Nous retournons à Nazareth. 235

CHAPITRE XIII.

Nous retournons à la côte. — Route de Nazareth à Acre. — Saffura ou Zippor. — Plaine et ville de Zabulon. — Vallon d'Abilène. — Arrivée à Acre. — Salut des batteries. — Couvent Latin. — Départ de Tyr. — Route le long de la côte vers le nord. — Zib. — Escalier de Tyrus. — Ras-el-Abiad, ou promontoire Blanc. — Ancienne Phénicie. — Ras-el-Ayn. — Ancienne Tyr. — Ville moderne de Tsur. . 269

CHAPITRE XIV.

Route de Sidon. — Pourpre de Tyr. — Nahr Kasmia ou Casamiah. — Belle ruine. — Khan près de la mer. — Sarepta. — Cimetière turc. — Pleureuses de profession. — Tsaïda ou Sidon. — Dar-Djouni, résidence de Lady Hester Stanhope. — Route de Beyrouth. — Le prophète Jonas. — La rivière Tamyrus. — Vignobles de Damour. — Plantations de mûriers blancs. — Forêt de sapins. — Arrivée à Beyrouth. 293

PALESTINE ET SYRIE.

PALESTINE.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction.—Noms, divisions et limites de la Terre-Sainte.

Après avoir achevé de visiter la Grèce et l'Egypte, ces deux pays si intéressans qui furent le berceau et la patrie des arts et des sciences, ainsi que de ces sages institutions dont les bienfaits sont aujourd'hui communs à toutes les nations civilisées, j'eus le désir de visiter également la terre d'Israël, seule contrée de l'univers où le culte du vrai Dieu se soit perpétué pendant près de trois mille ans; la Terre-Sainte en un mot, berceau de cette religion qui « dans sa pureté et telle que son divin Auteur

l'a enseignée par la parole et ses apôtres dans l'Évangile, » est si bien faite pour répandre le bonheur universel, améliorer la condition des hommes et perfectionner la nature humaine *.

La Terre-Sainte a reçu à diverses époques différens noms † qu'elle dut, soit à ses habitans, soit aux événemens extraordinaires qui se rattachent à son histoire. Dans l'Ecriture, elle est plus particulièrement appelée :

1° Terre de Chanaan, du nom de Chanaan le plus jeune des fils de Ham et petit-fils de Noé, qui s'y établit après la chute de Babel et partagea le pays entre ses onze enfans, lesquels furent la souche d'autant de tribus nombreuses, qui formèrent dans la suite une nation distincte. (Gen. x, 15 et suiv.)

2° Terre d'Israel §, parce que les Israélites ou postérité de Jacob vinrent s'y fixer.

* Voyez Appendice, n° 1.

† L'auteur croit qu'il n'est pas inutile ici de rappeler succinctement à la mémoire de quelques uns de ses lecteurs les noms, divisions et limites des contrées dont il se propose de parler. Dans ce résumé rapide, il s'est aidé de l'autorité du Rev. Th. Hartwell Horn, auteur d'un ouvrage intitulé : « Introduction à l'étude critique et à la connaissance des Saintes Écritures. »

§ Les Juifs divisaient anciennement le monde en deux par-

3° TERRE DE JÉHOVA, ou TERRE DU SEIGNEUR. (Voy. Os. IX, 3.-Deut. XXX, 20.-et le Lév. XXV, 23.)

4° TERRE PROMISE, parce que Dieu avait promis à Abraham que ses descendans la posséderaient; et comme ils étaient Hébreux, le pays qu'ils habitèrent s'appela Terre des Hébreux *.

5° TERRE-SAINTE, nom que lui donnent aujourd'hui les chrétiens, parce que Dieu la choisit pour être le siége immédiat de son culte; qu'elle fut sanctifiée par la présence, par les actions, par les miracles, par les prédications et par les souffrances de Notre Seigneur Jésus-Christ, et qu'elle fut la patrie des patriarches, des prophètes et des apôtres.

6° TERRE DE JUDÉE. Sous cette dénomination, on ne comprit d'abord que cette portion du pays qui était tombée en partage à la tribu de Juda. Mais il paraît que plus tard, lorsque cette tribu eut surpassé les

ties, la « terre d'Israël » et la « terre hors d'Israël, » c'est-à-dire les pays habités par les « peuples idolâtres » ou gentils.

* Ainsi appelés, du nom d'Abraham surnommé l'Hébreu, qui traversa l'Euphrate pour venir dans la terre de Chanaan. Après leur sortie d'Egypte, on les appela généralement Israélites. Le nom de juifs leur fut donné à leur retour de la captivité de Babylonne, à cause de la tribu de Juda, la plus considérable des douze.

autres en puissance, tout le royaume d'Israël prit le nom de Juda ou Judée. Après la séparation des douze tribus, les provinces habitées par les tribus de Juda et de Benjamin formèrent un état séparé qu'on appela « Terre de Juda » ou Judée, nom que tout le pays conserva pendant l'existence du second Temple et durant la domination romaine.

7° Le nom de Palestine, qui paraît avoir été celui de la Terre-Sainte au temps de Moïse, lui vient des Philistins, peuple sorti de l'Egypte, qui, après avoir expulsé les aborigènes, s'établit sur les bords de la Méditerranée, où il devint si puissant, qu'il donna son nom à tout le pays, bien que, par le fait, il n'en possédât qu'une petite partie.

On a assigné diverses Limites à la Terre-Sainte; mais il paraît, d'après les cartes les plus récentes et les plus exactes, que son étendue était d'à peu près deux cents milles, et sa largeur, vers le centre, d'environ quatre-vingts ou quatre-vingt-dix milles, selon qu'elle s'étend ou se resserre plus ou moins.

Selon l'alliance faite avec Abraham, la donation de la terre promise comprenait originairement tout le pays situé « depuis le fleuve de l'Egypte jusqu'au grand fleuve de l'Euphrates.» Ses limites précises,

telles que Dieu les traça à Moïse, sont indiquées dans la Genèse (xv, 18) avec toute l'exactitude d'un témoin oculaire. Toutefois, les Israélites ne furent pas immédiatement mis en possession de cette contrée. La promesse du Seigneur ne se réalisa entièrement que sous le règne de Salomon. Lorsque les Israélites se furent rendus maîtres du pays de Chanaan, Josué LE DIVISA EN DOUZE PARTS, que les tribus tirèrent au sort, selon leurs familles. Dans ce partage, les descendans d'Ephraïm et de Manassé, tous deux fils de Joseph, et que Jacob avait adoptés, reçurent leurs lots comme tribus distinctes. Le pays situé « au septentrion » fut assigné aux tribus d'Aser, de Nephtali, de Zabulon et d'Issachar; le « centre » à celle d'Ephraïm et à la moitié de celle de Manassé; le « midi » à celles de Juda, de Benjamin, de Dan et de Siméon; et les « contrées au-delà du Jourdain, » dont les Israélites s'étaient d'abord rendus maîtres avant d'avoir conquis tout le pays de Chanaan, furent assignées aux tribus de Ruben, de Gad et à l'autre moitié de celle de Manassé. La tribu de Ruben eut le midi; celle de Gad, le centre; et la demi-tribu de Manassé, les districts du nord. La tribu de Lévi, qui, par le fait, formait une treizième tribu, ne possédait pas de

terres; mais d'après le commandement de Dieu, on assigna aux Lévites, qui étaient chargés du service des autels, la dîme et les prémices des biens de leurs frères, avec exemption de toute espèce d'obligations civiles.

La seconde division remarquable de la Terre-Sainte est celle qui fut faite par Salomon. Ce monarque partagea le royaume qu'il avait reçu de David son père, en douze provinces ou districts, placées chacune sous un gouverneur particulier. Ses états étaient bornés à « l'orient, » par l'Euphrates; à « l'occident, » du côté de la Méditerranée, par le pays des Philistins, et au « midi, » par l'Egypte. Il avait conséquemment pour tributaires les royaumes de Syrie, de Damas, de Moab et d'Ammon, et paraît avoir ainsi possédé tout le pays que Dieu avait promis à Abraham de donner à sa postérité. Mais ce ne fut là qu'une « brillante parenthèse » dans la page historique des Israélites. Après la mort de Salomon, dix tribus se révoltèrent contre son fils Roboam, et constituèrent, sous Jéroboam, un état séparé appelé Royaume d'Israel. Les deux tribus de Benjamin et de Juda, restées fidèles à Roboam, formèrent le Royaume de Juda. Ce royaume comprenait toute la

partie méridionale échue en partage à ces deux tribus, ainsi que toutes les portions du territoire de Dan et de Siméon, qui se trouvaient enclavées dans celui de Juda. Jérusalem, située dans le tribu de Benjamin, en était la métropole ou ville royale. Le royaume d'Israël se composait de toutes les provinces du nord et du centre, habitées par les dix autres tribus, et avait pour capitale la ville de Samarie, dans la tribu d'Ephraïm. Mais cette division, après avoir duré deux cent cinquante-quatre ans, cessa à l'époque de la conquête du royaume d'Israël par Salmanazar, roi d'Assyrie.

La Terre-Sainte passa successivement de la domination des rois de Syrie sous celle des Grecs et des Romains. Au temps de Jésus-Christ, elle était divisée en cinq provinces distinctes, savoir : la Galilée, la Samarie, la Judée, la Pérée et l'Idumée.

La Galilée comprenait le pays primitivement habité par les tribus d'Issachar, de Nephtali, d'Aser et par la moitié de celle de Dan. On la divisait en haute et basse Galilée.

La Samarie se composait du territoire originairement occupé par les deux tribus d'Ephraïm et de

Manassé, et qui était situé en deçà du Jourdain, exactement entre la Judée et la Galilée.

La Judée comprenait les terres qui appartenaient autrefois aux tribus de Juda, de Benjamin, de Siméon et à l'autre moitié de celle de Dan. Elle avait à peu près la même étendue que l'ancien royaume de Juda.

Le district de Pérée se composait des six cantons d'Abilène, de Trachonite, d'Iturée, de Gaulonite, de Bacthanée et de Pérée proprement dite. Quelques géographes y ajoutent un cinquième canton, celui de Décapole.

L'Idumée fut incorporée à la Palestine sous les Romains. Elle comprenait la partie la plus méridionale de la Judée, ainsi qu'une portion de l'Arabie.

Sous les Romains, la Palestine était une dépendance du gouvernement de Syrie, et fut, vers le commencement du quinzième siècle, divisée en trois provinces, savoir :

1° *Palæstina Prima*, qui comprenait les anciens royaumes de Juda et de Samarie.

2° *Palæstina Secunda*, qui renfermait les anciens districts de Galilée et de Trachonite.

3° *Palæstina Tertia* ou *Salutaris*, qui comprenait l'ancienne Pérée et l'Idumée.

Dans les divisions modernes de cette partie de l'empire Ottoman, la Palestine n'a pas formé un état séparé; mais elle a toujours été incorporée au pays de Sham, autrement appelé Syrie. Cette dernière province a jusqu'à présent été divisée en pachalicks ou gouvernemens, qui sont ceux d'Acre, de Tripoli, d'Alep et de Damas. Mais comme leur étendue augmentait ou diminuait selon le plus ou moins de puissance des pachas respectifs qui les gouvernaient, les limites n'en n'ont jamais été fixées d'une manière précise *.

* Depuis que les troupes du vice-roi d'Egypte ont pris possession de cette province (en 1833), elle a été partagée en *moudirlicks* ou gouvernemens, placés sous le commandement de généraux de division. Mais la circonscription de ces *moudirlicks* est tellement provisoire, qu'il serait inutile d'en parler ici.

CHAPITRE II.

Départ de Damiette. — Embouchure du Nil. — Passage de Boghaz. — En mer. — Notre bâtiment. — Passagers à bord. — En vue des côtes de Syrie. — Jaffa. — Yabné. — Ekron. — Ashdod. — Ascalon. — Gaza. — El Arish. — Départ pour la Cité Sainte. — Caravane de pélerins. — Plaine de Sharon. — Ramla. — Hospitium. — Ruine aux environs. — Voyage de nuit à Jérusalem. — Accident. — Halte à un poste militaire.

Damiette, 8 août 1830. — Nous avions, comme je l'ai dit, le dessein de nous embarquer ici pour la Palestine. Une occasion, assez peu commode il est vrai, de mettre ce projet à exécution s'est offerte ce matin même. Un bateau de riz, non ponté, de la contenance d'environ cinquante tonneaux, était amarré le long du quai, prêt à faire voile pour cette contrée et n'attendant plus qu'un vent favorable. Nous eûmes bientôt fait marché avec le reiss ou patron de cette barque, par cette simple raison

qu'ayant complété sa cargaison, le prix élevé que nous lui payions (dix piastres), était pour lui un bénéfice tout clair, si on en excepte toutefois le temps qu'il mit à nous déposer à Jaffa, en se rendant à Beïrout, port de sa destination.

Après avoir fait embarquer nos effets et pris congé de notre excellent hôte, M. Darmandy, consul de France à Damiette, nous nous rendîmes vers midi à bord du bâtiment, et nous mîmes aussitôt à la voile. Quelques pauvres fellahs arabes, en voyant notre barque s'éloigner du rivage, jetèrent sur nous un regard d'envie qui semblait exprimer le désir de fuir la tyrannie du vice-roi actuel d'Egypte ; mais la vigilance avec laquelle toutes leurs démarches étaient surveillées par les douaniers, ne nous permit pas de seconder leurs désirs. — Nous nous arrêtâmes à l'embouchure du fleuve, où nous restâmes la nuit à l'ancre.

9 *Août.* — Ce matin, le pilote du Boghaz, jugeant le moment favorable, est venu de bonne heure à bord du bâtiment pour le conduire en dehors de la barre. Comme mesure de précaution, il commença par faire décharger sur des alléges une partie de la cargaison, qui devait être arrimée de nouveau

lorsque nous serions en pleine mer. Cette opération terminée, nous portâmes au large. Par bonheur il faisait alors très-peu de vent, de sorte que nous pouvions facilement distinguer les diverses passes que nous avions à franchir. Le bâtiment toucha néanmoins plusieurs fois, au grand déplaisir du patron, qui exprima son mécontentement en termes peu mesurés, et cela dans une langue qui se prête admirablement à l'expression de la colère, comme en conviendront sans peine tous ceux qui l'ont entendu parler. Enfin, surmontant tous les obstacles, nous franchîmes le passage sans accident. La cargaison fut ensuite replacée à bord, et après qu'on l'eut arrimée de nouveau, nous déployâmes toutes voiles au vent.

Chacun de nous s'occupa alors à s'arranger aussi commodément que pouvait le permettre l'état encombré du bâtiment. Les passagers se composaient de M. Cadalvene et de moi (M. de Breuvery * avait

* Ces deux messieurs, dans l'aimable et instructive société desquels j'ai eu l'avantage de me trouver pendant la plus grande partie de mon voyage en Orient, viennent de publier le résultat de leurs observations sur ces intéressantes contrées. Voyez « L'Egypte et la Turquie, de 1829 à 1836, par MM. Ed. de Cadalvene et J. de Breuvery, avec cartes et planches. »

pris la route de terre qui conduit du Caire à Jérusalem), d'un Italien et de plusieurs esclaves des deux sexes destinés à l'établissement que Lady Hester Stanhope possède aux environs de Tsaïda. Ces derniers voyageaient sous la conduite d'un Turc âgé et respectable, qui était depuis plusieurs années au service de sa seigneurie. Notre bâtiment n'avait point de cabine, bien que nous payassions aussi cher que s'il en avait eu. Mais en plaçant les uns sur les autres quelques sacs de riz, qui composaient en grande partie la cargaison, nous élevâmes une espèce de barrière entre nous et nos compagnons de voyage, les Arabes et les Abissiniens, avec lesquels il était peu désirable de se trouver en contact par trop immédiat. Quoique ces peuples soient naturellement doux et inoffensifs, ainsi que nous avons pu nous en convaincre partout, néanmoins leurs mœurs ne s'accordent pas toujours avec nos habitudes de propreté et nos notions de convenance. Une natte placée sur les sacs de riz et de café nous tint lieu de tapis, et une voile étendue au-dessus de nos têtes servit à nous garantir des rayons brûlans du soleil. Le reiss ou patron, tenant d'une main une pipe, et de l'autre le gouvernail, était assis, les jambes croisées, à la proue du bâtiment,

au milieu de son équipage turc. Nous avions suffisamment voyagé dans ces contrées pour savoir qu'en notre qualité d'Européens, il nous faudrait pourvoir, quoique n'y étant pas obligés, non-seulement à notre propre nourriture, mais encore à celle de nos compagnons de voyage. En conséquence, à l'heure du dîner, nous fîmes augmenter la quantité de pilau qu'on sert ordinairement en ces occasions. Le reiss et le Turc dont j'ai parlé prirent place à côté de nous; lorsque nous eûmes fini, le bol fut passé à l'équipage et ensuite aux esclaves. Le vent se soutint assez bien durant le jour, et nous fîmes un chemin considérable; mais il faiblit à mesure que le soleil baissa à l'horizon, et un calme plat s'ensuivit. — Nous passâmes la nuit, les uns à causer, les autres à chanter ou à contempler la voûte étoilée.

10 *août*. — Nous éprouvâmes en cette occasion, mais d'une manière bien plus désagréable encore, l'ennui inséparable de tout voyage sur mer. Notre bâtiment n'avait pas de pont, de sorte qu'il nous était impossible de bouger de la place que nous avions prise d'abord, place que le grand nombre de passagers rendait nécessairement très-étroite et très-resserrée. Pendant que nous restâmes ainsi immo-

biles sur la mer, nous eûmes beaucoup à souffrir de la chaleur qui était alors excessive, et que ne tempérait pas le moindre souffle d'air. Vers le soir cependant, quelques légères rides qui se montrèrent à la surface de l'eau, à l'ouest, vinrent nous annoncer le retour du vent qui nous était si nécessaire.

11 *août.* — Ce matin, à la pointe du jour, nous avons aperçu la terre; mais, contre notre attente, au lieu de nous trouver en vue du port de notre destination, nous reconnûmes que nous faisions voile tout droit pour le mont Carmel. Le reiss, auquel nous adressâmes des reproches pour s'être écarté à ce point de la route directe, lorsque surtout le vent avait constamment été favorable, nous répondit ingénument que, persuadé que le temps était pour nous une chose de faible considération comparativement à notre sûreté personnelle, il avait évité avec soin les rivages plats de l'Egypte, préférant se diriger vers la montagne dont je viens de parler, et qui est en effet le point culminant des côtes de la Syrie. Comme nous n'avions pas tenu d'estime, et que nous ne possédions qu'une boussole pour tout instrument de navigation, nous lui sûmes d'abord gré de sa prudence. Mais notre position une fois reconnue, nous prîmes en main le

gouvernail, et nous ordonnâmes au reiss de longer la côte en portant au sud. A trois heures du soir nous arrivâmes en vue de Jaffa. Sur un signal de notre part, un bateau se détacha aussitôt du port pour venir nous prendre et nous conduire à terre. Après nous être informés aux bateliers de l'état sanitaire de la ville, nous fîmes placer nos bagages dans leur frêle esquif, et nous nous abandonnâmes à eux, non toutefois sans éprouver une certaine crainte que nous causait leur maladresse évidente. La barque continua en même temps sa route pour Beïrout. En nous rendant au quai, nous passâmes tout près d'un brick autrichien, qui était mouillé dans la rade et avait amené de Constantinople une cargaison vivante de pèlerins grecs, arméniens et russes allant à Jérusalem. Le mouillage est peu sûr en cet endroit; il est trop près d'un banc de rochers situés en avant de la ville*. Aussi, lorsque le temps est mauvais, les bâtimens aiment-ils mieux gagner la haute mer que de rester sur leurs câbles. En nous rendant au lieu où nous de-

* Lorsque Vespasien marcha contre la ville, les habitans, qui étaient tous pirates, s'enfuirent sur leurs vaisseaux; mais surpris par un orage, ils périrent sur ces rochers.

vions débarquer, nous traversâmes ce qui paraît être le vieux port. Quelle qu'ait été autrefois sa capacité, il ne peut aujourd'hui recevoir que de petits bateaux ; l'on n'en voyait même alors que quelques uns çà et là. A en juger par le nombre d'oisifs accourus sur le quai pour voir les *milordoi** débarquer, notre arrivée avait causé quelque sensation dans la ville. Mais si nous étions l'objet de leur curiosité, nous vîmes, en revanche, dans la multitude qui se pressait autour de nous, bien des choses faites pour exciter la nôtre. Parmi la foule étaient plusieurs individus, habillés moitié à l'orientale et moitié à l'européenne, auxquels le reste paraissait montrer une sorte de déférence. Leur costume était, dans son ensemble, celui qu'ont adopté les marchands leventins, costume qui consiste dans une longue tunique ou robe de coton ou de soie, à raies, appelée *kombaz*, et dans une espèce de pantalon très-ample (sherwâl); mais au lieu de turbans ils portaient des chapeaux à cornes à la française ou à l'espagnole ! Je m'informai du rang de ces personnages ; on me répon-

* Nom généralement donné en Orient aux voyageurs européens.

dit que c'étaient les représentans des puissances européennes qui venaient nous recevoir à notre arrivée; ce qui, en effet, était vrai, car à peine eûmes-nous posé le pied sur le quai, que ce fut entre eux à qui s'emparerait de nos personnes. Ayant déclaré ma nationalité, je fus réclamé par l'agent d'Angleterre, M. Damiani, levantin d'origine, et je me vis obligé, malgré moi, de me séparer de mes amis, qui s'étaient déjà livrés à leurs consuls respectifs. Je n'ai toutefois nullement à regretter d'avoir fait la connaissance de ce monsieur. Il me conduisit dans sa maison que, par parenthèse, il me dit être bâtie sur l'emplacement de celle de Siméon-le-Corroyeur, chez qui logea saint Pierre. En tant qu'il s'agit seulement de la situation, il n'y avait rien à objecter à cette assertion; sa demeure est en effet « près de la mer, » au bord même de l'eau. Je me sentais d'ailleurs peu disposé à contester les traditions locales dès mon arrivée dans un pays où toutes les choses qu'on voit doivent leur principal intérêt aux souvenirs qui s'y rattachent. Dès que je fus seul, je m'abandonnai à une foule de pensées que faisait naître en moi la nouveauté de ma situation. En abordant aux rives de la Terre-Sainte, j'avais vu s'accomplir le

plus fervent de mes souhaits, le désir le plus ardent de mon cœur ; mais lorsque pour la première fois ce désir s'empara de moi, je n'étais encore qu'un adolescent ; la réalisation m'en paraissait entourée d'obstacles insurmontables ; et aujourd'hui même que je foulais ce sol sacré, je pouvais à peine croire à la réalité de ce que je voyais et que je sentais.

12 *août.* — Ce matin, accompagné de mon aimable hôte, j'ai été visiter Jaffa et ses fortifications. On peut à la lettre appeler cette ville une « cité d'escaliers ; » car l'on a été obligé, à cause de l'inégalité du terrain qu'elle occupe, de donner à la plupart des rues la forme d'escaliers. Elle est bâtie sur une éminence conique qui domine la mer ; du côté de terre elle est entourée d'un mur mauresque, flanqué à distances inégales de plusieurs bastions. Les maisons, construites en pierres, s'élèvent en terrasses à partir du rivage, et présentent, quand on arrive de mer, un coup-d'œil fort singulier, mais cependant agréable, surtout aux yeux de voyageurs fatigués, comme nous l'étions, de l'aspect monotone des villages de boue de la Basse-Égypte *. Mais l'absence

* « Car la terre en possession de laquelle vous allez entrer

totale de verdure détruit bientôt cette impression favorable. A l'exception des environs immédiats de la ville, où quelques palmiers (symbole et en quelque sorte l'étendard de la Palestine*), élèvent leurs cimes majestueuses, toute la côte est d'une affreuse aridité, et ne se compose, en grande partie, que de petites collines de sable entièrement nues. La population fixe de Jaffa ne dépasse pas quatre mille ames, dont le quart est chrétien. On ne peut pas appeler cette ville une place commerçante, car il s'y fait peu d'affaires; et le commerce y consiste uniquement dans la vente des objets nécessaires aux pèlerins qui vont à Jérusalem ou qui reviennent de cette ville, dont elle est en quelque sorte le port.

Jaffa ou Yaffa, comme l'appellent les indigènes, est l'ancienne Joppé dont il est fait mention si fréquemment dans l'Ecriture. C'est dans son port qu'abor-

n'est pas comme la terre d'Egypte; mais c'est une terre de montagnes et de plaines... » (Deut. XI, 10, 11.)

* Plusieurs médailles romaines frappées à l'occasion de la conquête de la Palestine, représentent un palmier. Sur celle qui forme la vignette de la page du titre de ce volume, l'empereur Vespasien est représenté; debout, tenant une lance de la main droite, le pied droit appuyé sur un casque, tandis qu'une femme éplorée est assise au pied d'un palmier

dèrent sur des radeaux les cèdres du Liban pour le temple de Salomon (2, Chr. xi, 16), et que le prophète Jonas s'embarqua pour Tarshish (Jon. 1, 8). Saint Pierre y ressuscita Tabithe (Act. ix, 36, 42.), et Siméon-le-Corroyeur y demeura. Selon la tradition, c'est à Joppé que Noé construisit l'arche. C'est là aussi, d'après la Fable, qu'Andromède fut enchaînée au roc, et que Persée lava le sang des blessures qu'il avait reçues en combattant contre les Centaures. C'est enfin dans son port que Judas Machabée brûla la flotte des Syriens.

De nos jours, Jaffa a acquis une triste célébrité par deux actes de barbarie dont la mémoire de Napoléon reste chargée, malgré les efforts tentés pour en atténuer l'énormité. L'hôpital où il fit, dit-on, empoisonner ses soldats malades de la peste, afin qu'ils ne tombassent pas aux mains des Turcs, est maintenant un couvent arménien. Le lieu qui fut le théâtre du massacre de ses prisonniers, est sur les bords de la mer, à environ une heure au sud de la ville.

Le pays situé entre Jaffa et Gaza, à l'ouest des montagnes de la Judée, et qu'on désigne par le nom de plaine de la Méditerranée, constituait l'empire des Philistins. Il renfermait les cinq cités de Gaza, d'As-

calon, d'Azoth, de Gath et d'Ekron. Ce district s'appelle encore aujourd'hui Phalastin, et peut être considéré comme la Palestine Propre. En suivant la route qui s'avance vers le midi, le long de la côte, on trouve, entre Jaffa et El Arich, frontière naturelle de la Palestine de ce côté, plusieurs villes célèbres dans l'histoire des Philistins, mais qui toutes sont aujourd'hui déchues de leur puissance et de leur ancienne splendeur. Quelques unes même n'offrent que des ruines; j'en parlerai dans l'ordre où elles se présentent sur la carte.

A une heure de Jaffa est Yabné, l'ancienne Jabnen ou Jamnia, village encore considérable. A quatre heures de là ou douze milles plus loin, on trouve Edzoud, anciennement Azot, appelée Ashdod dans l'Ecriture (Chr. xxvi, 6). La route qui y conduit passe à travers une contrée inégale, en partie ensemencée de froment et de chardons. La ville couronne un mamelon fertile entouré de gras et verdoyans pâturages. C'était autrefois une des cinq satrapies des Philistins, qui, après avoir enlevé l'arche sainte aux Israélites, la transportèrent à Ashdod et la déposèrent dans le temple de leur dieu Dagon. On n'y trouve aucune ruine. En quittant Ashdod, on tra-

verse Tookair, village en ruine, situé au sommet d'une colline que quelques voyageurs indiquent comme étant le site d'Ekron, ville autrefois puissante. Mais le prophète avait dit : « Ekron sera déracinée ». Ainsi s'explique la diversité d'opinions qui existent concernant la véritable position de cette ville, dont le nom même a disparu. On passe ensuite une rivière sur un pont de pierre, et après environ une heure et demie de marche, on atteint les ruines d'Ascalon situées sur la route de Gaza, près de la mer. C'était également une des orgueilleuses satrapies des Philistins ; aujourd'hui elle ne renferme plus un seul habitant dans ses murs ! Ainsi s'est vérifiée à la lettre la prophétie de Zacharie concernant cette ville : « Elle ne sera plus habitée ». Ascalon tomba facilement au pouvoir des croisés, qui en réparèrent les fortifications. Mais elle fut reprise plus tard par Saladin, qui fit détruire les ouvrages élevés par les chrétiens. A une journée et demie de Jaffa est Gaza. Elle occupe le sommet d'un monticule situé à environ trois milles de la mer. Ce monticule, dont la circonférence est d'à peu près deux milles, parait avoir été autrefois entièrement renfermé dans les anciennes murailles. Au temps de l'ancien art de la guerre, ce

devait être une place très-forte. Il n'y existe aucune antiquité remarquable : on trouve seulement dans plusieurs endroits de la ville quelques fûts de colonnes de granit gris, gisant çà et là. La population, mélange d'Arabes et de Musulmans, s'élève de deux à trois mille ames. Gaza, aujourd'hui veuve de ses rois et dépouillée de ses fortifications, est gouvernée par un aga turc *. Les caravanes s'y pourvoient des provisions nécessaires pour le temps de la traversée du désert de Suez. Franchissant le Wady Gaza, on trouve à l'est, après une heure de marche, le village de Deir, et, six milles plus loin, celui de Khan Jounes (*Jenysus*), situé sur une éminence, au nord de la vallée. C'est le dernier village qui paie tribut au pacha d'Egypte. A deux heures de là est Rapha, anciennement appelée Raphia. Le site de Gath, qui était la ville la plus méridionale du pays des Philistins, comme Ekron en était la plus septentrionale, est inconnu. Dix heures de marche à travers une contrée onduleuse, où le sable et la végétation se disputent la supériorité, conduisent à El-Arish, que l'on suppose être l'ancienne Rinoculum. Elle est bâtie, au milieu

* « Gaza sera sans roi. » (Voyez Zach. IX, 5.) « Gaza s'arrache les cheveux. » (Jérém. XLVII, 5.)

de sables mouvans, sur un rocher peu élevé. Sa forteresse, solidement construite, avec le village qui semble comme suspendu à sa base orientale, offre, dit-on, un aspect très-imposant. A partir d'ici, toute végétation cesse, et l'on ne trouve plus qu'une eau légèrement saumâtre. El-Arish est la dernière ville de Syrie de ce côté du désert. Elle est en la possession du pacha d'Egypte.

Jaffa, 12 *août*.—Ce soir, à la fraîcheur, nous nous sommes mis en route pour Jérusalem *. Notre caravane se composait, outre mes premiers compagnons de voyage, d'une foule de pélerins des deux sexes, de presque toutes nations et toutes croyances, qui avaient demandé à se joindre à nous, sous le prétexte de nous protéger mutuellement contre les Arabes qui infestent la route. Ils étaient diversement montés. Les plus riches, et en général c'étaient des Turcs, avaient pour montures des chevaux magnifiquement harnachés; puis venaient à la suite Arméniens, Grecs, Juifs et Russes, les uns sur des mulets, les autres sur les ânes « agiles » de la contrée †. Les enfans étaient entassés pêle-mêle dans des

* Voyez Appendice, nº 2.

† Voyez Appendice, nº 3.

paniers d'osier suspendus aux flancs des chameaux. Les femmes avaient la tête voilée ; mais leurs langues étaient passablement déliées, et quelques paroles que nous saisîmes, au milieu de leurs criailleries et de leur bavardage continuel, nous firent juger que leur influence dans la vie sociale n'est pas d'une nature aussi passive qu'on a coutume de le croire en Europe.

La route que nous suivions se dirige pendant quelque temps au milieu de jardins clos de nopals qui forment des haies impénétrables. Je tiens qu'il serait plus facile de renverser un mur de pierre que de se frayer un passage au travers d'une barrière de cette espèce. Quand nous passâmes, ces haies étaient couvertes de fruits mûrs. Nos compagnons de voyage ne se firent aucun scrupule d'en manger jusqu'à satiété ; le goût nous en parut insipide. Dans l'intérieur de ces enclos, je vis des grenadiers, des orangers et des figuiers, et de temps à autre de petites tourelles où les marchands de Jaffa se retirent pendant l'été. Cette plaine, célèbre dans l'Ecriture par sa fertilité et par les belles fleurs qui y croissent naturellement, s'étend le long de la côte, depuis Gaza au midi, jusqu'au mont Carmel au nord. Elle est bornée à l'est par les montagnes de la Judée et de la Sama-

rie. Le sol est une arène très-fine, qui paraît, quoique mêlée de gravier, d'une prodigieuse fertilité; mais il est à peine cultivé et encore moins habité. De chaque coté de la route apparaissent des villages abandonnés et en ruine, dont la vue produit sur le voyageur désappointé une sorte de mélancolie dont il ne peut se rendre compte, car il ne voit aucune cause réelle pour l'existence d'un pareil état de choses dans une contrée autrefois si « abondante en biens » et si peuplée. Si, comme cela est assez probable, il attribue cette situation du pays à la mauvaise administration des gouvernans, peut-être, après un examen plus attentif, s'adressera-t-il cette question : Les jugemens que Dieu a prononcés contre cette terre n'auraient-ils donc point encore reçu leur entier accomplissement, et les maîtres actuels de ce pays ne seraient-ils pas les instrumens visibles de ses jugemens? « Les étrangers dévorent votre pays devant vous; il est désolé comme une terre ravagée par ses ennemis. » (Isaïe, I, 7, 9.)

Nous atteignîmes Ramla en trois heures de marche. Là, nous nous séparâmes de la caravane, et nous nous rendîmes directement à l'*Hospitium*. Ce couvent appartient aux Pères Franciscains de Jérusalem,

et a été fondé dans le but d'offrir un asile momentané aux pélerins qui se rendent dans la Cité Sainte ou qui en reviennent. Il est situé aux abords de la ville ; de hautes murailles l'entourent de toutes parts, et n'en permettent l'entrée que par une porte basse et étroite, afin d'empêcher les Arabes d'y entrer à volonté sans descendre de cheval. Nous demandâmes à être introduits ; mais il nous fallut attendre quelque temps avant de recevoir une réponse. Les religieux du couvent, qui se composaient, comme nous le sûmes après, d'un supérieur, de deux moines et d'un frère lai, étaient ou couchés ou faisaient semblant de ne pas nous entendre. Enfin, comme nous nous disposions à passer la nuit par terre, le Père gardien se montra tout-à-coup derrière le parapet de la terrasse, évidemment très-contrarié de notre visite à une heure si indue. Après beaucoup d'instances de notre part, les portes s'ouvrirent devant nous, et l'on nous conduisit au réfectoire, où l'on nous servit une légère collation. Pendant le repas, le supérieur, jugeant à notre extérieur et à nos manières que nous étions gens à reconnaître libéralement l'hospitalité qu'il nous accordait, se relâcha un peu de sa froideur, et bientôt la conversation prit une tour-

nure animée. Comme j'avais récemment parcouru toute l'Espagne, je pus lui donner des nouvelles toutes fraîches de son pays natal. En retour, le bon vieillard m'entretint des choses que j'allais voir dans sa patrie adoptive. Le repas achevé, chacun de nous fut conduit à la cellule qui lui était destinée. Quoique accablé de fatigue, je ne pus fermer l'œil. Il faisait une chaleur étouffante, et j'étais en outre tourmenté par une nuée de moustiques; je passai donc à me promener le peu d'heures de la nuit qui restaient à s'écouler, allant et venant dans les cloîtres du couvent. Ces cloîtres donnent sur un jardin, dont la culture, autant du moins qu'en peut juger un étranger, est la seule distraction mondaine de ces pieux cénobites. Les murs blancs des cellules et des cloîtres sont couverts de noms et de sentences tracés par les pélerins qui nous avaient précédés dans ces lieux. Quelques unes de ces sentences, écrites dans le bon esprit des premiers siècles, ont, par cela même, quelque chose de touchant qui ajoute un charme nouveau à un voyage qui offre déjà par lui même un si puissant intérêt. — Demain, nous aurons atteint le grand objet de nos désirs.

13 *aout.* — Rama ou Ramla, comme l'appellent

les indigènes, est située dans une plaine fertile qui appartenait autrefois à la tribu d'Éphraïm. On suppose que c'est l'ancienne Arimathie où demeurait ce Joseph qui, ayant obtenu de Pilate le corps de Notre Seigneur Jésus, le détacha de la croix, l'enveloppa d'un linceul *, et le mit dans le « sépulcre neuf » qu'il s'était fait construire. Selon une tradition conservée chez les moines de l'endroit, la chapelle de leur couvent occupe le site même de la maison où demeurait cet homme pieux. Rama ne renferme aucune antiquité importante ; mais à une petite distance de la ville, au nord-est, on voit une haute tour ou minaret, appelée la Tour des Quarante Martyrs, parce qu'elle faisait jadis partie d'une église dédiée aux quarante justes qui, inébranlables dans leur foi, furent mis à mort à Sébaste, en Arménie. On y monte par un escalier en pierre de cent vingt-cinq marches. De son sommet on jouit d'une vue magnifique qui s'étend sur la plaine de Sharon, bornée à l'est par les montagnes « situées autour de Jérusalem ; » à l'ouest, par la Méditerranée ou « Grande Mer ; » et qui, au nord et au midi, est ou-

* C'est ce linceul que les évangélistes ont appelé *Sindon* et qui est connu sous le nom de *Saint-Suaire*.

verte. L'église dont elle faisait anciennement partie fut plus tard convertie en mosquée par Saffr-ed-din, sultan d'Égypte; aujourd'hui, elle n'existe plus que comme une belle ruine. Non loin de là sont les restes d'une immense citerne voûtée dont le cintre, percé à jour pour recevoir les eaux pluviales, est supporté par des arches et des pilastres. Les indigènes l'attribuent à la mère de Constantin; mais le style de son architecture semble plutôt indiquer qu'elle est l'ouvrage des Sarrazins. Toutes ces ruines se trouvaient autrefois dans l'enceinte des murs; ce qui prouve que, dans un temps plus heureux, cette ville pouvait avoir de trois à quatre milles en circonférence. En effet, située comme elle l'est sur la grande route qui conduit de Jaffa à Jérusalem, elle a dû être très-fréquentée en tout temps, et la fertilité de ses environs devait nécessairement augmenter encore son importance.

A dix heures du soir nous nous remîmes en marche pour Jérusalem. Dans la saison où nous sommes, on fait ordinairement ce voyage pendant la nuit, afin d'éviter la chaleur; car on ne trouve sur la route aucun village habité, et à peine quelques arbres assez gros pour garantir des rayons brûlans du soleil.

Et puis, en partant à cette heure, nous espérions nous débarrasser de cette foule de pélerins de toutes couleurs qui s'étaient joints à nous en sortant de Jaffa. Nous n'avions, il est vrai, nullement à nous plaindre de leur conduite envers nous; mais, comme ils faisaient preuve de sentimens si peu en harmonie avec le but avoué de leur pélerinage, nous pensâmes que leur présence ne pourrait que troubler le cours paisible de nos réflexions en approchant de la « Cité de l'ame. » Notre troupe se trouva donc réduite aux personnes qui la composaient d'abord, savoir : M. de Cadalvène et moi, nos domestiques et deux ou trois autres individus.

Après avoir parcouru cinq ou six milles d'une plaine fertile, mais inculte, nous arrivâmes au pied d'une chaîne de montagnes qui forment le commencement de ce district, décrit avec tant de simplicité dans l'Écriture, comme « le pays montueux de la Judée. » Un peu au-delà du village ruiné d'Amoas, nous entrâmes dans un défilé appelé Bab-el-Wady, ou « Porte de la plaine. » Nous avions joui jusque là d'un beau clair de lune; mais les montagnes projetant tout-à-coup leurs ombres gigantesques sur la route, il nous fut impossible de voir notre chemin à

quelques toises devant nous. Je laissai donc à la sagacité de ma mule le soin de suivre le sentier, et lui abandonant la bride sur le cou, je cessai entièrement de diriger ses mouvemens.

A partir d'ici, la route serpente pendant environ trois heures à travers une série de montagnes coniques, peu élevées, mais raboteuses et escarpées, qui s'enchaînent l'une à l'autre par la base. Comme nous longions le lit rocailleux d'un torrent d'hiver, alors à sec, un de nos compagnons de voyage éprouva un accident qui faillit lui être fatal. Il marchait en avant de la caravane, qui s'avançait à la file : la mule qu'il montait s'arrêta tout-à-coup dans l'endroit le plus obscur et le plus difficile de la passe : pressée par son cavalier, et ne pouvant reculer à cause des voyageurs qui venaient derrière, elle s'élança d'un bond sur un rocher situé hors de la route, et regarda avec effroi quelque chose qui était à ses pieds, mais dont on ne pouvait au premier abord reconnaître la nature. Il se trouva, après examen plus attentif, que c'était la carcasse d'un chameau qui avait vraisemblablement succombé sous l'excès de la fatigue pendant les fortes chaleurs des

jours précédens. Déjà les loups et les chacals des environs avaient commencé d'en faire leur pâture. C'était quelque chose de vraiment hideux, que ces restes en lambeaux, surtout pour nos chevaux, que nous ne pûmes faire avancer qu'à grand'peine, et seulement en mettant pied à terre.

Sur les deux heures du matin, nous arrivâmes à un puits près duquel se trouvent quelques ruines qui paraissent être celles d'un poste militaire établi pour garder le défilé. Nous arrêtâmes là un instant pour nous reposer.



CHAPITRE III.

Suite de la route de Jérusalem. — Kariet el-Aaneb.— Abou-Ghosh.—Vallée Térébentienne.—Approche de Jérusalem.— Premier aspect de la ville. — Arrivée à Jérusalem. — Couvent franciscain. — Etablissemens de la Terre-Sainte. — Nous rejoignons M. de Breuvery.— Mort d'un compagnon de voyage. — Eglise de la Résurrection. — Le Calvaire. — Le Saint-Sépulcre.

14 *août.* — Au point du jour, remontant à cheval, nous débouchâmes du ravin, et peu de temps après, nous arrivâmes à un petit village appelé Kariet-el-Aaneb par les indigènes, et Jérémie par les chétiens, parce que l'on croit qu'il occupe le site de l'ancienne Anathoth où ce prophète vint au monde. Là, nous fûmes momentanément arrêtés dans notre marche par quelques cavaliers arabes qui nous demandèrent le *caffer* ou tribut en argent, au nom du fameux

Abou-Ghosh, cheik de ce lieu, et chef d'une famille qui s'est arrogé comme une sorte de privilége héréditaire le droit de rançonner toutes les personnes qui passent sur cette route, et cela comme prix de la protection que ces bandits prétendent leur accorder contre tous voleurs autres qu'eux-mêmes. A la vue de nos firmans, ils renoncèrent à leur demande, mais ils réclamèrent un *backsheesh* ou présent que nous ne crûmes pas prudent de leur refuser. Le village de Jérémie occupe une forte position à l'entrée d'une vallée étendue. Sur le pic d'une montagne qui le domine s'élève la demeure du cheik dont je viens de parler. A peu de distance de là, on voit les restes d'une église chrétienne, qui paraît être du temps des Croisades. Le monastère dont elle faisait partie, et qui appartenait aux Pères de la Terre-Sainte, n'est plus habité depuis le jour où les religieux ont été massacrés par les Arabes, événement qui eut lieu il y a environ un siècle.

Poursuivant notre route, et franchissant plusieurs montagnes raboteuses, nous sommes entrés dans une autre vallée dont les côtés, disposés en terrasses soutenues par des murs de pierres sèches, offrent quelques terres cultivées. Dans le milieu coule un

torrent que l'on passe sur un pont de pierre. C'est dans cette vallée, appellée communément la vallée Térébentienne ou vallée d'Elah, que se livra le combat du jeune David contre le géant Goliath. Elle est éloignée de Jérusalem d'environ trois milles.

A mesure que nous approchons de la Cité Sainte, la route devient de plus en plus pierreuse, et l'on n'aperçoit plus aucune trace de végétation. Les rochers sont à peine couverts de terre, et le peu de verdure qu'il pouvait y avoir pendant le printemps est aujourd'hui, en automne, entièrement brûlée par le soleil. Ces lieux semblent même ne renfermer rien de vivant, et l'on peut dire sans exagération que là n'habite aucun être humain, n'erre aucun animal, ne chante aucun oiseau. Rien n'indique en effet l'approche immédiat de l'ancienne métropole de la Judée, si ce n'est les preuves évidentes de la malédiction prononcée contre son sol, malédiction que l'on reconnaît aux signes affreux dont je viens de parler, pendant que les « habitans » sont « dispersés à l'étranger. » Bien des fois sur la route j'ai été tenté de m'écrier, comme « l'étranger venu de loin » : « Pourquoi le Seigneur a-t-il traité ainsi ce pays? d'où vient qu'il a fait éclater sa fureur

avec tant de violence*? » (Deut. XXIX, 22, 24, 27.)

Impatient de découvrir la ville le premier, je m'étais porté en avant de la caravane, lorsque parvenu sur un col élevé que nous avions vu pendant quelque temps devant nous, une ligne de murs crénelés au-dessus desquels apparaissaient les pointes de quelques coupoles et de quelques minarets, s'offrit tout-à-coup à mes regards avides. Je ne demandai pas si c'était là Jérusalem ; et vraiment l'eussé-je désiré, qu'il ne m'eût pas été possible d'obtenir une réponse, car aucun être vivant ne se montrait hors des murs de la ville. Je sentis toutefois que c'était la Cité Sainte ; mais en même temps je fus bien désappointé dans l'idée que je m'étais faite de sa physionomie générale, et dans les sensations que je m'attendais à éprouver en voyant pour la première fois cette ville qui avait joui si long-temps des faveurs spéciales du ciel, et qu'à une époque plus récente et à jamais mémorable, Notre Seigneur avait choisie pour être le théâtre des souffances qu'il endura pour notre rédemption. Ce qui causait mon étonnement,

*... « Parce qu'ils ont violé les lois, qu'ils ont changé les ordonnances et qu'ils ont enfreint l'alliance qui devait durer éternellement. » (Isaïe, XXIV.)

c'était bien moins l'aspect de la ville même (car je n'en voyais qu'une partie), que la singularité de sa position, au milieu de montagnes, sur un sol où l'on ne découvre dans tout l'espace que peut embrasser la regard ni culture, ni eau, et où il ne paraît y avoir aucune grande route. A mesure que mes compagnons de voyage arrivèrent sur le plateau où j'étais, je pus m'apercevoir qu'ils éprouvaient le même désappointement que moi. Nous restâmes quelques minutes dans une contemplation silencieuse, chacun de nous s'abstenant de communiquer ses impressions à son voisin, ou peut-être incapable de le faire, à cause de la nouveauté de sa situation. Quelques minutes après, nous nous remîmes tous ensemble en marche pour la ville.

Nous entrâmes par la porte de Jaffa ou de Bethléem, comme on l'appelle indifféremment ; puis, tournant tout-à-coup à gauche, nous arrivâmes en quelques minutes au couvent latin de Saint-Salvador, situé à l'extrémité nord-ouest de la ville, sur la pente d'un monticule que l'on suppose être le mont Gihon. Comme notre caravane était quelque peu nombreuse, on nous logea à la Casa-Nova, espèce de succursale que les moines ont fait élever de l'autre

côté de la rue, pour la réception des voyageurs, mais plus particulièrement pour les femmes que la curiosité ou la dévotion peut attirer dans ces lieux, les règles de leur ordre ne permettant pas aux personnes du sexe de vivre dans l'intérieur du couvent. Le vaste appartement qui nous fut assigné avait été occupé, dans un temps, par la feue reine d'Angleterre. Lorsque nous y entrâmes, il était entièrement dépourvu de meubles; mais immédiatement après notre arrivée, quatre ou cinq lits furent dressés contre les murs; et une table de bonne dimension, placée dans le milieu de l'appartement, nous servit, suivant le besoin, de table à manger, à écrire ou à lire. Nos domestiques furent logés dans le voisinage immédiat. Nous retrouvâmes là notre ami, M. de Breuvery, qui nous apprit la triste nouvelle de la mort de notre ami Bradford, qui avait expiré dans ces murs quelques jours seulement avant notre arrivée. M. Cornélius Bradford était consul d'Amérique à Lyon : nous avions fait sa connaissance pendant notre excursion sur le Nil. Impatient de retourner en Europe, il nous avait précédé de quelques semaines dans notre voyage du Caire à Jérusalem. Quoique souffrant d'une fièvre intermittente, il avait eu l'imprudence de

monter sur la terrasse du couvent pour jouir de la brise rafraîchissante du soir, lorsque tout-à-coup il se sentit pris d'une inflammation à la gorge, dont il mourut après deux jours de maladie. Un pareil malheur arrivé à un homme que nous avions vu jouissant naguère encore de la santé la plus robuste, et qui venait d'être ainsi enlevé à la fleur de l'âge (il n'avait que 23 ans), nous jeta dans un cours de pensées mélancoliques qui se reportèrent insensiblement sur nos situations respectives. En récapitulant en moi-même les nombreux dangers auxquels je n'avais échappé que par miracle dans le cours de mes voyages précédens, je ne pus me défendre d'un pressentiment qui me fit entrevoir dans l'avenir une suite d'événemens qui devaient être le partage de ma bonne comme de ma mauvaise fortune, sans pouvoir, toutefois, me former une idée de la nature de ces événemens, ni de l'époque où ils arriveraient.

Nous étions depuis quelque temps dans cette pénible situation d'esprit, lorsqu'on vint nous faire songer qu' il était dans la bienséance que nous présentassions nos respects aux supérieurs du couvent, libres en ce moment de nous recevoir. Le Père gar-

dien, qui prend le titre de révérendissime, et auquel on rend les mêmes honneurs qu'à un évêque, était alors absent (à Constantinople, je crois) pour affaires concernant son ordre. Il était représenté par le *padre vicario* ou vicaire, italien d'origine; par le *padre procuratore* ou procureur, espagnol de naissance, et par le *segretario* ou secrétaire. Ces dignitaires forment à eux trois le chapitre chargé de l'administration de tous les établissemens de la Terre-Sainte, dont Jérusalem est le chef-lieu. Ils reçoivent leur nomination du général de l'ordre de Saint-François. La communauté se compose ordinairement de quarante religieux, tous italiens ou espagnols. Le couvent est un vaste bâtiment en pierre, de construction irrégulière, ayant plusieurs cours et jardins, le tout clos d'un bon mur.

Jérusalem, 15 *août.* — Ce jour-là étant un dimanche, et de plus fête de l'Assomption, la messe a été célébrée dans l'église du couvent, avec plus de solennité qu'à l'ordinaire et au milieu d'un grand concours de fidèles. La vue de notre costume turc excita d'abord à un haut degré la surprise, si ce n'est même le mécontentement, des pauvres chrétiens qui étaient présens; mais cette impression dé-

favorable s'effaça bientôt quand on vit que nous nous conformions strictement à la liturgie du jour.

Dans l'après-midi, le drogman ou interprète du couvent vint nous trouver de la part des religieux, et offrit de nous conduire à l'église de la Résurrection *, communément appelée le Saint-Sépulcre. Nous acceptâmes cette offre avec d'autant plus d'empressement qu'il se trouvait que c'était une heure pendant laquelle le public n'était pas admis. L'église ne lui est ouverte que certains jours, et seulement à certaines heures. La foule de pélerins qui, ces jours-là, se presse tumultueusement pour entrer, est, m'-a-t-on dit, immense, surtout le dimanche de Pâques. Dans ces occasions, les Turcs chargés de la garde des portes les traitent de la manière la plus brutale, et, quoique payant pour être admis, les repoussent et les frappent comme de vils animaux †. Pour visiter l'église en tout autre temps, il faut obtenir une autorisation spéciale du gouverneur de Jérusalem, car

* Kenissat el Kiamat, dans la langue du pays. Les Arabes l'appellent Kenissat el Komamat. Ce dernier mot signifie une « voirie, » par allusion à l'endroit où la croix fut trouvée. Voy. page 51.

† Voy. les récits des voyageurs, *passim*.

les clés sont déposées en ses mains ou dans celles de ses subordonnés.

En sortant de la Casa-Nova, nous prîmes, au bas de la rue, celle à droite qui mène à la porte de Bethléem. On l'appelle Harat el Nassara ou le « quartier des chrétiens. » La première rue à gauche nous conduisit devant le Saint Sépulcre. Quoique la magnifique coupole de cet édifice s'aperçoive de presque tous les points de la ville, néanmoins l'église proprement dite est de difficile accès; car elle n'a point de péristyle et elle est presque entièrement entourée de constructions qu'à différentes époques on a permis d'adosser contre les murailles. On ne peut y entrer qu'à l'orient. De ce côté est un vaste parvis dallé d'où l'on découvre une partie notable de l'édifice sacré. Il s'y fait un trafic considérable de crucifix, de coquillages sculptés et de chapelets. Les marchands sont assis par terre auprès de leurs étalages. Un portail d'architecture gothique ou moresque, formé de deux arceaux pointillés, fait face à ce parvis. Il servait sans doute originairement d'entrée latérale. Une des portes a été murée; celle qui existe est d'une construction massive, et l'on y a pratiqué une petite ouverture par laquelle on communique avec les personnes du de-



A. L. Francia Lith. | Lith. Roger et Cie r Richer 1.

EXTERIOR OF THE HOLY SEPULCHRE

hors. Au-dessus de cette porte, est une frise étroite ornée d'un bas-relief représentant l'entrée triomphale de Notre Seigneur dans Jérusalem. A gauche de ce portail, se trouve une haute tour qui servait jadis de beffroi. Lorsque l'église est ouverte au public, elle est gardée par des Turcs, qui, assis sur un divan couvert de nattes et garni de coussins, exigent un léger tribut de tous ceux qui entrent. La présence de ces hommes sous un pareil costume est assurément bien faite pour exciter l'indignation du pieux pèlerin venu de contrées lointaines, surtout s'il sait quel châtiment terrible attend tout chrétien qui oserait franchir le seuil d'une mosquée. Il doit toutefois se consoler en réfléchissant que si cette église et les autres lieux, objets de sa vénération ou de sa curiosité, n'ont pas été détruits, c'est à la protection intéressée des Turcs qu'on en est principalement redevable. A l'intérieur comme à l'extérieur, l'édifice n'offre rien de remarquable dans son architecture ni dans ses décorations. Il est bâti très-irrégulièrement, parce qu'on a voulu renfermer sous une même toiture les diverses places qui en font partie. Mais une fois parvenus dans l'enceinte, lorsque les portes furent fermées sur nous et que nous ne parlâmes plus qu'à voix basse, nous

éprouvâmes cette impression mystérieuse ou crainte révérentielle *(genius loci)* que fait naître la sainteté du lieu. Une petite table de marbre poli, enchâssée dans le pavé du vestibule, attira d'abord notre attention. On dit qu'elle couvre la « pierre de l'Onction, » où le corps de Notre Seigneur fut lavé, oint et embaumé * avant d'être mis dans le tombeau. (S. Jean, XIX, 39). Ce monument, au-dessus duquel sont suspendus plusieurs lampes d'une grande richesse, est entouré d'une petite balustrade en fer. Avançant de quelques pas plus loin, nous nous trouvâmes dans cette partie de l'église appelée proprement la nef. C'est un espace ouvert, de forme circulaire et d'environ trente-cinq pas de diamètre, qu'entourent seize pilastres qui sup-

* Les Juifs n'embaumaient pas les morts de la même manière que les Egyptiens. L'embaumement chez eux était très-simple. On frottait d'abord le corps avec divers aromates; après quoi on l'enveloppait depuis les pieds jusqu'à la tête de bandelettes imbibées d'huile odoriférante. Cela fait, on couvrait la tête du mort avec un linge qui avait à peu près la forme d'un mouchoir. On sent que ce mode d'embaumer les corps ne pouvait les consesver que pendant quelques jours tout au plus. Au reste, il n'était pas d'un usage général et n'avait guère lieu que pour les personnes riches et de distinction, à cause du haut prix des parfums et des aromates nécessaires. (*Note du traducteur.*)

portent une galerie surmontée d'un dôme assez semblable à celui du Panthéon, à Rome. Dans le milieu de cette rotonde, et précisément au-dessous de l'ouverture d'où part la lumière, s'élève un petit monument en marbre, de forme oblongue, qui a vingt pieds de long sur six de large et à peu près quinze de hauteur, et qui est surmonté d'une coupole supportée par des colonnes. Ce monument couvre la place où l'on suppose qu'était le sépulcre de Notre Seigneur. On y monte par quelques marches qui conduisent à un vestibule ou chapelle. Il n'est pas inutile de dire ici que les premiers fondateurs de cette église, afin de réduire en plate-forme la surface inégale et raboteuse du Mont-Calvaire, furent obligés de couper le rocher en plusieurs endroits et de l'exhausser en quelques autres, ayant soin toutefois de ne rien changer ou diminuer aux diverses parties du mont, où l'on croyait que s'était plus immédiatement passée la passion de Notre Seigneur. D'après le désir du drogman qui nous accompagnait, nous quittâmes nos turbans et nos souliers (quelques pélerins se traînent sur les genoux), et nous entrâmes dans le sanctuaire. Dans la chapelle extérieure, nous vîmes un bloc de marbre poli, d'environ un pied et

demi en carré. Il marque la place où se tenait l'ange qui annonça aux pieuses femmes la résurrection du Christ : « Il n'est point ici, parce qu'il est ressuscité comme il avait dit : venez et voyez le lieu où le Seigneur avait été mis. » (Saint Math. xxviii, 6.) De là, passant, en nous courbant, sous une porte basse et étroite sur laquelle est tiré un rideau, nous entrâmes dans le sanctuaire ou chambre sépulcrale. A droite est un autel élevé sur le « sépulcre neuf », où, selon une ancienne tradition, le corps de Notre Seigneur, après avoir été détaché de la croix, fut déposé par Nicodème. (S. Jean, xix, 39, 42.) Un grand nombre de lampes d'or et d'argent, présens des princes chrétiens, brûlent continuellement au-dessus. Les murs intérieurs sont revêtus de marbre grisâtre, et la voûte est entièrement noircie par la fumée des lampes. L'espace devant l'autel est très-étroit et ne peut contenir que trois ou quatre personnes à la fois. Après être restés quelques minutes à genoux, contemplant les mystères de notre rédemption, qui se sont accomplis sur ce lieu sacré, nous nous retirâmes, et nous entrâmes dans le chœur de l'église qui se trouve à l'est, en face de l'entrée du sépulcre. Il appartient aux Grecs de l'Eglise d'Orient. Il n'est

peut-être pas inutile de dire ici que, bien que les chétiens de toutes les nations puissent visiter, dans un but de dévotion privée, les différens sanctuaires et chapelles dont j'aurai occasion de parler plus bas, il n'est toutefois permis qu'à la secte à laquelle ces sanctuaires ou chapelles ont été spécialement assignés par l'autorité d'y célébrer les cérémonies publiques de la religion. Il ne faut donc pas s'étonner si les diverses parties de l'église, ainsi que les reliques qu'elle contient, ont été des sujets fréquens de contestation entre les communions rivales. Comme il faut en acheter la propriété des autorités turques, le plus offrant en devient sans peine le possesseur. Antérieurement à 1685, les catholiques romains ou latins, comme on les appelle ici, étaient en possession paisible de l'église entière, et avaient seuls le droit de célébrer dans l'intérieur toutes les cérémonies du culte. Mais les Grecs de l'Église d'Orient empiétèrent alors sur leurs priviléges, et de là naquirent parfois les dissensions les plus violentes. Le 12 mars 1808, un incendie, qui commença à se manifester dans la chapelle arménienne, d'où il gagna la chapelle grecque, les cellules des Franciscains, la chapelle de la Vierge et le grand dôme, réduisit en

cendres une grande partie de l'édifice. Quelques belles colonnes de marbre et plusieurs ouvrages en mosaïque, que la fondatrice de l'église, l'impératrice sainte Hélène, avait fait construire, furent également détruits. Le sépulcre seul n'éprouva aucun dommage. Le bâtiment actuel, commencé immédiatement après ce désastre, fut achevé en septembre 1810. Il se trouva qu'à l'époque de l'incendie, les établissemens de la Terre-Sainte avaient peu d'argent à leur disposition; que l'attention de Rome était alors occupée ailleurs, et que le zèle religieux des chrétiens d'Europe s'était, au dire des moines, singulièrement refroidi. La conséquence de cet état de choses fut que les Grecs, secondés par les Russes leurs coréligionaires, ayant offert de rebâtir l'église à leurs frais, furent mis en possession des parties que l'on regarde comme les plus importantes de l'édifice. De là cette antipathie mortelle qui existe malheureusement partout entre les membres des deux communions, et qui, se manifestant souvent par des actes d'hostilité ouverte, donne lieu, s'il faut s'en rapporter aux récits de quelques voyageurs, à des scènes extrêmement préjudiciables à la cause et aux intérêts de la religion. Mais laissons là cette digression, et

revenons au chœur de l'église. Comme je l'ai dit plus haut, il appartient aux Grecs; sa distribution est la même que celle de tous les édifices de ce genre. Il se compose intérieurement d'une enceinte murée, et se termine en demi-cercle à son extrémité orientale, où se trouve le maître-autel. Dans le milieu du pavé est incrusté un cercle que les Grecs appellent le « nombril de la terre », parce qu'ils le regardent comme le centre du monde *. La cérémonie de la distribution du αγιος φως, ou feu sacré, a lieu dans cette chapelle le jour du samedi saint. On prétend que ce feu sort du sépulcre d'une manière surnaturelle. Les pélerins de la communion grecque y allument leurs torches, croyant qu'il vient du ciel †. A l'extrémité occidentale ou ronde du sépulcre, on a construit un petit et modeste oratoire pour l'usage des Cophtes. Il n'a aucune communication avec le sépulcre même. Les arcades placées sous les galeries adjacentes sont fermées et occupées par des moines arméniens, géorgiens, abyssiniens et autres religieux des différentes communions chrétiennes.

* Les anciens géographes plaçaient la Terre-Sainte au centre du monde connu.

† Voyez Appendice, n° 4.

Elles sont décorées dans le style particulier à chacune des sectes auxquelles elles appartiennent. De là, on nous conduisit à la chapelle de l'Apparition : elle se trouve dans le côté nord, et a été ainsi appelée parce qu'elle est située sur le lieu même où Notre Seigneur, après sa résurrection, se montra à Marie-Madeleine pour la consoler dans son affliction. (Saint Marc, xvi, 8, 9.) Les Latins la possèdent seuls. Une porte pratiquée dans le mur à gauche conduit à leurs cellules, qui n'ont point d'autre issue ; de sorte que, quoique, de nom, gardiens du Sépulcre, ils sont en réalité prisonniers eux-mêmes, à la discrétion des véritables gardiens, qui sont les Turcs. Ils possèdent également une orgue qui est une source considérable d'ennui pour les Grecs, leurs voisins, dont la liturgie interdit toute espèce d'instrument dans la célébration du service divin. Outre l'autel du centre, il y en a un plus petit à main gauche, dédié à la Sainte Croix, et près de la porte, un autre érigé en commémoration de la Flagellation de Notre Sauveur. (St. Jean, xix, 1.) Dans un renfoncement est un fragment de colonne en granit, que l'on montre comme étant le pilier iden-

tique auquel le Seigneur fut attaché*. Sortant de cette chapelle et franchissant l'enceinte de celle des Grecs, que j'ai décrite plus haut, nous nous trouvâmes vis-à-vis de l'autel de la Prison, où Jésus fut enfermé pendant les apprêts du crucifiement. Immédiatement derrière le chœur est un autre autel élevé à l'endroit même où les soldats tirèrent au sort sa tunique. (Saint Jean, XIX, 23.) Un peu à droite de cet autel se trouve un escalier d'environ trente marches, par lequel nous descendîmes dans une chapelle souterraine, appelée la chapelle de sainte Hélène. Elle est entièrement dépourvue d'ornemens. De là, un second escalier de onze marches nous conduisit dans un caveau humide, creusé dans le roc, où les trois croix furent, dit-on, trouvées par la mère de Constantin. Ce fut par suite de cette dé-

* L'auteur, comme ami de la vérité, aura soin, dans le cours de cet ouvrage, de n'omettre aucune des choses auxquelles on ne manque pas ordinairement d'appeler l'attention du voyageur, quel que soit d'ailleurs le ridicule auquel cet esprit de candeur puisse exposer sa croyance. Une fois pour toutes, ce que l'on rapporte sur les reliques et les localités ne forme pas nécessairement un article de sa foi. Il espère néanmoins que le lecteur voudra bien avoir quelque confiance en son jugement, et ne pas le confondre avec ces hommes qui croient tout aveuglément.

couverte que cette impératrice fit élever le magnifique édifice dont on voit aujourd'hui les restes*. En remontant dans l'église, on trouve à gauche une chapelle appelée *Impropere;* on y montre un bloc de marbre que l'on dit être celui où s'assit Notre Seigneur, pendant que les soldats, après l'avoir revêtu des insignes de la royauté, l'insultaient et le frappaient au visage. (Saint Math. XXVII, 27 et suiv.) De là, nous montâmes par un escalier étroit et obscur sur le mont Calvaire ou Golgotha †. Cet escalier a dix-neuf marches; quelques unes sont en bois et s'appuient contre les murailles de l'église; les autres sont taillées dans le roc vif. Le Calvaire se trouve au sud-est du sépulcre, dont il n'est éloigné que d'environ cent dix pieds. Le sommet est uni, et forme une plate-forme de quarante-sept pieds sur chaque face. Sur cette plate-forme s'élèvent deux chapelles séparées par une arcade. Dans celle du fond, on voit un ouvrage en mosaïque qui indique l'endroit où Jésus fut attaché à la croix. Dans celle du devant est un autel ou table en marbre, percé à jour, de ma-

* Voyez Appendice n. 5.
† Voyez Appendice n. 6.

nière à laisser voir, sans qu'on puisse toutefois y toucher, les trous où furent dressées les trois croix, ainsi que la « fente » du rocher, produite par le tremblement de terre, au moment où le Dieu de l'univers expira*. Le sceptique dira sans doute, comme on l'a déjà fait, que ces trous sont l'ouvrage de l'homme; mais quant à la fente du rocher, quelque controversable qu'en puisse être l'époque, personne n'a jamais douté qu'elle ne soit naturelle †. Toutefois, la preuve de ces détails secondaires est sans importance aux yeux du pieux pélerin. Une chaîne non interrompue de témoignages irrécusables l'a convaincu, à son entière satisfaction, que c'est bien là le lieu où se terminèrent les souffrances, l'humiliation et l'agonie par lesquelles le Sauveur était condamné à passer avant son glorieux triomphe. Oui, « ces choses que le Christ devait souffrir, selon que Dieu l'avait déclaré par la bouche des prophètes §, » se sont réellement accomplies à quelques pas de l'endroit où nous sommes maintenant, et où, après être restés absorbés dans la contemplation de ce fait

* St. Mathieu, XXVII, 51.

† Voyez Appendice, n° 7.

§ Voyez Isaie. LIII, 3 et suiv.

avéré *, nous méditons sur les conséquences immenses qu'il a eu pour le monde chrétien !

Comme je l'ai dit plus haut, l'église du S.-Sépulcre ne renferme aucune sculpture ni peinture remarquable. On assure cependant, et cela est assez probable, que d'excellens tableaux ornaient jadis ses murs. Ils auront peut-être été vendus dans un moment de besoin; car il n'y a pas de bornes aux *avanias* ou contributions forcées dont les autorités locales frappent les chrétiens, sous les prétextes les plus frivoles.

Après avoir vu tout ce que ce sanctuaire célèbre renferme de remarquable, nous sortîmes et nous retournâmes au couvent. Chemin faisant, nous ne pouvions nous empêcher de regretter que les premiers fondateurs de cet édifice et de tous ceux du même genre qui existent en Terre-Sainte ne se fussent pas bornés, en mettant à couvert les lieux sacrés, objets de leur vénération, à les protéger uniquement contre les injures de l'air et les outrages des profanes. Il est à croire que, si on les eût laissés dans

* Auctor nominis ejus Christus, Tiberio imperitante, per procuratorem Pontium Pilatum supplicio adfectus erat. (Tacite, Ann. lib. XV, cap. XLIV.) — Voyez aussi Suétone.

leur état primitif, sans les surcharger d'embellissemens étrangers, le sceptique aurait eu moins de motifs de doute, et que ceux qui, en matière de religion, diffèrent de sentimens d'avec les gardiens actuels, croiraient plus volontiers à l'authenticité des événemens qu'ils rappellent. Le zèle peu éclairé qui porta les premiers chrétiens à changer la face primitive des lieux et à y élever des autels consacrés au culte, a fait assurément plus de tort aux vrais intérêts de la religion que n'auraient pu leur en causer les ravages du temps, ou même la destruction totale des lieux sacrés. C'est ainsi que nous voyons les choses aujourd'hui; mais il ne faut pourtant pas oublier qu'à l'époque où ce monument fut élevé sur le Calvaire, il existait parmi les chrétiens une bien plus grande unité de sentimens que de nos jours. Leur foi, long-temps persécutée, venait alors de remporter, par la conversion de Constantin au christianisme, vers le commencement du quatrième siècle, un triomphe éclatant sur l'orgueilleuse superstition du monde païen. Jusque là, les chrétiens s'étaient contentés de gémir et de veiller en secret sur les lieux qui leur rappelaient l'origine de leur religion. Mais lorsqu'enfin ils purent librement et sans crainte ado-

rer le vrai Dieu, ils se hâtèrent d'élever sur ces lieux des monumens plus durables que ceux qui avaient jusqu'alors servi à les faire reconnaître ; et ils le firent avec une magnificence digne de Celui à qui la volonté unanime d'un peuple fidèle et reconnaissant les avait dédiés.

CHAPITRE IV.

Route de Jéricho.— Bethanie.—Tombeau de Lazare. — Fontaine des Apôtres. — Scène de la Parabole du Samaritain charitable. — Montagne de la Tentation. — Fontaine d'Elisée.—Jéricho.—Scène de nuit.—Mer Morte.—Le Jourdain.—Désert d'Engedi.—Retour à Jérusalem.

Jérusalem, 16 août. — Quoique nous n'eussions encore vu qu'une partie de la Cité Sainte, nous crûmes cependant devoir profiter d'une occasion qui s'est offerte ce matin, de visiter les bords de la mer Morte, les rives du Jourdain et l'antique Jéricho. Un voyage dans ces lieux, en tout temps infestés d'Arabes maraudeurs qui ne reconnaissent d'autres droits que ceux du plus fort, est toujours plus ou moins dangereux, surtout si l'on ne se fait pas accom-

pagner d'une escorte armée, escorte qu'on n'obtient que par des présens au gouverneur et des libéralités considérables en argent à ses subordonnés. Plusieurs voyageurs étaient prêts à partir pour ces lieux; cette circonstance mit à la portée de nos bourses le montant de la contribution individuelle qu'il fallait payer, et nous décida en même temps à contenter nos désirs.

Nous sortîmes par la porte Saint-Stephen, ainsi appelée parce qu'elle se trouve près de l'endroit où le proto-martyr de ce nom subit son supplice. (Act. VII, 58.) Nous traversâmes ensuite la vallée de Kédron, et, suivant pendant environ une demi-heure le sentier qui serpente autour du mont Olivier, nous arrivâmes au petit village de Bethanie, situé sur le sommet oriental de la montagne*. Nous nous y arrêtâmes quelques minutes pour contenter la pieuse curiosité de ceux qui désiraient visiter le tombeau d'où Lazare fut rappelé à une seconde vie mortelle par la voix vivifiante de Jésus-Christ, qui lui cria : « Lazare, viens dehors. » Quelque célèbre que fut devenue

* « Béthanie n'était éloignée de Jérusalem que d'environ quinze stades. » (Saint Jean, XI, 25.) On nomme aujourd'hui ce village Lazarie.

Bethanie par cet acte de la toute-puissance divine *, elle était toutefois plus particulièrement remarquable comme étant l'endroit où Notre Seigneur se retirait habituellement le soir avec ses disciples, après avoir employé laborieusement la journée à enseigner dans la ville et dans le Temple. Ce village est sous ce rapport particulièrement intéressant pour le voyageur chrétien.

De là nous descendîmes dans une vallée étroite, à l'entrée de laquelle est une source abondante d'eau délicieuse, appelée la fontaine des Apôtres. Elle est entourée d'un mur et voûtée intérieurement, comme le sont la plupart des fontaines du pays. Là, nous fîmes halte de nouveau, afin de donner aux traîneurs le temps de nous rejoindre, et pour nous rafraîchir à la source où Notre Sauveur et ses disciples se rafraîchirent sans doute souvent eux-mêmes dans les voyages fréquens qu'ils faisaient de Jérusalem à Jéricho, ville alors considérable et séjour d'un grand nombre de prêtres et de lévites. A cette époque, la route qui conduit de « Jérusalem à Pérée, au-delà du Jourdain, » était très-fréquentée par les marchands et

* « Je suis la résurrection et la vie. » (Saint Jean, XI, 25.)

par les prêtres chargés du service du Temple, qui se rendaient continuellement de l'une à l'autre de ces deux villes. Aujourd'hui elle est entièrement déserte. Dans toute la distance qui sépare Jérusalem de Jéricho, nous ne rencontrâmes pas ame vivante; rien n'indiquait que l'homme habitât ces lieux; le sol même n'offrait aucune trace de culture *.

A partir d'ici, la route serpente pendant plusieurs heures à travers une contrée d'un aspect affreux. Les montagnes sont nues et escarpées; les ravins profonds et obstrués de rochers; de tous côtés enfin apparaît la désolation la plus complète. On regarde cette route comme la plus dangereuse de la Palestine, car elle est encore aujourd'hui, comme anciennement, infestée d'un grand nombre de bandits †. On a souvent fait la remarque qu'on ne pouvait choisir un lieu plus convenable pour la scène de la touchante et instructive parabole du Samaritain charitable, parabole que plusieurs commentateurs très-judicieux regardent toutefois comme un fait réel et non comme

* « Les chemins sont abandonnés, il ne passe plus personne dans les sentiers. » (Isaïe, XXXIII, 8, 9.)

† Les assassinats qui s'y comettaient fréquemment lui avaient fait donner le nom de « Voie sanglante. »

une simple fiction. A environ trois heures de la ville, on trouve les ruines d'un couvent et d'un kan bâtis sur l'emplacement où l'on suppose qu'était l'auberge dont il est parlé dans la narration. Nos gardes nous avertirent en cet endroit de nous préparer à une attaque. Pendant qu'ils se portaient en avant pour reconnaître le terrain, tous les yeux étaient attentifs, toutes les oreilles sur le *qui-vive*? Nous passâmes néanmoins sans être inquiétés. Que les Turcs de notre escorte s'attendissent réellement à être attaqués, mais que notre nombre en ait imposé à nos ennemis invisibles, ou qu'ils aient voulu abuser de notre crédulité, afin d'augmenter le prix de leurs services, c'est ce que je ne saurais dire. Mais ce que je puis assurer (et cependant j'ai vu bien des scènes de désolation), c'est que je n'ai jamais traversé une contrée plus favorable aux attaques des bandits et que je n'ai jamais vu lieux où il soit plus facile que sur cette route de se cacher avant et après le crime.

Six milles au-delà de ces ruines, la route s'arrête brusquement au pied d'une montagne très-haute, puis débouche tout-à-coup à droite dans la plaine de Jéricho. Selon la tradition, c'est sur cette mon-

tagne que le démon transporta Notre Seigneur pour lui montrer les « royaumes du monde et leur gloire. » C'est également dans les solitudes de cette même montagne que Jésus accomplit le jeûne rigoureux de quarante jours. De là lui vient parmi les modernes le nom de *Quarentania.* Comme le remarque l'Évangéliste, c'est une « montagne très-haute, » et qui paraît difficile à gravir. De même que toutes celles que nous venions de franchir, elle est formée de couches calcaires, et offre à peine çà et là quelques touffes de verdure. Elle est sillonnée de profondes déchirures, comme si la terre avait été bouleversée par quelque grande convulsion. Dans ses flancs sont creusées plusieurs grottes où les ermites du moyen-âge venaient, à l'imitation de Jésus-Christ, faire leur jeûne pendant le carême. La crainte où nous étions de nous écarter de la route nous empêcha de les visiter; et vraiment, nous n'étions pas, même en cet endroit, sans quelque appréhension de danger.

En quittant les montagnes, nous descendîmes par un sentier rapide et difficile dans la plaine de Jéricho. On nous fit remarquer une fontaine que l'on prétend être celle dont les eaux furent adoucies par le pro-

phète Élisée. « Les habitans de Jéricho dirent aussi à Élisée : Seigneur, la demeure de cette ville est très-commode, comme vous le voyez vous-même; mais les eaux y sont très-mauvaises et la terre stérile. Elisée leur répondit : Apportez-moi un vaisseau neuf et mettez-y du sel. Lorsqu'ils le lui eurent apporté, il alla à la la fontaine, et... etc. « (II, Rois, 11, 19, 21). Les eaux sont reçues aujourd'hui dans un bassin de pierre, d'où, s'échappant en une large nappe, elles se divisent en plusieurs petits ruisseaux, qui, après avoir arrosé quelques pièces de terre cultivées, vont se perdre dans une plaine de sable.

A une heure de cette source est Rieha, misérable village qui occupe le site de l'ancienne Jéricho. Il se compose de vingt à trente huttes arabes grossièrement construites, et défendues par une espèce de barrière en épines sèches. Nous descendîmes à une vieille tour carrée, située dans une cour entourée d'un mur. C'est dans cette masure que demeure le cheick de l'endroit. On l'appelle vulgairement la maison de Zachée le Publicain, qui vivait à Jéricho. Nous fûmes logés au premier étage; on y monte par un escalier en pierre à demi ruiné. Le toit s'est écroulé, et n'a été remplacé que par quelques bran-

ches d'arbres. Après un léger repas pris à la hâte, nous nous couchâmes sur des nattes qu'on nous fournit au lieu de lits.

En tout autre temps, la fatigue que nous éprouvions naturellement après une longue et pénible journée de marche n'eût pas manqué de nous disposer au sommeil, même sur la rude couche où nous reposions; mais dans cette circonstance, nous nous sentions peu disposés à nous abandonner à ses douceurs. Mon sommeil fut agité et de courte durée. Au bout de quelques heures, je m'éveillai : mes compagnons de voyage dormaient encore; je me levai, et m'appuyant sur le parapet de la tour, je cherchai une distraction et comme un entretien avec moi-même dans les souvenirs que ces lieux rappelaient en foule à ma pensée. Comme on peut se l'imaginer, ces souvenirs étaient de la nature la plus intéressante, et la présence de plusieurs des objets mêmes leur prêtait un charme plus puissant, qui produisit sur moi une impression que le temps ne saurait effacer.

Au midi s'étend un vaste amas d'eau dormante ; c'est la Mer-Morte ou lac Asphalite. Au levant apparaît une chaîne de montagnes, dont les formes

rudes et inégales, en se dessinant distinctement aux rayons de la lune qui se lève derrière, me révèlent le Nébo, le Péor et le Phasga. A leur sombre base coule un fleuve considérable qui, venant du nord, se traîne silencieusement vers la mer ; c'est le Jourdain. A l'ouest, une seconde chaîne de montagnes, moins hautes que celles qui courent parallèlement vers l'est, borne l'horizon ; ce sont les montagnes de la Judée que j'avais franchies le matin même en me rendant à Jéricho. Le firmament brille en ce moment d'un éclat plus vif que de coutume ; la scintillation et la chute des étoiles offrent un contraste étrange avec l'aspect sombre qu'ont tous les objets que j'aperçois ici-bas. Le lac au midi me rappelle la vallée de Siddim, jadis si fertile et qui renfermait plusieurs grandes cités, savoir : Sodome, Gomorrhe, Adama, Seboïm et Zoar, aujourd'hui ensevelies sous les eaux et comme enveloppées dans les plis d'un immense linceul. Ces rivages que foulèrent jadis Abraham et Lot, et où ils reçurent la visite des anges, ne sont plus fréquentés maintenant que par le farouche Arabe du désert, qui en a lui-même une terreur superstitieuse. Les montagnes à l'est me rappellent les campemens des Israélites, les autels de

Barack, les prophéties de Balaam et la mort de Moïse. C'est du sommet du mont Nébo que les Israélites, à leur sortie d'Égypte, aperçurent pour la première fois la « terre promise »; c'est là aussi que leur illustre chef rendit le dernier soupir. Cette terre, ils la possédèrent bien en effet; mais ils en furent dépouillés plus tard en punition de leurs crimes, et leur postérité erre aujourd'hui dispersée sur la face du globe. Le Jourdain me dit la séparation de ses eaux par Josué, par Elie et par Elisée, le passage des Israélites, le baptême de Jésus-Christ et les prédications de saint Jean. A peu de distance du village actuel s'élevait l'ancienne Jéricho, célèbre par son école des prophètes et par les nombreux miracles qu'y firent Elie et Elisée. Ce fut dans cette ville que Zachée reçut le Seigneur dans sa maison, et que Jésus-Christ rendit la vue à Bartimée. Les patriarches dressèrent souvent leurs tentes dans cette plaine, et plusieurs batailles sanglantes s'y sont livrées. Dans quelques occasions le Dieu des Armées y signala sa toute-puissance d'une manière éclatante en faveur de son peuple chéri, particulièrement lorsque les murailles de Jéricho s'écroulèrent aux cris poussés par la multitude et au bruit

des trompettes dont sonnaient les prêtres. Dans d'autres, comme au siége d'Haï, il permit que les Israélites, en punition des crimes d'Achan, fussent écrasés par leurs ennemis. Mais ce n'est pas seulement dans cette plaine ou dans ses environs immédiats que se manifesta la puissance divine. Si je porte mes regards vers la voûte céleste, je songe à Elie montant au ciel sur un charriot de feu; je vois l'endroit où le firmament s'ouvrit, et d'où le Saint-Esprit, descendant sous la forme d'une colombe, vint se reposer sur Jésus, pendant qu'on entendait du ciel une voix qui disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection. »

Non, jamais je n'oublierai cette nuit mémorable, jamais les lieux qui m'inspirèrent des pensées remplies d'un intérêt si nouveau pour moi ne pourront s'effacer entièrement de ma mémoire.

Jéricho, 17 *août*.— Ce matin, dès le point du jour, accompagnés de l'escorte que nous avions amenée de Jérusalem, et qui se trouvait maintenant grossie d'une troupe de cavaliers armés, que le cheick de ce village nous avait fournie, nous nous sommes empressés de partir pour la Mer-Morte. Nous y arrivâmes après environ deux heures de marche.

non loin de l'endroit où se jette le Jourdain. Sur la route qui y conduit, et long-temps avant d'en atteindre les rives, on n'aperçoit plus aucune trace de végétation. La plaine est, tout à l'entour, recouverte d'une croûte blanche et saline due à l'action du soleil, après que ce sol, évidemment imprégné de sel, a été détrempé par la pluie *. A quelque distance des bords actuels on remarque une espèce d'ancienne rive produite vraisemblablement par le retrait des eaux du Jourdain, au temps où ce fleuve était sujet à des « débordemens. » L'espace intermédiaire offre un sol crevassé et comme labouré par les flots; il est couvert çà et là de morceaux de bois blanchis par le soleil. Au nord de la plaine de Jéricho, la mer est ouverte. De ce côté, ses bords sont plats, et le lac forme une espèce de baie large d'à peu près cinq ou six milles. Une double chaîne de montagnes, assez semblables à celles qui bordent le Nil, mais qui sont beaucoup plus hautes, principalement celles du coté de l'Arabie, entoure la mer à l'est et à l'ouest. Ces deux chaînes de montagnes paraissent

* Moïse fait allusion à cette circonstance dans le Deut. XXIX, 23 « Cette terre brûlée par le souffre et par un sel brûlant »

être éloignées l'une de l'autre d'environ sept ou huit milles, et semblent descendre brusquement dans le lac. On chercherait vainement de l'œil les limites de la Mer-Morte au midi. Dans cette direction, il s'élargit évidemment. — Ce désert de sable et d'eau, où règne un silence solennel, présente dans son ensemble un aspect sombre et triste qui affaisse l'ame. Bien différent de l'oasis, qui, du moins, récrée la vue de temps à autre, lorsqu'on parcourt le désert, il est encore plus désolé que les plaines arides qui l'entourent. Toutefois, pour expliquer les contradictions qu'offrent les récits de quelques voyageurs qui, visant sans doute à l'effet et se plaisant à créer des horreurs imaginaires là où existent seulement des difformités naturelles, n'ont pas toujours reproduit fidèlement les impressions qu'ils ont éprouvées, il est nécessaire de dire que beaucoup dépend de l'état de l'atmosphère et de l'heure à laquelle on visite ces lieux. Par exemple, lorsque nous vîmes le lac, une brise de sud en ridait légèrement la face, et le ciel était sans nuage. Ainsi donc, cette vapeur sombre qu'on remarque ordinairement n'existait pas, du moins dans toute son intensité. L'immobilité de la Mer-Morte est due en partie à la

profondeur du bassin où le lac est encaissé, et qui l'abrite contre la violence du vent, et en partie à la pesanteur de ses eaux, qui tiennent en dissolution une quantité de sel égale au quart de leur poids. Les environs du lac, également imprégnés de ce minéral, ne produisent aucune plante, et l'air même, chargé de particules salines entraînées par l'évaporation, ne peut être favorable à la végétation. De là cet aspect lugubre qu'ont les bords de la Mer-Morte. L'eau, quoique parfaitement limpide et sans odeur, a une extrême salure et un goût amer et nauséabonde *. Sans le désir que nous avions de nous assurer par nous-mêmes du degré de sa pesanteur si vantée, nous n'aurions pas songé à nous y baigner. De ce coté, la pente est graduelle; de sorte que, pour atteindre notre but, il nous fallut avancer jusqu'à une certaine distance avant de trouver une profondeur suffisante pour nager. Mais quoique l'eau nous offrît en cet endroit plus de résistance que celle de la mer, nous fûmes cependant obligés, en nageant, de faire usage de nos pieds et de nos bras; et bien que nous pussions nous tenir sur le dos avec

* Voyez Appendice, n°. 8.

plus de facilité que partout ailleurs, à cause de la pesanteur extraordinaire de l'eau, nous acquîmes néanmoins la conviction que ce que les écrivains, tant anciens que modernes, ont écrit concernant ses propriétés est, la plupart du temps, fort exagéré *.

J'avoue que, durant le peu d'heures que je restai dans les environs du lac, je ne vis pas un seul oiseau. Mais il est faux que les exhalaisons qui s'élèvent de son sein soient empestées au point de donner la mort à ceux qui essaieraient de voler au-dessus. L'absence d'oiseaux aquatiques peut s'expliquer par l'impossibilité où ils seraient de trouver de quoi vivre; car le lac ne nourrit, comme on le sait, aucun poisson, et ses rives, entièrement dépouillées de végétation, ne pourraient offrir aucun attrait à quelque espèce d'oiseaux que ce soit.

Nous ramassâmes sur le rivage plusieurs morceaux d'une matière noire qui ressemble à de la poix dure. On dit qu'elle se trouve en abondance dans les montagnes qui bordent le lac. Présentée à la flamme d'une bougie, elle brûle aussitôt, en répandant une odeur insupportable. Elle a la singulière propriété de ne

* Voyez Appendice, n°. 9.

perdre, en brûlant, qu'une partie de son poids, sans diminuer de volume. Je ne vis pas l'asphalte ou bitume pour lequel ce lac était si renommé; mes observations, il est vrai, se bornèrent presque exclusivement à la rive du nord. Dans les temps anciens, c'était une branche importante de commerce; l'Egypte en employait une grande quantité pour l'embaumement des morts.

Ce lac fameux, qui couvre de ses eaux la fertile vallée de Siddim, vallée jadis si riche et si belle, que les historiens sacrés la comparent au jardin du paradis, a reçu, à diverses époques, différens noms qui en indiquent la nature et l'origine. L'Ecriture le nomme *mer de la Plaine*, par allusion à la circonstance dont je viens de parler (Deut. III, 17; Joël, XV, 5); *mer Salée*, du goût amer et salé de ses eaux (Deut. III, 17; Jos. XV, 5), et *mer d'Est*, à cause de sa situation relativement aux montagnes de la Judée. L'historien Josephe et les écrivains Romains lui donnent le nom de lac Asphalite, c'est-à-dire lac bitumineux, à cause de la quantité considérable de bitume qu'on y trouve. Le nom de Mer-Morte, sous lequel il est plus vulgairement connu, lui a été donné par allusion à une tradition ancienne et erronée, mais géné-

ralement reçue, qu'aucun animal ne peut vivre dans ses eaux salines et hydrosulfuriques. Les Arabes le nomment Bar-Loutte ou mer de Lotte. Son étendue a été diversement évaluée; mais elle n'a jamais été mesurée d'une manière exacte*. Selon Pline, sa longueur totale serait de cent milles et sa plus grande largeur, de vingt-cinq. Mais le docteur Shaw et quelques autres voyageurs modernes qui paraissent en avoir calculé l'étendue avec le plus d'exactitude, assurent que sa longueur est d'environ soixante milles anglais et sa plus grande largeur de vingt.

On ignore la situation précise de Sodome, de Gomorre, d'Adama, de Séboïm et de Zoar, dont les quatre premières furent détruites par la colère de Dieu †; et jusqu'à ce jour, on n'a pu découvrir aucuns vestiges de leurs ruines, si toutefois il en existe encore.

Remontant à cheval et cheminant le long des bords de la Mer-Morte sur un sol crevassé qui cédait sous les pieds de nos chevaux, nous arrivâmes en peu de temps à l'endroit où le Jourdain se décharge avec une grande impétuosité. En voyant cette énorme masse d'eau se précipiter continuellement dans le lac, où

* Voyez Appendice, no. 10.

† Voy. Gen. XIV, 24.

viennent en outre se perdre plusieurs torrens de montagnes, sans qu'il en résulte aucune augmentation sensible dans son volume, on se demande naturellement par où le lac se dégage de la superfluité de ses eaux *? Quelques écrivains inclinent à croire qu'il communique avec la Méditerranée par des conduits souterrains ; mais comme jusqu'à présent on n'a découvert aucun de ces prétendus conduits, on doit supposer que le superflu de ses eaux est absorbé par l'évaporation †. Avant la formation de la Mer-Morte, on douta long-temps aussi en quel endroit allait se perdre le Jourdain. Mais, d'après les découvertes récentes de Burckhardt, il est à présumer qu'il se déchargeait dans la Mer-Rouge, par son golfe oriental. L'ancien lit du fleuve, courant dans cette direction, mais aujourd'hui comblé par des sables mouvans, est encore visible dans toute son étendue §. A l'endroit où il se jette dans la Mer-Morte, le Jourdain peut avoir environ trente toises de largeur (50 yards).

* Le docteur Shaw a calculé que le Jourdain roule journellement à la Mer-Morte 6,000,000 de tonnes d'eau.

† Voyez Halley, etc.

§ Voyez Appendice, n°. 11.

De là, suivant la rive droite du fleuve, bordée de saules et d'arbustes qui indiquent son cours en même temps qu'ils cachent presque entièrement ses ondes à la vue, nous arrivâmes, après environ une heure de marche, à l'endroit où, faisant un coude, il se dirige brusquement vers l'ouest. A ce point, il n'a guère que soixante-trois pieds de largeur (20 yards environ), et comme de chaque coté les rives descendent graduellement dans le fleuve, qui, dans cet endroit, est peu profond (il n'a que 5 pieds d'eau), on présume que c'était un des « gués » ou passages ordinaires, dont il est fait mention si fréquemment dans l'Écriture, le même peut-être qui se trouvait «vis-à-vis de Jéricho » et conduisait à Bethabara *, au-delà du Jourdain, où après la tentation de Notre Seigneur, saint Jean administra l'auguste sacrement du baptême. Selon la tradition, c'est l'endroit où passèrent les Israélites, lorsqu'ils entrèrent pour la première fois dans la terre promise, et la place même où Jésus-Christ a été baptisé par saint Jean †.

* Le mot « Bethabara » signifie en hébreu « l'endroit où l'on passe au-dessus. » Je ne pense pas qu'il soit fait mention de ponts dans l'Ecriture.

† Selon les Grecs, l'endroit où Jésus-Christ fut baptisé se

Nous descendîmes de cheval, et nous nous disposâmes à prendre un second bain. Nous le fîmes avec d'autant plus d'empressement et de plaisir, que nous désirions nous débarrasser des particules salines qui adhéraient à notre peau, et s'étaient mêlées avec nos cheveux, après nous être baignés dans la Mer-Morte. Ces particules causaient des douleurs cuisantes à ceux d'entre nous qui, étant recemment restés exposés au soleil, avaient la peau tout excoriée. Je voulus traverser le fleuve; mais le lit en était si caillouteux et le courant si rapide, que j'avais de la peine à me tenir sur mes jambes. Ceux qui essayèrent de nager (et parmi nous il y avait d'excellens nageurs), ne purent lutter long-temps contre la rapidité du courant; l'eau les entraîna, et ils ne parvinrent à se dégager qu'en s'accrochant aux branches des saules qui bordent le fleuve. A cet endroit, l'eau du Jourdain, qui est plutôt chaude que froide, est d'un blanc de souffre; mais elle n'a ni goût

trouve à quelques milles plus loin au sud. A l'époque de Pâques, plusieurs milliers de pélerins, appartenant presque tous au rite grec, viennent se baigner dans le Jourdain, sous la protection du Mutzelim ou gouverneur de Jérusalem et d'une force militaire considérable

ni odeur désagréable. Lorsqu'on la met dans un verre, elle perd entièrement cette couleur. — Ce fleuve paraît avoir une double rive. Les bords inférieurs ou ceux de son lit actuel s'élèvent dans ce moment (17 août) de six à huit pieds au-dessus de son niveau. Les rives supérieures sont à quelque distance (peut-être 30 toises) des rives inférieures. L'espace qui les sépare est couvert de tamarins, de saules, d'oliviers sauvages et autres arbustes qui y croissent naturellement. Ce fourré épais, appelé « l'orgueil du Jourdain, » est aujourd'hui, comme anciennement, nous dit-on, le repaire de plusieurs espèces d'animaux sauvages qui y vivent au bord d'une eau rafraîchissante, loin de l'habitation des hommes, mais sans avoir maintenant à craindre d'en être chassés par les débordemens du Jourdain *. Ce sont, à ce que je pense, des onces, assez communes en Palestine, des loups et des chacals. Mais ces animaux ne nous inspiraient aucune crainte. Ce que nous redoutions réellement, c'était quelque attaque soudaine des

* Cette circonstance a fourni au prophète cette belle allusion : « L'ennemi viendra avec plus de fierté que le Jourdain lorsqu'il déborde ; il s'avancera comme un lion contre ces villes si fortes et si belles. » (Jér. XLIX, 19.)

Arabes, pour qui ce bois n'est pas une retraite moins sûre que pour les animaux sauvages. Nous nous attendions à les voir se lever de derrière chaque buisson que nous passions. Au temps de Josué, le Jourdain était sujet à des débordemens périodiques, ce qui n'a plus lieu de nos jours, du moins annuellement. Si les rives extérieures indiquent réellement l'ancienne crue des eaux pendant la saison des pluies ou la fonte des neiges sur le mont Liban, il est difficile de s'expliquer le décroissement actuel du fleuve, à moins qu'on ne suppose qu'il s'est creusé un lit plus profond ou qu'il s'est ouvert une autre issue. Quoi qu'il en soit, c'est encore le fleuve le plus considérable de la Palestine *. Il prend naissance à quelques milles au nord-est de Panéas, plus généralement nommée Cæsarea Phi-

* Quoique l'Écriture fasse souvent mention de rivières, le Jourdain est toutefois, à proprement parler, la seule rivière de la Terre-Sainte. Souvent il n'est désigné que par le nom de rivière, sans autre qualification, de même que le Nil, (Gen. XLI, 1. — Ex. 1, 22. — II, 5. — IV, 9. — VII, 18. — et VIII, 3, 9, 11,) et quelquefois l'Euphrate, comme on le voit dans Jér. XI, 18. — Le sujet de la narration indique, dans ces cas-là, quelle est la rivière dont parlent les écrivains sacrés.

lipi, au pied du mont Hermon, l'une des ramifications de l'Anti-Liban. Sa source apparente sort de derrière un souterrain au fond d'un précipice, dans les côtés duquel on a creusé plusieurs niches où se lisent diverses inscriptions en langue grecque. Pendant quelques heures, son cours n'est qu'un petit ruisseau insignifiant. Après avoir traversé les marais et les fondrières du lac Méron, appelé plus tard Samochonitis, et parcouru un espace d'environ quinze milles, il passe sous la ville de Julias, anciennement Bethsaïda. Là, il se déploie en une belle et large nappe d'eau et prend le nom de lac Tibérias, autrefois Génesareth; et après un cours sinueux d'environ soixante milles à travers une vallée profonde appelée El-Ghor, il se jette dans le lac Asphalite ou Mer-Morte. La totalité de son cours est à peu près de cent trente milles. Sa largeur et sa profondeur ne sont pas les mêmes partout. La première est, terme moyen, d'environ trente yards (90 pieds), et la seconde de trois yards (9 pieds). Les Arabes le nomment *Sheriat-el-Kebir*.

Sur la rive gauche du fleuve est une place de débarquement aujourd'hui couverte d'arbres rabougris. C'est probablement l'endroit où fut déposée

l'arche d'alliance lorsque les Israélites traversèrent le fleuve pour se rendre dans la terre de Chanaan. Plusieurs pélerins de notre caravane coupèrent des branches de saule pour en faire des bâtons; d'autres emplirent d'eau du Jourdain des bouteilles qu'ils avaient apportées avec eux; quelques uns enfin garnirent leurs bissacs de cailloux ramassés dans le lit du fleuve.

Des bords du Jourdain, nous retournâmes à Jéricho. Il était trop tard pour nous rendre à Jérusalem. Il nous fallut donc passer une seconde nuit dans la tour. Comme nous n'avions pas prévu ce retard, nous nous trouvâmes à court de provisions, et il n'était guère possible de réparer ce manque de prévoyance dans le misérable village où nous étions. Les habitans sont plutôt pasteurs qu'agriculteurs, et tout ce que nous en pûmes obtenir fut un peu de pain noir et de lait aigre.

La nuit précédente notre sommeil avait été troublé par des cris de chacals, qui semblaient partir du ravin au sud de Jéricho. Ce soir donc, vers la brune, prenant nos fusils, nous sommes sortis dans l'intention de leur donner la chasse. Celui de nous qui tira le premier manqua son coup; mais au même instant cinq à

six animaux ressemblant à des chacals, effrayés par la détonation, se levèrent tout-à-coup de différens endroits et traversèrent la plaine dans la direction du Jourdain.

Il est fréquemment fait mention de Jéricho dans l'Écriture-Sainte. Ce fut la première ville enlevée aux Chananéens par Josué, qui la fit raser jusqu'à terre et prononça un terrible anathème contre quiconque tenterait d'en relever les murs. On vit plus tard, sous le règne d'Achab, les effets de cette malédiction dans la personne d'Hiel de Bithel, qui avait voulu la rebâtir (III Rois, XV, 34.) Dans le partage des terres entre les tribus, Jéricho échut à celle de Benjamin, et fut une des villes spécialement assignées aux prêtres et aux Lévites qui l'habitaient au nombre de douze mille. Elle était également célèbre par l'école des prophètes qui y était établie. Au temps de Notre Seigneur, elle ne le cédait à Jérusalem que sous le rapport de l'étendue et de la magnificence des édifices. Marc-Antoine, dans l'extravagance de sa passion pour la reine d'Égypte, donna à cette princesse la ville de Jéricho avec tout le territoire qui en dépendait. Vespasien, dans le cours de la guerre sanglante qu'il fit à la Judée, détruisit ses murs et fit passer les habitans au

fil de l'épée. Rebâtie par Adrien en l'an 136 de notre ère, elle éprouva bientôt de nouveaux désastres. Elle fut réparée par les chrétiens, qui en firent le siége d'un évêché ; mais dans le douzième siècle, les infidèles la saccagèrent de nouveau, et depuis lors elle ne s'est jamais relevée de ses ruines. Je ne me rappelle pas d'avoir vu dans tout le cours de mes voyages êtres humains plus misérablement logés et portant sur leurs personnes les marques d'une plus abjecte pauvreté que les tristes et pâles habitans de la moderne Jéricho.

Les environs de cette ville étaient jadis la partie la plus fertile de la Palestine. Ils abondaient en « rosiers » et en palmiers (d'où vient que, dans le Deut. xxxiv, Jéricho est quelquefois nommée la « cité des palmiers »), et produisaient en outre une grande quantité d'opobalsamum ou beaume de Gilead, aujourd'hui encore si fort estimé dans tout l'Orient. Toutes ces richesses ont maintenant disparu du sol ; et le voyageur qui chercherait la plante bienfaisante pour laquelle cette terre était si célèbre, ainsi que la fleur vulgairement appelée « rose de Jéricho », mais dont la véritable nature a embarrassé tant d'habiles commentateurs, serait également désappointé

dans l'un et l'autre cas; car ces deux plantes sont tout-à-fait inconnues aux habitans actuels du pays.

18 *août.* — Nous avions le projet de revenir à Jérusalem par le désert d'En-gedi, refuge favori des opprimés de tous les siècles, et où s'élève le célèbre couvent de Saint-Saba; mais nous ne nous crûmes pas en force suffisante pour nous aventurer dans ces contrées désolées. Rien n'est, dit-on, plus affreusement solitaire que la situation de ce couvent, bâti dans un ravin de plusieurs centaines de pieds de profondeur, où le Kédron s'est creusé un lit, qui, à la vérité, est à sec la plus grande partie de l'année. Nous reprîmes donc la route par laquelle nous étions venus, et nous rentrâmes au couvent latin après un peu plus de six heures et demie de marche. La différence de temps que nous mîmes en retournant à Jérusalem doit être attribuée à la difficulté de la route, qui, à partir de la plaine de Jéricho jusqu'à la Cité Sainte, monte continuellement pendant un espace d'environ dix-neuf milles*.

En venant du midi, lorsqu'on tourne autour du village de Béthanie, la vue de Jérusalem est tout à

* « Un homme qui descendait de Jérusalem en Jéricho, etc. » (St. Luc, x, 30.)

la fois admirable et pleine d'intérêt par les souvenirs qu'elle rappelle. C'est ici que Jésus rencontra le peuple qui était sorti de la ville et venait au-devant de lui, portant à la main des branches de palmier, et criant : « Hosannah ! Béni soit le roi d'Israël qui vient au nom du Seigneur ! » — Un silence de mort, interrompu seulement par quelques coups de fusil que nos gardes déchargeaient en l'air à mesure que nous approchions des portes, régnait autour de la ville lorsque nous franchîmes le ravin qui se trouve à l'Orient. Le même silence glacial prévalait à l'intérieur ; car il était midi, et chacun faisait la *sieste*. Le bruit seul des pas de nos chevaux se répétait comme un écho le long des rues que nous traversions.

CHURCH OF THE HOLY SEPULCHRE.

A.T. Francia Lith.

TOMBS OF THE PATRIARCHS.

POOL OF BETHESDA

Lith Roger et Cie r. Richer, 7.

TOMBS OF THE KINGS

CHAPITRE V.

Topographie de Jérusalem. — Porte de Damas. — Faubourg de Bezetha. — Grotte de Jérémie — Prophéties concernant la ville. — Sépulcres des Rois. — Sépulcres des Juges. — Prophéties concernant les Juifs. — Vallée de Kédron. — Piscine de Béthesda. — Prétoire de Pilate. — Voie Douloureuse. — Visite au Mutzellim. — Mosquée d'Omar. — Emplacement du Temple de Salomon.

Jérusalem, 19 *août*. — En sortant de la ville par la porte de Bab-es-Sham ou porte de Damas, anciennement celle d'Éphraïm, nous arrivâmes dans un endroit appelé Bezetha ou Cœnopolis, faubourg aujourd'hui situé au nord des murs de la ville, mais autrefois compris dans leur enceinte. A cette époque il était habité par les dernières classes du peuple ; aussi n'y voit-on actuellement aucune trace de maisons.

A quelques pas de la route, sur la droite est une

espèce d'ancienne carrière, dont l'entrée, aujourd'hui murée, se trouve au midi. On prétend que c'est la grotte d'où le prophète Jérémie fit entendre ses Lamentations. Les Turcs la possèdent seuls, et la garde en est confiée à un dervis qui demeure dans un petite hutte contiguë. Les chrétiens n'y sont pas admis. Je pris une Bible, guide à la fois le plus sûr et le plus instructif dans ces lieux, et l'ouvrant à l'endroit où se trouvent les sublimes inspirations du prophète, je lus: « Comment cette ville, autrefois si pleine de peuple, est-elle maintenant si solitaire? Celle qui était *si* grande entre les nations est devenue comme veuve; la reine des provinces a été assujettie au tribut. » « Toutes ses portes sont désolées. » « Sa beauté s'est évanouie.» « Ses abords sont couverts d'immondices.» Sans trop savoir ce que je faisais, je regardai autour de moi, cherchant des yeux celui dont je croyais entendre la voix. Pas une seule créature humaine ne s'offrit à ma vue! Je fus saisi d'un frisson subit, en songeant que là, à mes cotés, était un Etre Tout-Puissant, mais invisible, qui, en communiquant sa préscience à un homme méprisé de tous, l'avait mis à même de peindre fidèlement, et, pour ainsi dire à la lettre, le sort futur d'une

ville qui, au temps de la prophétie, possédait tous les élémens d'une immense prospérité!

Nous revînmes ensuite sur la route de Damas. A environ un demi-mille de la porte de ce nom, nous trouvâmes d'anciens tombeaux que notre guide appela les « Sépulcres des Rois. » On y descend par une pente qui aboutit à une cour spacieuse et découverte. Cette cour est creusée de plusieurs pieds dans le roc même et ressemble à une carrière ou sablière. Le coté de l'ouest est uni et taillé en forme de portique. L'entablement et les corniches, d'un travail exquis, sont ornés de fruits, de fleurs, etc. A gauche ou dans le côté sud de ce portique, qui ne paraît être là que comme ornement, est une porte basse et étroite qui ouvre sur un vestibule de dix à douze pieds en carré sur six de hauteur. De ce vestibule partent des corridors qui conduisent à cinq ou six chambres funèbres, dans les murs et le pavé desquelles on a pratiqué des niches de dimensions et de formes diverses pour y placer les morts. Chacune de ces chambres paraît avoir été fermée de portes massives en pierre et à panneaux, admirablement taillées et polies. Des fragmens de sarcophages brisés, épars çà et là, attestent les ravages de ceux qui ont violé cet asile de

a mort pour y chercher de prétendus trésors *.

Quittant ces tombeaux et nous avançant un peu plus loin dans la direction du nord, nous arrivâmes à d'autres chambres funèbres, mais qui sont bien inférieures, sous le rapport de l'aspect et de l'architecture, à celles que nous venions de visiter. Notre guide les appela les « Sépulcres des Juges. »

D'une éminence voisine nous jouîmes de la vue délicieuse d'une vallée bien cultivée qui s'étend vers la Samarie. Comme ce lieu est du petit nombre de ceux aux environs de Jérusalem où l'on trouve quelques arbres, — arbres qui, à la vérité, sont tous d'un vert pâle, tels que l'olivier et l'amandier, — il est très-fréquenté par les habitans, surtout les jours de sabbat et de fête. Mais les Israélites ne se livrent à aucun de ces plaisirs innocens qui accompagnent

* L'historien Josephe parle des chambres sépulcrales des Rois comme se trouvant dans cette direction ; mais on ignore de quels rois il entend parler, car les monarques de la Judée étaient ensévelis sur le mont Sion, « dans la cité de David, leur père. » Quelques voyageurs pensent que ces tombeaux ont été construits par Agrippa, qui augmenta et embellit considérablement cette partie de la ville. Mais l'opinion la plus générale ment reçue est qu'ils sont dus à Hélène, reine d'Adiabé, et à son fils Isatus.

ordinairement les jours de fête en Europe, tels que la musique, la danse, le chant et autres semblables. « Le son bruyant des tambours a cessé; la voix des hommes de plaisir n'est plus entendue; la lyre aux sons si doux est muette. » Le vin même est banni des jouissances ordinaires de la table. « Les chants n'animeront plus les festins. » Quoique la vigne se plaise admirablement dans ce sol, la culture en est cependant très-bornée. Le peu de vin qu'on récolte est exclusivement consommé par les couvens; car les Turcs ont intérêt à conserver ces établissemens; mais ils se soucient fort peu des « habitans de Jérusalem et des enfans d'Israël ». Hélas! il fut prédit le jour où les maîtres légitimes de la Judée vivraient esclaves dans leur propre pays, et où, « à cause de leur iniquité, ils mangeraient leur pain au poids et dans la frayeur, et boiraient leur eau par mesure et dans une grande affliction d'esprit. »

De là, marchant à travers champs, dans la direction du sud-est, nous arrivâmes à l'entrée de la vallée de Kédron, où l'on voit quelques vignobles et un petit nombre de plantations d'oliviers. Cette vallée se trouve entre le mont des Oliviers et les collines sur lesquelles Jérusalem est bâtie, et sert de limites à

la ville, du côté de l'orient. Elle court à peu près directement vers le midi, s'élargissant et devenant plus profonde à mesure qu'elle s'étend davantage. La partie inférieure de ce ravin, comprise entre le Temple et le mont des Oliviers, forme la vallée de Jo saphat. Sur les flancs de la colline où se trouvent les murs de la ville, et précisément à leur pied, est un cimetière turc.

Nous rentrâmes à Jérusalem par la porte Saint-Étienne. Immédiatement à l'entrée de la ville, on trouve, à gauche, une petite rue qui conduit à Haram-Shereef, ou grande mosquée située près de la porte Sette Meriam. Dans le haut est un réservoir profond, qui a cent vingt pieds de long sur quarante de large; sa profondeur est de dix. Ce réservoir se trouve actuellement desséché. Des buissons de nopals et des herbes croissent dans le fond et sur les bords. Dans le côté oriental on voit quelques arcades aujourd'hui murées *. C'est évidemment le plus ancien monument de Jérusalem, et,

* Elle avait dans l'origine cinq portiques par où entraient les malades, et fut vraisemblablement appelée Bethesda, ou Maison de la Miséricorde, à cause des cures miraculeuses qu'y fit Notre Seigneur, entre autres celle du paralytique.

sous ce rapport, il offre un spécimen intéressant de l'architecture primitive des habitans. Tous les voyageurs s'accordent à dire que c'est la piscine de Béthesda, célèbre dans l'Ecriture-Sainte, comme étant le lieu où se passa la scène du paralytique dont parle saint Jean. C'est là, vraisemblablement, que les agneaux étaient purifiés avant d'être offerts en sacrifice dans le Temple. Les mahométans l'appellent *Birket-el Serai*, ou l'étang du palais.

Au nord de la porte Saint-Étienne *intrà muros*, on montre l'emplacement de la maison où naquit la Sainte-Vierge. Un monastère, placé sous l'invocation de sainte Anne, mais qui aujourd'hui tombe en ruines, s'élevait dans cet endroit. L'église est maintenant convertie en mosquée. Quelques pas plus loin, on montre également la maison de Siméon le Pharisien, où Marie-Madeleine confessa ses erreurs. Le quartier nord-est de la ville est occupé par des jardins plantés d'oliviers, de figuiers et de nopals.

La rue qui de la porte Saint-Étienne monte au Calvaire est appelée par les indigènes Harat-el-Allam. C'est dans cette rue que se trouve le palais du gouverneur actuel de Jérusalem. S'il faut en roire la tradition, il occupe l'emplacement de celui

où demeurait le fameux Ponce Pilate. Ce bâtiment, qui est vaste mais irrégulier, touche presque au parvis du Sakhrat ou principale mosquée. C'est de là que la célèbre Scala Sancta, qui conduisait à la Salle Judiciaire, fut enlevée et transportée dans le voisinage de l'église San Giovanni Laterano à Rome. La partie de la rue qui de là conduit au Calvaire est appelée par les chrétiens Via Dolorosa ou « Voie Douloureuse, » en commémoration des souffrances que Notre Seigneur, chargé de sa croix, eut à endurer en se rendant au lieu de son supplice. Elle monte en pente graduelle, et se rétrécit à mesure qu'on approche du Calvaire, où elle finit. Nous suivîmes par la pensée et, pour ainsi dire pas à pas, notre divin Rédempteur, pendant qu'on nous indiquait dans l'ordre suivant les différentes stations commémoratives de ses derniers momens sur la terre.

1° Une arcade jetée en travers de la rue, appelée l'arcade de l'Ecce-Homo. Au-dessus est une croisée partagée en deux par une colonne. C'est de cette croisée que Pilate montra Jésus au peuple, en disant : « Voilà l'homme ! » (Saint Jean, XIX, 5.)

2° L'endroit où Jésus se tournant vers les femmes

qui le suivaient en pleurant, et touché de leur douleur, leur adressa des paroles de consolation. « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi.... » (Saint Luc, XXIII, 28.)

3° L'endroit où la Sainte-Vierge, témoin de cette scène déchirante, et vaincue par la douleur maternelle, s'évanouit.

4° L'endroit où, Jésus succombant sous le poids de la croix, les soldats contraignirent Siméon-le-Cyrénéen à l'aider. (Saint Luc, XVIII, 26.) La place est indiquée par un tronçon de colonne qui se trouve sur les limites mêmes de la ville basse.

5° La maison de Lazare.

6° La maison du mauvais riche (Nabal).

7° La maison d'où Véronice ou Bérénice sortit et vint présenter un mouchoir à Notre Seigneur, pour essuyer le sang de son front.

8° La Porte Judiciaire : elle marquait autrefois les limites de la ville.

9° Et enfin, le Calvaire où Jésus fut crucifié.

Dans la carte qui accompagne cette description de la moderne Jérusalem, une ligne de convention, partant de la porte de Bethléhem et courant presque droit vers celle de Damas, indique quelles étaient

anciennement de ce coté les limites de la ville. Le monticule appelé Calvaire se trouve en dehors de cette ligne, de sorte que le peuple pouvait, comme on le voit, lire facilement du bas des remparts l'écriteau placé au-dessus du Christ. « Cet écriteau fut lu de beaucoup de Juifs, parce que le lieu où Jésus avait été crucifié était près de la ville. » La partie de la ville actuelle, laissée en dehors de cette ligne de convention, est couverte de maisons modernes exclusivement occupées par les chrétiens qu'attire dans ce lieu la proximité de l'église du Saint-Sépulcre. Aucun reste d'édifice n'indique qu'elle ait été autrefois comprise dans l'enceinte de l'ancienne ville.

Dans l'après-midi, nous redescendîmes la Voie Douloureuse, qui est la principale rue de Jérusalem, pour aller remercier le mutzellim de l'escorte qu'il nous avait fournie pendant notre excursion sur les rives du Jourdain et les bords de la Mer-Morte. Nous le trouvâmes assis sur la terrasse de son palais et entouré des personnes attachées à son service. Cette terrasse domine le parvis de la grande mosquée qui de là se decouvre très-avantageusement. Ce parvis ou enceinte exté-

rieure* a, d'après Maundrell, cinq cent vingt pas de long sur trois cent soixante-dix de large : il occupe par conséquent une grande partie du terrain renfermé dans les murs de la ville. Ces murs lui servent de limites à l'est et au midi. Il est bordé à l'ouest par une rangée de bâtimens turcs occupés par les personnes chargées du service de la mosquée, par des écoles pour les enfans (*medresés*), et par quelques oratoires particuliers. De ce coté, on y entre par quatre portes. Au septentrion, il est en partie fermé par des maisons et en partie par un mur percé de trois portes. Ces portes restent ouvertes tout le jour, et l'on ne fait aucune attention aux personnes qui entrent. Mais malheur à celui qui, n'étant pas musulman, serait trouvé dans l'enceinte! Si c'est un chrétien de Jérusalem, un châtiment terrible l'attend; mais s'il est Européen et qu'il s'excuse sur son ignorance, il pourra en être quitte en payant une forte amende. Quatre minarets légers s'élèvent sur les cotés de ce parvis, un dans le milieu du mur occidental, et les autres à chacun de trois

* Appelé El-Haram-Schereef « le noble palais du recueillement. »

de ses angles; celui du sud-est n'en a pas *. La surface de cette enceinte est glissante et unie, bien qu'allant un peu en pente vers le coté est. Çà et là croissent quelques cyprès et différens arbustes; mais ils sont trop clair-semés pour procurer beaucoup d'ombrage.

Au centre de ce parvis s'élève la fameuse mosquée d'Omar, ainsi appelée parce qu'elle fut commencée par le célèbre calife de ce nom, bien qu'achevée pas ses successeurs †. Elle forme un octogone régulier. Un dôme sphérique, surmonté d'un croissant doré § la couronne. Elle est bâtie sur une plate-forme élevée ** où l'on monte par un escalier large et facile, composé de six marches. On y entre par quatre portes qui regardent les quatre points

* Les mosquées n'ont en général qu'un seul minaret; mais celles qui ont été bâties par les sultans ou personnes royales en ont quatre.

† Voyez Appendice, n° 12.

§ On dit que son diamètre mesure soixante-dix pieds. Sa hauteur totale est de quatre-vingt-dix.

** L'enceinte intérieure, à laquelle on a donné le nom de Stoa, a cent cinquante pas de longueur du nord au sud; trois cent quatre-vingt-dix-neuf de l'est à l'ouest, et mesure seize pieds à partir du sol de l'enceinte extérieure.

cardinaux. Trois de ces portes ont chacune un porche en bois, d'un travail gracieux et léger : celle du nord est seule ornée d'un beau portique supporté par huit colonnes en marbre, d'ordre corinthien. Les quatres côtés unis sont percés chacun de huit fenêtres ; les quatre par où l'on entre n'en ont que cinq. Ces fenètres sont ornées de verres en couleurs. Chaque façade de l'édifice est encadrée, de sorte que les cotés de ces encadremens forment à chaque angle des pilastres pleins. Le bas des murs est extérieurement revêtu de marbre bleu et blanc ; mais l'intérieur du parvis est entièrement pavé en marbre blanc. La partie supérieure des murs et la frise sont recouvertes de petits carreaux en émail, de plusieurs couleurs, mais où néanmoins le bleu domine *. Ces carreaux, entremêlés d'arabesques et de versets du Koran, se voient de loin et forment une mosaïque à la fois étrange et gracieuse. Le toit, qui s'élève en pente douce jusque vers la lanterne placée au-dessus du dôme, est couvert en plomb. Les arêtes de cette lanterne sont recouvertes de careaux peints, ainsi que le haut du bâtiment. Le dôme est pareillement

* Vu de loin, l'édifice paraît être d'un bleu de ciel.

couvert en plomb. Cet édifice offre dans son ensemble un beau spécimen de l'architecture orientale, architecture dont le caractère plutôt élégant et léger que grandiose fait que le bâtiment contraste d'une manière frappante avec la sévérité de tout ce qui l'environne. Ce temple fameux de l'islamisme, appelé le Sakhrat par les musulmans, doit son nom et son existence à un gros bloc de pierre brut qui occupe le centre de la mosquée. C'est un fragment du rocher calcaire sur lequel Jérusalem est bâtie, et qu'on a laissé dans l'état brut où il était en sortant de la carrière. Beaucoup d'histoires merveilleuses concernant ce rocher circulent en Orient *. S'il y en avait seulement une de vrai, les sectateurs du pseudo-prophète devraient le regarder comme une relique bien précieuse. Il est soigneusement caché aux regards des non-croyans, ce qui fait qu'on lui a donné le nom de Hadjar-el-Sakhrat, ou « Pierre Cachée, » et à la mosquée celui d'El-Sakhrat. Après la Mecque, c'est le lieu le plus sacré de la terre aux yeux des mahométans ; et jusqu'à ces derniers temps, il n'était pas permis aux chrétiens d'en ap-

* Voyez Appendice, n° 13.

procher *. Il appartient à la secte nombreuse et considérée des Hanaafites.

La mosquée de El-Aksa s'élève immédiatement derrière le Sakhrat, et touche au mur méridional du parvis, qui est également celui de la ville. L'éloignement où nous étions ne nous permit pas de bien saisir tous les détails de son architecture. Mais il parait qu'à cet égard El-Aksa mérite peu de fixer l'attention. L'édifice forme un carré oblong †, surmonté d'un toit plat, et orné d'un portique de sept arches sur le devant et d'une en profondeur, qui reposent sur des pilastres. Sa coupole est sphérique et décorée d'arabesques peints et dorés qui sont d'une grande beauté §. On dit que cette mosquée est d'une haute antiquité; et comme elle occupe une partie de

(*) Voyez Appendice, n° 14.

(†) Il a quatre cents pieds de largeur sur trois cents de profondeur.

§ L'intérieur se compose de sept nefs supportées par des pilastres et des colonnes. La nef du centre est surmontée d'une belle coupole. En voyant une telle profusion de colonnes dans cet édifice, ne peut-on pas supposer que c'est quelque ancien temple païen ? Faut-il prendre dans son sens littéral ou figuré la prophétie concernant la destruction de Jérusalem ?

l'emplacement du temple de Salomon *, il est possible qu'elle soit bâtie avec les matériaux mêmes de son illustre devancier †. Elle appartient spécialement aux mahométans du rit Shafei ; mais toutes les autres sectes peuvent au besoin y faire leurs dévotions §. Entre ces deux mosquées est une belle fontaine de marbre destinée aux absolutions.

Notre visite s'était prolongée assez de temps, lorsque le muezzin, apparaissant au haut du minaret pour appeler les fidèles à la prière, vint nous faire songer qu'il était l'heure de nous retirer. —

* « Les plus pauvres des païens posséderont leurs maisons, et les saints lieux seront ravagés. »

† Le Temple était bâti sur « l'aire d'Ornan, le Jébusite, situé sur le mont Moriah. » Le bâtiment actuel s'élève précisément sur une plate-forme que tout cultivateur ne manquerait pas assurément de choisir pour le même usage.

§ Les objets qui lui valent la vénération des musulmans sont : 1o un énorme pilier de forme octogone, appelé le Pilier de Sidi Omar ; 2o une niche appelée Bab Arrahma, ou la Porte de Mercy (elle occupe probablement l'emplacement de l'ancienne maison de la Miséricorde); et 3o deux colonnes de granit, dédiées à Fatima, et qui ont remplacé les fameux piliers de bronze, Jachim et Boaz. Elle a quelques droits au respect des chrétiens, car on dit qu'elle a été, dans un temps, l'église de la Présentation ou de la Purification. Derrière cette mosquée se trouve une rangée d'arcades d'une très-haute antiquité.

J'avais déjà vu les principales mosquées de l'Egypte; et j'avoue qu'après avoir satisfait la curiosité que m'avait inspirée ce temple de l'islamisme, sa magnificence tant vantée et l'intérêt qu'il excite me parurent fort exagérés, alors que le voile mystérieux qui l'avait caché si long-temps aux regards ne m'eût révélé que des absurdités en se déchirant. Le plus grand plaisir que j'éprouvai en contemplant la place où il s'élève fut de passer en revue dans ma mémoire les événemens mémorables dont ce lieu avait été le théâtre dès les temps les plus reculés *.

* Voyez Appendice, n° 15.



CHAPITRE VI.

Suite de la topographie de Jérusalem. — Couvent grec. — Château de David. — Couvent arménien. — Maison d'Annas. — Mont Sion. — Sépulcre de David. — Église de Cœnaculum. — Maison de Caïphe. — Cimetière chrétien. — Vallée de Gihon. — Mont du Mauvais Conseil. — Sépulcres de la cité de David. — Gehenna. — Aceldama ou champ du Sang. — Judas. — Puits de Néhémie. — Prophéties concernant Sion.

Jérusalem, 20 *août*. — A peu de distance du couvent Latin, dans la rue qui conduit de la ville haute à la ville basse, se trouve le monastère grec. Il est dédié à St. Constantin. Nous y allâmes rendre visite à un ami avec lequel nous avions voyagé en Egypte, et qui était venu y loger quelque temps avant notre arrivée. Le supérieur nous reçut de la manière la plus gracieuse, et comme il était natif de Chypre, nous causâmes avec lui en grec moderne. Ainsi que je l'ai dit ailleurs, la communion grecque

est la religion dominante, non-seulement en Grèce et dans plusieurs parties de l'Europe, mais encore dans la plupart des contrées de l'Asie occidentale et de l'Afrique orientale. Le nombre de ses sectaires, hors de l'Europe, ne s'élève pas à moins de vingt millions. Les quatre patriarches auxquels ils sont soumis sont ceux de Constantinople, d'Antioche, de Jérusalem et d'Alexandrie. La juridiction du patriarche de Constantinople s'étend sur une grande partie de l'Asie Mineure, l'Archipel, la Grèce, les îles-Ioniennes et les provinces méridionales de la Turquie d'Europe. Le patriarche d'Antioche a sous la sienne la Phœnicie, la Cilicie, la Syrie et la Mésopotamie. Il demeure à Damas. La juridiction du patriarche à Jérusalem est limitée à la Palestine. Il fait ordinairement sa résidence à Constantinople. Le patriarcat d'Alexandrie, qui est le plus ancien des quatre, comprend dans son étendue nominale l'Egypte, l'Abyssinie, l'Arabie et l'Inde. Le patriarche de Constantinople est élu à la majorité des voix, par les métropolitains et les évêques voisins, et reçoit son investiture du sultan, auquel il est d'usage, en cette occasion, de payer de dix à trente mille piastres. Il désigne les trois autres patriarches, qui sont en-

suite soumis à un scrutin de ballottage entre les évêques, et confirmés dans leur nomination par le grand-seigneur. Les revenus du patriarche sont purement casuels; ils dérivent principalement des vacances occasionées par le décès des archevêques, des évêques et des simples prêtres morts sans enfans. Lorsqu'il entre en fonction, on fait une collecte à son profit parmi tous les habitans indistinctement. Les évêques sont entretenus au moyen de dotations et d'offrandes qu'ils reçoivent des prêtres, et du peuple pendant les deux visites qu'ils font annuellement dans leur diocèse. Les émolumens des prêtres consistent dans les dons volontaires du peuple et dans les droits qu'on leur paye pour les mariages, les baptêmes, les enterremens, les messes, etc. — Le clergé grec se divise en « régulier » et en « séculier. » Le clergé régulier comprend tous les ordres monastiques; c'est à lui qu'appartiennent les patriarches, les archevêques, les évêques, les archimandrites, ou supérieurs des couvens, en un mot tous les dignitaires de l'Eglise. Le clergé régulier se divise en archiprêtres (protopapas), prêtres, diacres et sous-diacres. Les ecclesiastiques se distinguent des laïques par une longue barbe, mais surtout par un

habit religieux qui leur est particulier et qu'ils ne quittent jamais. Les Grecs sont persuadés que c'est le même que portaient les apôtres, les évangélistes et même Jésus-Christ.

La citadelle de la ville est située au sud de la porte de Bethléhem. Elle se compose de plusieurs tours liées entre elles par des courtines qui forment une double ou triple enceinte, de manière que les ouvrages intérieurs commandent entièrement ceux qui sont plus avancés. Quelques vieux canons, montés sur de mauvais affûts et placés là sans doute pour intimider les Arabes, en garnissent les murs. Elle est bâtie sur les ruines de la tour Psephina, de l'ancienne Jérusalem. On l'appelle indifféremment le château de David ou la Tour des Pisans; ce dernier nom lui vient de ce qu'elle fut construite par les guerriers de Pise, au temps où les chrétiens étaient maîtres de Jérusalem. De l'une des fenêtres de la citadelle, qui se trouve au nord, on découvre le site de la maison d'Urie, et dans un champ contigu un ancien réservoir appelé le Bain de Bethsabée. Mais il est bien plus probable que l'endroit où se baignait cette femme lorsque l'amoureux monarque l'aperçut est le grand bassin creusé dans le ravin, au sud de la citadelle et

au pied du mont Sion, appelé la Piscine inférieure de Gihon.

Le couvent arménien occupe, dans la partie sud-ouest de la ville, un vaste espace de terrain, presque au sommet de cette partie du mont Sion qui se trouve comprise dans l'enceinte des murs. Il est situé dans le plus beau quartier de Jérusalem, et possède un jardin spacieux entouré d'un mur. Les appartemens sont si nombreux, que plusieurs centaines de pélerins peuvent aisément trouver à s'y loger en même temps. L'église est vaste et richement décorée dans le goût du pays. Elle s'élève sur le lieu où Jacques-le-Majeur fut décapité. Dans un petit renfoncement, à gauche du maitre-autel, on montre la place précise où l'exécution eut lieu! La porte de cette chapelle, la chaire et le dais qui la surmonte sont ornés d'incrustations en écailles de tortue et de nacre de perle figurant des fleurs et représentant divers passages de l'Ecriture. On ne sait vraiment ce que l'on doit le plus admirer de la richesse des matériaux ou de la perfection du travail. Les murs et les colonnes sont revêtus intérieurement, jusqu'à une certaine hauteur, de carreaux de faïence peints en bleu. Le pavé est de mosaïque ; un riche tapis le recouvre, afin

de le garantir de toute injure. Dans le vestibule de l'église sont deux énormes blocs de pierre. L'un provient du mont Sinaï; c'est, dit-on au pieux pélerin, un fragment du rocher contre lequel Moïse brisa les tables de la loi ! L'autre est une pierre trouvée dans le Jourdain, à l'endroit où Notre Seigneur reçut des mains de saint Jean le pouvoir sacré d'administrer le baptême. On prétend que les revenus de ce couvent sont très-considérables : plusieurs membres de la communauté voyagent continuellement pour recueillir des aumônes. Beaucoup de riches marchands de Smyrne et de Constantinople, à qui leurs affaires ne permettent pas d'entreprendre le pélerinage de la Terre-Sainte, s'en exemptent moyennant de magnifiques donations. Nous rendîmes visite au patriarche et à ses évêques; ils nous reçurent avec une extrême cordialité. Le premier avait habité Smyrne quelque temps, et nous reconnûmes, dans le cours de la conversation, que nous avions en commun plusieurs amis dans cette ville. — L'Arménie fut convertie de bonne heure au christianisme. Dans le IVe siècle de notre ère, lorsque les erreurs d'Eutychius, qu'elle avait généralement adoptées, donnèrent lieu à un concile qui se tint à Chalcédoine, les Ar-

méniens, alors engagés dans une guerre contre les Persans, leurs voisins, négligèrent de renvoyer des représentans à cette assemblée, ainsi que l'avaient fait les autres états chrétiens. Le concile fut unanime pour condamner les doctrines dont l'examen lui était soumis : les Arméniens seuls, n'ayant pas pris part à la délibération, refusèrent de donner leur adhésion aux termes de la condamnation. De là naquit un schisme qui malheureusement dure encore, bien qu'à une époque récente on ait pu concevoir l'espérance de le voir finir.—Ceux des membres de cette communion qui vivent dans les états du grand-seigneur sont soumis à la juridiction du patriarche de Constantinople, tandis que ceux qui habitent la Russie, la Perse et les autres contrées de l'Asie reconnaissent la suprématie du patriarche d'Etchmiadzin. Ce dernier est le chef spirituel de son église ; en cette qualité, il est assisté d'un conseil d'archevêques et d'évêques. Il fait ordinairement sa résidence dans le couvent qui porte le nom de son patriarcat, appelé également le couvent des Trois-Eglises, et qui est situé dans l'Arménie occidentale, près du mont Ararat. Il est nommé par son prédécesseur ou par le clergé d'Etchmiadzin. La no-

mination des archevêques et des évêques aux différens diocèses soumis à sa juridiction n'appartient qu'à lui seul. Comme dans l'église grecque, tous les dignitaires sont choisis dans les ordres réguliers. Les prêtres, ou clergé séculier, sont pris dans la classe des paysans, et peuvent se marier. Les revenus des premiers proviennent de dons volontaires dus à la piété des fidèles, et de droits prélevés sur les baptêmes, les mariages, la confirmation, etc. Les émolumens du clergé séculier consistent uniquement dans le produit de la bénédiction du foyer domestique, cérémonie qui a lieu deux fois par an.

A peu de distance du couvent arménien est une petite chapelle qui appartient aux membres de cette communion. Elle occupe l'emplacement de la maison d'Annas ou Ananus, grand-prêtre de Jérusalem.

En sortant de la ville par la porte de Sion, nous nous trouvâmes sur la partie de la montagne de ce nom qui est aujourd'hui hors des murs d'enceinte. Le premier objet qui attira notre attention fut une mosquée d'assez misérable apparence, bâtie au milieu du mont. On dit qu'elle couvre le sépulcre du roi David, dont la cité s'élevait en cet endroit, et dont la mémoire est également vénérée des Turcs et

des chrétiens. L'entrée en est interdite à ces derniers. Une partie de la mosquée était autrefois l'église du Cénacle, bâtie sur le lieu même de la cène du Christ avec ses apôtres, et où il institua le sacrement de l'Eucharistie. Selon les premiers Pères de l'Église, ce fut dans cet endroit, sanctifié par ce grand événement, que l'on coustruisit le premier temple chrétien. Jacques-le-Mineur y fut consacré premier évêque de Jérusalem, et y présida en cette qualité le premier concile de l'Eglise. C'est de là, enfin, que les apôtres, fidèles à la mission qu'ils avaient reçue d'aller enseigner la parole de Dieu aux nations de la terre, partirent; « sans bourse ni valise, pour asseoir la religion du Christ sur les trônes du monde. »

Entre cette mosquée et la porte de la ville est une petite chapelle arménienne qui occupe, dit-on, l'emplacement de la maison de Caïphe. Elle n'est remarquable que parce qu'elle renferme une relique que l'on montre aux pélerins, la pierre qui fermait le saint sépulcre! C'est un bloc du même rocher calcaire que celui sur lequel Jérusalem est bâtie. Dans la cour, on voit les tombeaux de plusieurs prélats arméniens.

Quelques pas plus loin, à l'ouest de cette chapelle,

est le cimetière des chrétiens. Il n'est pas clos : les tombeaux sont fort simples ; ils ne consistent qu'en une dalle de pierre placée à quelque pouces au-dessus du sol, sans aucune espèce d'ornement. Sur ces tombes on lit plusieurs inscriptions écrites en diverses langues de l'Europe ; quelques unes le sont en anglais. Nous nous sentîmes attirés par un instinct secret vers une place où la terre paraissait fraîchement remuée. C'est là que reposait notre pauvre ami Bradford. La veille, nous avions trouvé parmi ses papiers le commencement d'une lettre qu'il écrivait à sa mère en Amérique, pour la préparer à la nouvelle de sa mort. Hélas! la force ou le courage lui avait sans doute manqué : la lettre était restée sans signature ! Peut-être sera-ce une consolation pour sa famille d'apprendre que, quoique mort dans un pays éloigné, sans un seul ami à ses côtés, un modeste tombeau a été élevé à sa mémoire par ceux de ses compagnons de voyage qui lui ont survécu *.

Il ne reste plus aucun vestige de la « ville de David † ; » cependant ses limites sont encore visibles

* Voyez Appendice, n° 16.

† Dans les prophètes et dans le style poétique elle est souvent désignée comme Jérusalem même.

dans la direction de l'aqueduc qui de Bethléhem conduisait l'eau à Jérusalem. Elle devait sa force tant vantée, d'une part, à un ravin profond qui l'entourait à l'est, au sud et à l'ouest, et de l'autre à une haute et épaisse muraille flanquée de tours et qui l'enfermait de tous côtés. Ce ravin, qui, partant de la piscine supérieure de Gihon, un peu à l'ouest de la citadelle de la ville, court le long des murailles à l'occident, est appelé la vallée de Gihon ou de Rephraïm; mais le mot fossé ou tranchée en donnerait une idée plus exacte. A mesure qu'il se développe en serpentant le long de la base méridionale du mont Sion, il s'élargit et prend le nom de vallée d'Ennon. Le fond est un roc recouvert d'une légère couche de terre que l'eau a entraînée des montagnes environnantes. Ses côtés sont taillés à pic, comme si autrefois il avait servi de carrière à l'ancienne ville. Sa largeur est d'environ cinquante yards (à peu près 150 pieds) et sa profondeur d'environ vingt, à partir du fond du ravin jusqu'à la partie la plus élevée du mont Sion. On ignore quelle est la personne qui a donné son nom à cette vallée. Un torrent d'hiver coule dans le milieu et va se perdre dans le Kédron.

Au midi, et précisément en face du mont Sion, est un tertre que couvrent quelques ruines. Selon notre guide, ce sont celles de la maison de campagne de Caïphe. On nomme cet endroit le mont du Mauvais Conseil, parce que ce fut là que « les prêtres, les scribes et les Pharisiens tinrent conseil contre Jésus pour le faire mourir. » (St. Luc, XVII, 2.) C'est une espèce de tertre raboteux, peu élevé et plat, qui termine la montagne située au sud-ouest de Jérusalem, mais qui ne forme pas toutefois une colline distincte.

En suivant le cours du ravin, dans la direction de l'ouest, nous arrivâmes bientôt à d'anciens sépulcres creusés dans le roc. Ce sont vraisemblablement ceux de la « cité de David, » dont il est fait mention dans Néhém. III, 16. On y remarque quelques inscriptions en hébreu et en grec, ainsi que plusieurs portraits de saints, aujourd'hui presque entièrement effacés.

Cette vallée est fameuse par le culte idolâtre et inhumain qu'on y rendait à Moloch, divinité abominable à laquelle les parens sacrifiaient fréquemment leurs enfans, en les faisant passer par le feu. (IV Rois, XXIII, 10; II Chron., XXVIII, 3.) Afin d'é-

touffer les cris déchirans de ces malheureux enfans ainsi sacrifiés, on jouait d'un instrument de musique, appelé *Tuph* en hébreu; d'où vient que le lieu où les victimes étaient brûlées fut nommé Tophet. Après leur retour de la captivité, les Juifs eurent ce lieu en horreur, à cause des abominations qui s'y étaient commises; et suivant l'exemple de Josias (IV Rois, XXIII, 10), ils en firent le réceptacle de toutes sortes d'immondices, et y jetèrent les carcasses des animaux et les cadavres des malfaiteurs. Pour prévenir la peste que ces matières ainsi amoncelées auraient pu occasioner, si on les eût laissées se corrompre d'elles-mêmes, on les faisait consumer par des feux qu'on entretenait constamment allumés dans la vallée; de là lui vient le nom de Gehenna *.

Sur une langue étroite de terre, à mi-côte de la montagne, s'élevaient les restes d'un long bâtiment carré, creusé en partie dans le roc et couvert autre-

* Γεεννα. Par une métaphore facile, les Juifs, qui ne concevaient aucun supplice plus cruel que le feu, donnèrent ce nom au *feu de l'enfer*, à cette partie d'Αδης ou *Monde invisible*, où ils supposaient que les démons ainsi que les ames des méchans brûlaient éternellement dans le feu.

fois d'une voûte en maçonnerie, mais qui est aujourd'hui sans toiture et comblé de pierres. Ce bâtiment se trouve dans ce qu'on appelle l'*Hakeldama* ou « le champ du sang » (Act. I. 19), ainsi appelé parce que c'est celui que les principaux d'entre les prêtres achetèrent du potier, avec l'argent que leur rendit Judas repentant, comme s'il l'eût regardé comme le prix du sang innocent. Il était destiné par eux à la sépulture des étrangers. C'est probablement là le bâtiment dont parle Maundrel, comme servant de charnier aux Arméniens, et où l'on jetait les cadavres par des trous pratiqués dans la voûte. Mais il paraît qu'il n'a plus aujourd'hui la même destination, car il est entièrement abandonné. C'est de là qu'on tira la terre qui fut transportée à *Campo Santo*, à Pise, sur des navires, parce qu'on lui supposait la vertu que la chaux a de consumer les corps en vingt-quatre heures *. On nommait aussi cet endroit le champ des foulonniers, parce que les gens de

* Au temps des Hébreux, la poussière même de la Terre d'Israël passait pour posséder une telle vertu de sainteté, que, quand ils revenaient de quelque pays étranger, ils s'arrêtaient sur ses limites, afin de secouer la poussière de leur chaussure, de crainte que celle-ci n'en souillât la sainteté.

cet état y faisaient sécher leurs draps. — Selon la tradition, c'est sur le sommet d'une montagne, à l'ouest, que le disciple apostat qui trahit le Sauveur se donna une mort violente. (Saint Math. XXVII, 5.)

Au point précis où la vallée d'Ennon et celle du village de Siloan se rencontrent, nous arrivâmes à un puits appelé le « puits de Néhémie. » On prétend que c'est l'endroit où ce restaurateur d'Israël, après la captivité de Babylone, recouvra le feu sacré de l'autel. (2 Mach. I, 1.)

De là nous gravîmes les flancs escarpés du mont Sion et nous rentrâmes dans la ville par la porte de ce nom. La terre est retenue par des murs peu élevés; elle avait été fraîchement remuée par la charrue. Le sol paraît être un mélange de gravier, de chaux et d'argile, assez semblable à la terre qu'on trouve dans les fondations d'anciennes villes. Ainsi s'est vérifiée cette prophétie concernant Sion : « C'est pour cela même que vous serez cause que Sion sera labourée comme un champ; que Jérusalem sera réduite en un monceau de pierres, et la montagne du temple en une immense forêt. » (Mich. III, 12.) Quelques oliviers sauvages croissent çà et là sur ses flancs.

La vallée de Millo s'étend de la racine de ce mont jusqu'au pied de la montagne du Temple, et quoiqu'elle ait été comblée par David et Salomon, on peut encore aujourd'hui en reconnaître la situation.

CHAPITRE VII.

Suite de la topographie de Jérusalem. — Édifices publics. — Architecture des Hébreux. — Bains. — Bazars ou rues de boutiques. — Aspect sombre des quartiers. — Population de Jérusalem. — Harat-el-Yahoud ou le quartier des Juifs. — Maisons et synagogues de ces derniers. — Visite au khakham ou grand rabbin. — Condition des Juifs à Jérusalem. — Pierres de l'ancien Temple de Salomon.

Jérusalem, 21 *août*. — Les rues de Jérusalem ne sont pavées qu'en partie ; car partout où le roc nu se montre, il tient lieu de pavé ; et le sol inégal des rues fait qu'il en est à peine une qui ait une surface unie et non interrompue de plus de quinze toises. Un grand nombre sont voûtées, ce qui, ajouté à leur peu de largeur, donne une physionomie sombre à la ville, que le style lourd de son architecture, dégénération de celui des Hébreux, rend déjà suffisamment triste. Les maisons, serrées les unes contre les autres, et

bâties en gros quartiers de pierres brutes, ont rarement plus de deux étages; elles ressemblent en quelque sorte à des forteresses; car, du côté de la rue, elles n'offrent guère qu'un mur plein, percé seulement d'une petite porte d'entrée; les fenêtres ouvrent généralement sur une cour intérieure. Chaque maison se termine en terrasse aplatie ou en dôme; les toits ont presque tous l'une ou l'autre de ces formes, car on ne peut se procurer du bois de charpente qu'en le faisant venir de très-loin. Vues d'un endroit élevé, ces lourdes masses ont un aspect singulièrement monotone. Les coupoles des églises et les minarets des mosquées qui s'élèvent au-dessus en rompent seuls l'uniformité. Les édifices publics sont peu nombreux, et, à l'exception de ceux qui ont une destination religieuse, aucun ne mérite de fixer l'attention. — Nous visitâmes les bains, situés dans le quartier turc; mais nous les trouvâmes bien inférieurs aux établissemens du même genre qui existent dans plusieurs villes de l'Orient. Le bazar ou rue de boutiques est voûté, sombre et triste; les boutiques mesquines et les marchandises exposées en vente d'une qualité inférieure. C'est le seul endroit de Jérusalem où l'on trouve quelques signes de vie. Mais là même, près du cœur (car

le bazar est situé dans le centre), les faibles pulsations de cette ville qui s'éteint sont à peine sensibles ; les extrémités sont déjà froides et inanimées : on peut parcourir pendant un jour entier les autres quartiers de la ville sans rencontrer une créature humaine.

La population moderne de Jérusalem a été diversement évaluée par les voyageurs, et les classifications qu'ils en ont faites diffèrent encore plus les unes des autres. Cette divergeance qu'on remarque dans leurs récits doit être attribuée d'abord à la difficulté de se procurer des détails statistiques exacts, et en second lieu, à ce qu'ils ont visité Jérusalem à différentes époques de l'année. Cependant, comme les habitans de la ville peuvent se classer en résidens et en non-résidens, il est certain que tous ces voyageurs ont un égal droit à l'exactitude. D'après mes observations personnelles et les renseignemens que j'ai pu me procurer, j'incline à croire que la population fixe de Jérusalem ne s'élève pas au-delà de douze mille ames, peut-être même n'atteint-elle pas ce chiffre. Sur ce nombre, les deux tiers sont musulmans ; l'autre tiers se compose d'environ deux mille cinq cents juifs et d'à peu près quinze cents chrétiens de diverses communions. La présence des

étrangers dans certaines saisons de l'année, et surtout au temps de Pâques, peut porter à peu près au double le chiffre que j'indique, ce qui donnerait un nombre rond de dix-huit mille individus habitant Jérusalem en même temps. La population passagère est entassée dans les couvens ou dans les bâtimens qui en dépendent. Si tous les quartiers de la ville étaient également bien peuplés, la moderne Jérusalem pourrait renfermer de vingt-cinq à trente mille habitans; mais, outre le vaste parvis de la mosquée d'Omar, on y trouve plusieurs espaces considérables de terrain entièrement vides de maisons *. De même que dans toutes les villes purement religieuses, les mahométans se font remarquer par leur intolérance et leur fanatisme; et à cet égard le voyageur fera bien de se tenir sur ses gardes et de respecter leur croyance et leurs préjugés.

Les Juifs sont assurément la partie la plus intéressante de la population de Jérusalem. Ici, comme dans toutes les villes de l'Orient, ils sont relégués dans un quartier séparé. Celui qu'ils occupent est cette partie basse de Jérusalem qui s'étend entre

* Voyez Appendice, n°. 17.

l'ancien temple et la portion du mont Sion comprise dans l'enceinte des murs. On le nomme *Harât-el-Yahoud*. Leurs maisons ont une apparence misérable; à l'extérieur elles sont généralement construites en pierres non taillées, assemblées à la hâte, et sans nul ornement d'architecture. Toutefois, cette simplicité affectée ne provient pas de pauvreté; car bon nombre de Juifs sont dans une situation aisée; mais la prudence les oblige de cacher aux yeux avides de leurs oppresseurs non-seulement les richesses qu'ils ont, mais même jusqu'à l'apparence de l'aisance, qui pourrait en faire soupçonner la possession. La distribution intérieure de ces maisons est à peu près uniforme partout. Une porte d'entrée ouvre sur une cour carrée dont le pourtour est souvent occupé par plusieurs familles distinctes. Cette cour est commune à tous les habitans de la maison. Un escalier en pierre adossé au mur intérieur, conduit aux différens appartemens, ordinairement situés au premier étage. C'est dans un de ces appartemens que nous rendîmes visite au *khakham* ou grand rabbin. En entrant dans une petite chambre basse, mais proprement meublée, nous trouvâmes un vieillard d'une figure vénérable, assis sur un divan, et entouré

d'une famille qui se composait de plusieurs générations. A notre approche, il fit un effort pour se lever; mais nous l'en empêchâmes. Un rayon de joie brilla dans ses yeux affaiblis par l'âge, lorsqu'il nous exprima le plaisir qu'il avait à nous recevoir dans sa maison. Il nous invita à nous rafraîchir; et, aussitôt, sur un signe de sa part, les plus jeunes de ses filles, qui se trouvaient là, sortirent et revinrent au bout de quelques minutes, portant des gâteaux, du *rosolio,* du café et des pipes. Notre conversation roula nécessairement sur des généralités; car, par respect pour notre hôte et les personnes présentes, nous nous abstînmes de toucher aux sujets plus intéressans de la religion ou de la politique. Nous éprouvions tous, plus ou moins, un certain embarras. Mais si chacun de nous eût pu exprimer librement ce qu'il sentait, quelle manifestation de sentimens intéressans n'aurait pas eu lieu! Notre société se composait de Français et d'Anglais; on nous complimenta sur notre nationalité de manière à nous faire comprendre, sans le dire, qu'on nous regardait comme les instrumens futurs dont Dieu se servirait prochainement pour arracher le peuple juif au joug de ses tyrans. Fasse le ciel

qu'il en soit ainsi! car la vue de ce peuple opprimé, condamné à vivre esclave et étranger sur une terre qui lui appartient légitimement, a quelque chose d'affligeant. Oui, il aurait un cœur bien froid celui qui pourrait être témoin de tant de misère, et ne pas compatir aux souffrances de ces pauvres Israélites! Pour moi, je ne pus m'empêcher, en me retirant, de prier le Tout-Puissant de hâter le moment de sa réconciliation avec son peuple jadis chéri, le conjurant de dissiper l'aveuglement obstiné qui environne le cœur des Juifs, afin de les préparer aux bienfaits de cet heureux instant.

Les singularités de mœurs bien connues qu'offre ce *peuple* (car il y a long-temps qu'il ne forme plus une nation distincte), se retrouvent également chez les Juifs qui habitent Jérusalem. Ces derniers se distinguent par plusieurs usages empruntés aux pays qu'ils ont habités avant de venir se fixer dans la cité de leurs pères. La différence la plus tranchée qui existe entre eux et leurs frères du Levant est une certaine liberté de mœurs entre les deux sexes, remarquable surtout dans les relations sociales. Toutefois, les Juives ne sortent jamais sans être voi-

lées. A l'exception des femmes de mauvaise vie, c'est un usage auquel se conforment généralement toutes les personnes de leur sexe en Orient. Le voile qu'elles portent consiste en un morceau de mousseline jeté sur la tête, et qui, retombant sur les épaules, descend jusqu'aux hanches, mais de manière néanmoins à laisser leurs formes plus à découvert que chez les femmes turques.—Le nombre des Israélites résidens à Jérusalem a été grandement exagéré par quelques voyageurs. Comme il ne se fait aucune espèce de commerce dans cette ville, les Juifs qui l'habitent se réduisent nécessairement à quelques familles que des motifs religieux y attirent. Je ne crois pas que leur nombre se soit jamais élevé à plus de trois mille, dont la majorité se compose de femmes. Les synagogues de Jérusalem sont tout à la fois petites et mal tenues ; ce qu'il ne faut attribuer ni à la pauvreté des possesseurs ni au défaut d'aumônes provenant de l'étranger, mais bien aux motifs de prudence dont j'ai parlé plus haut.

Je fus touché presque jusqu'aux larmes en voyant près du parvis de la grande mosquée, située sur l'emplacement de l'ancien Temple, quatre ou

cinq Juifs qui me parurent être des rabbins, un livre à la main, la face tournée vers les murailles et dans l'attitude d'hommes en prière. Je crus entendre ces paroles sortir de leurs bouches : « Combien de temps encore, ô Seigneur, serons-nous les objets de ta juste colère ? » — « Vous ne me verrez plus désormais jusqu'à ce que vous disiez : Beni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » (Saint Math. xxiii, 39.) Dans cette partie du mur on remarque plusieurs grosses pierres évidemment taillées à une époque fort reculée, du moins à en juger par la forme particulière de leur coupe. Quelques unes ont douze ou quinze pieds de longueur, sur cinq ou six de hauteur. Ne se pourrait-il pas que ce soient les mêmes pierres dont s'informaient les disciples ? « Maître, regardez quelles pierres et quel bâtiment ! « (Saint Marc, xiii, 1.) On voit de semblables pierres dans plusieurs autres endroits des murs modernes, particulièrement à l'angle sud-est. Comme elles ne portent aucune trace du feu qui consuma le premier temple, à l'époque de la destruction de Jérusalem par Titus, quelques voyageurs supposent qu'elles faisaient partie des matériaux assemblés par Julien pour la reconstruction du Temple, entreprise, dit-on, que des flammes sortant

des décombres empêchèrent de mettre à exécution*.

Lorsque nous rentrâmes à la *Casa Nova*, la cloche du couvent sonnait le dîner. Les heures de repas sont ici les mêmes que dans le reste de l'Orient, savoir, à midi et au coucher du soleil. Notre nourriture nous est régulièrement apportée du couvent ; elle ne diffère en rien de celle des moines eux-mêmes. Les jours gras, elle est passable; mais comme ce jour-là (samedi) se trouvait être un jour maigre, et que la chaleur ne permettait pas de faire venir du poisson de la côte, nous fûmes réduits à manger du thon salé. Si cette humble manière de vivre ne convenait pas aux palais délicats de quelques voyageurs moins habitués que nous aux privations, il est bon de leur apprendre une chose que nous sûmes trop tard, c'est la faculté qu'ont les pélerins de faire la cuisine dans leurs chambres; ce qui est d'autant plus facile, qu'on peut toujours se procurer des provisions de bonne qualité et en grande abondance.

* Sous le règne de Constantin-le-Grand, les Juifs essayèrent plusieurs fois, mais toujours inutilement, de rébâtir leur Temple. Julien l'Apostat n'obtint pas un meilleur succès en 363. Un tremblement de terre, un ouragan affreux et des flammes qui sortaient de terre obligèrent les ouvriers d'abandonner leurs travaux.

Le vin blanc qu'on sert aux étrangers n'est pas potable : il a un goût sulfureux et est en outre très-capiteux. Les voyageurs, qui le pourront, feront donc bien de se pourvoir d'un peu d'eau-de-vie. Mêlée en petite quantité avec de l'eau, c'est une boisson qu'on regarde comme très-saine dans les pays chauds ; elle donne du ton à l'estomac, et par conséquent à tout le corps, qu'affaiblit souvent une transpiration trop abondante. La grande cuisine du couvent, où l'on prépare journellement le repas d'un si grand nombre d'*internes* et d'*externes* (les pauvres y viennent, chaque jour, prendre leur nourriture), mérite d'être visitée. Contre notre attente, nous trouvâmes cuisiniers et ustensiles d'une propreté remarquable.

Les soirées d'hiver doivent être nécessairement fort tristes à Jérusalem ; car il n'y existe rien qui ressemble à ce qu'on appelle société. Dans la belle saison où nous sommes, nous pouvons, en revenant de notre promenade du soir, nous reposer sur la terrasse de notre appartement, d'où la vue s'étend sur toute la ville. Les supérieurs du couvent viennent quelquefois nous rendre visite. Le père Augustino *,

* Voyez Appendice, n° 18.

secrétaire de la communauté, est un aimable causeur, qui n'a aucun des préjugés des personnes de sa classe. Il a fait récemment un voyage à Paris, pour recueillir des aumônes, mais sans beaucoup de succès. Il dit que le gouvernement francais est très-disposé à continuer sa protection nominale aux couvens de la Terre-Sainte, mais très-peu à leur accorder des secours en argent, qui pourtant leur seraient bien nécessaires, car ils ne sont supportés qu'au moyen de contributions volontaires.

CHAPITRE VIII.

Conclusion de la topographie de Jérusalem. — Torrent du Kédron. — Jardin de Gethsémani. — Sépulcre de la Sainte-Vierge. — Mont des Oliviers. — Vue panoramique de la cité. — Eglise de l'Ascension. — Vallée de Josaphat. — Tombeaux modernes des Juifs. — Sépulcres des Patriarches. — Mont des Offenses. — Village de Siloan. — Nuit passée dans l'église du Saint-Sépulcre. — Chambre des antiquités.

Jerusalem, 22 *août*. — En sortant de la ville par la porte orientale, ou porte de Saint-Étienne, anciennement appelée « porte des Troupeaux, « nous descendimes sur les bords du Kédron* par un sentier rapide et raboteux. Dans cette saison, ce torrent est à sec; mais à en juger par son lit large et encombré de rochers, il paraîtrait qu'en hiver, après de fortes pluies ou la fonte des neiges, c'est un torrent dange-

* Ecrit quelquefois Cédron, mot hébreu qui signifie « obscurité ou tristesse. »

reux. On le traverse sur un pont d'une seule arche, qui conduit au jardin de Gethsémani *, nom que l'on donne encore aujourd'hui à une plantation d'oliviers qui se trouve dans un bas-fond, clos d'un mur en pierres sèches, qui s'étend entre le Kédron et le mont des Oliviers. Ces oliviers, au nombre de sept ou huit, sont d'une extrême décrépitude. Le sol intermédiaire est nu, sans fleurs, sans plantes potagères, sans verdure d'aucune espèce. Un sentier, séparé des autres parties du jardin par un mur, le parcourt dans une direction oblique. On regarde ce sentier comme maudit; car c'est, dit-on, celui par lequel Judas s'approcha de son divin Maître pour le trahir par un baiser. Dans le haut du jardin est un banc de rochers nus, sur lequel dormirent Pierre, Jacques et Jean. Les limites exactes de ce jardin, le plus intéressant et le plus sacré qui fût jamais, sont inconnues et il est assez peu nécessaire de les connaître; en effet, comme l'Évangile nous apprend que « Jésus s'en alla avec ses disciples au delà du torrent de Kédron, où il y avait un jardin, » (Saint Jean, XVIII, 1.) et que ce jardin était situé sur le mont des Oliviers, nous ne

* Autre mot hébreu qui signifie « préssoir. »

doutâmes nullement que nous ne fussions sur le sol qu'avait foulé Notre Seigneur, et que les arbres qui nous couvraient de leur ombrage ne fussent les rejetons de ceux-là mêmes sous lesquels il se reposa souvent, le soir, entre autres, où il fut arrêté. On montre encore la grotte où il se retira ce jour-là, et où, « dans l'agonie de son ame, tombant à genoux et suant comme des gouttes de sang, il fut fortifié par un ange. » (Saint Luc, XXII, 43, 44.) Cette grotte est en grande vénération; elle est creusée dans le roc vif; on y descend par quelques marches grossièrement taillées. A l'intérieur, elle est de forme circulaire, et a environ quinze pieds de diamètre. Elle reçoit le jour par une voûte percée dans le milieu et supportée par des pilastres. Dans les côtés on remarque encore quelques restes d'anciens tombeaux. A quelques pas au nord de cette grotte est un bâtiment en pierre, ressemblant au dôme d'une église ; il est presque de niveau avec le sol, et il est orné d'une porte d'entrée gothique, de style pointé. On croit qu'il couvre le sépulcre de la Sainte-Vierge. Sa construction, comme celle de plusieurs autres grands monumens de ce pays, est attribuée à la pieuse mère de Constantin. On y descend par un large et

bel escalier en pierre, de quarante-six marches. A main droite, et à peu près à moitié de la descente, on voit le cénotaphe érigé en mémoire de Joachim et d'Anne, père et mère de Marie, et, dans un renfoncement à gauche, celui de Joseph, son époux. De là, un second escalier conduit dans une chapelle souterraine, éclairée par des lampes qui brûlent continuellement. Au milieu, un peu à droite, on voit un autel élevé sur le tombeau sacré, creusé dans le roc. Derrière cet autel, dans la courbe de la chapelle, est un autre autel où l'on dit quelquefois la messe. Alors même qu'on admettrait tout ce qu'ont de plausible les argumens dont on s'est servi pour prouver l'improbabilité que ce tombeau ait jamais été celui de la Saint-Vierge, il est impossible de ne pas éprouver une sainte impression en se trouvant dans le mausolée de la famille la plus favorisée de la terre. Cette chapelle appartient aux Grecs, et ce qui est assez singulier, c'est que Turcs et chrétiens ont établi des gardiens chargés de veiller à sa conservation. Les premiers ont un oratoire près du sépulcre de la Sainte-Vierge ; mais ils s'abstiennent d'y venir lorsqu'on célèbre quelque cérémonie religieuse, comme cela avait lieu aujourd'hui, ce jour-

là étant, d'après le rituel de l'église latine, l'octave de l'Assomption. Plusieurs franciscains, un cierge à la main et à genoux, y faisaient leurs prières. Le nombre de personnes qui montaient et descendaient les escaliers était immense ; mais la conduite de chacun était décente et convenable.

En sortant du sépulcre, nous commençâmes à gravir le mont des Oliviers, dans la direction de l'église de l'Ascension. Cette montagne, dont il est souvent fait mention dans l'Évangile, court du nord au midi; sa longueur est d'environ un mille. Le peu d'herbe qui couvrait ses flancs au printemps est aujourd'hui entièrement jauni par les chaleurs d'automne. Mais ce défaut de verdure est en partie racheté par quelques bouquets de cette espèce d'arbres auxquels elle doit son nom. Autrefois toute la montagne et la vallée en étaient couvertes ; de là lui est venu le nom de Djebel Tor ou mont des Oliviers, nom qu'elle a conservé jusqu'à ce jour. Mais comme l'olivier croît lentement, il en résulte que, lorsqu'il meurt de décrépitude ou qu'il est détruit de quelque autre manière, il est rarement remplacé. L'olivier reste dans toute sa force deux cents ans avant de commencer à dépérir; et même tant qu'il

existe, son tronc fournit de jeunes rejetons qui le remplacent lorsqu'il est mort.

Lorsque nous fûmes parvenus aux deux tiers environ de la montagne, on nous montra l'endroit où Notre Seigneur regarda la ville coupable, en pleurant sur sa ruine future *. « Voyez-vous tous ces grands bâtimens? ils seront tellement détruits, qu'il n'y restera pas pierre sur pierre. » (Saint Marc, XIII, 2.) Hélas! de quelle manière frappante ne s'est pas accomplie cette prophétie! Il ne reste pas un seul vestige de l'ancienne cité de David et de Salomon; pas une tour, pas une porte, pas un seul pan de muraille du temps des Juifs n'existe aujourdhui. *Fuit Hierosolyma!* Hors des murs on trouve bien, il est vrai, quelque monumens funèbres d'une date incertaine; mais ces tombeaux eux-mêmes ont été violés et bouleversés, comme si l'arrêt prononcé contre cette ville, vouée à la destruction, s'étendait même à l'asile de la mort!

C'est de cet endroit qu'on découvre le mieux le panorama de Jérusalem, la montagne sur laquelle elle est assise s'abaissant de l'ouest à l'est justement

* Voyez Appendice nº. 19.

assez pour montrer la ville de la manière la plus favorable. On voit distinctement l'intérieur du parvis du Temple, dans le milieu duquel s'élève, sur le site de son illustre devancier, la célèbre mosquée d'Omar ; puis derrière elle, et dans une agréable succession, apparaissent le Saint Sépulcre, les autres églises, les couvens, les mosquées avec leurs minarets ; et quoique la Jérusalem moderne ne soit plus aujourd'hui la cité de l'Écriture que parce qu'elle s'élève sur le même sol, cependant, vue d'ici, « la veuve de Sion » déploie encore assez de magnificence pour que l'imagination puisse la concevoir telle qu'elle était autrefois, « la perfection de la beauté, la joie de toute la terre. »

On nous montra successivement dans les environs immédiats quelques autres endroits de moindre intérêt, et dont l'authenticité repose sur une tradition moins certaine. Vraiment, il y a à peine un pouce de terrain, dans l'enceinte de Jérusalem et hors de ses murs, qui n'ait sa légende particulière. Un de ces endroits est celui où le Christ enseigna aux apôtres l'Oraison Dominicale : « Et il leur dit, Lorsque vous prierez, dites : Notre Père, etc. » (Saint Luc, XI, 2); l'autre, la grotte où le symbole de

notre croyance fut composé. Mais laissant toutes ces choses de côté, nous nous hâtâmes d'aller visiter le lieu où le Fils de Dieu, né d'une femme, foula pour la dernière fois, de ses pieds sacrés, la terre que nous habitons. « Et après cela il les mena dehors jusqu'à Bethanie, et ayant levé les mains, il les bénit ; et en les bénissant il se sépara d'eux et monta au ciel. » (Saint Luc, XXIV, 50, 51.) Au milieu d'une vaste cour s'élève une petite coupole de forme octogone en dehors et ronde à l'intérieur. Elle couvre en grande partie le roc où se trouve imprimée la forme d'un pied ou d'une sandale dont la pointe est tournée vers le nord. On dit que c'est l'empreinte du pied de Notre Seigneur lorsqu'il monta au ciel. L'impératrice Hélène fit bâtir à cet endroit un monastère, qui a été dans la suite converti en mosquée. Mais les bâtimens tombent aujourd'hui en ruine *.

D'une élévation qui se trouve à peu de distance de là, à l'est, sur la route de Béthanie, on jouit d'un magnifique point de vue qui embrasse une partie de la mer Morte, au-delà de laquelle apparaissent les monts Moabs. Un peu au nord de la chapelle de

* Voyez Appendice, n° 20.

l'Ascension se trouve la pointe la plus élevée du mont des Oliviers. C'est là que les apôtres se retirèrent après l'Ascension de Notre Seigneur. Pendant qu'ils avaient les yeux tournés vers le ciel, et qu'ils étaient encore plongés dans l'extase où les avait laissés le glorieux et récent triomphe de leur divin Maître, deux anges leur apparurent et leur dirent : « Hommes de Galilée *, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel? Ce Jésus qui, en se séparant de vous, s'est élevé dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'avez vu monter. » (Act. I, 11.)

De cette montagne, nous descendîmes ensuite dans la vallée de Josaphat, appelée aussi quelquefois Tophet, ou vallée du Sang. C'est une continuation de celle de Kédron. D'après un passage de la prophétie de Joël, les Juifs croient que c'est dans cette vallée étroite qu'aura lieu le dernier jugement. « Que les peuples se reveillent ; qu'ils montent dans la vallée de Josaphat ; j'y serai assis pour y juger tous les peuples *qui y viendront* de toutes parts. » C'était, en conséquence, le cimetière de prédilection des an-

* La plupart des apôtres étaient natifs de cette province.

ciens Hébreux* ; en juger par le peu d'espace laissé libre au milieu de dalles de pierre sans nombre qui recouvrent des tombes, c'est encore l'endroit que leurs descendans choisissent de préférence pour le même objet. Ces tombes sont d'une extrême simplicité ; elles sont dépourvues de tout ornement, et ne consistent qu'en une simple dalle de pierre, dont le plus ou moins de largeur indique le rang du défunt. Les inscriptions sont en hébreu, et ne font que rappeler le nom et l'âge de la personne, et le jour de son décès. Le sol est si dur qu'on n'y creuse une fosse qu'avec peine. On dit même que le privilége d'y être enterré ne s'acquiert qu'à un prix très-élevé.

Dans cette même vallée sont trois sépulcres ou plutôt trois mausolées, dont la grandeur contraste d'une manière frappante avec la simplicité des tombes modernes. Ce sont ceux d'Absalon, de Josaphat et de

* Cette vallée servait de cimetière dès le règne de Josias ; car on lit « qu'il commanda que l'on ôtât de la maison du Seigneur l'*idole du bois sacrilège*, et qu'on la portât hors de Jérusalem, en la vallée de Kédron, où, l'ayant brûlée et réduite en cendres, il en fit jeter les cendres sur les sépultures du peuple. » (IV Rois, XXIII, 6.)

Zacharie. Collectivement on les appelle les « tombeaux des Patriarches. » Celui d'Absalom est le plus remarquable. Il est détaché du roc vif dans lequel il fut taillé. Sa base est carrée ; sur chaque face sont des pilastres d'ordre ionique, surmontés d'une frise ornée de métopes et de triglyphes. Au-dessus de cette base s'élève un ouvrage carré en maçonnerie, de même dimension ; le tout est surmonté d'un dôme qui se termine en pointe. La hauteur totale du monument peut être d'environ dix-huit ou vingt pieds. On n'y remarque aucune entrée ; mais on a pratiqué violemment dans la partie supérieure du monument une ouverture par laquelle mahométans, juifs et chrétiens, hommes et femmes, jeunes et vieux, jettent des pierres en passant, pour témoigner l'horreur que leur inspire la révolte d'un fils contre son père. La terre est tout à l'entour couverte de ces pierres à une grande hauteur. Il pourrait bien se faire que ce fût la « colonne » qu'Absalom « s'éleva » de son vivant « dans la vallée du roi ; » mais il n'est pas probable qu'il ait été enseveli dans ce lieu. On doit plutôt croire qu'on l'enterra près de l'endroit où il fut tué ; car on lit dans l'Écriture : « Et ils prirent Absalom et le jetèrent dans une large fosse creusée dans la

bois, et on recouvrit son corps d'une grande quantité de pierres. » (II, Sam. XVIII, 17.)

Immédiatement derrière ce mausolée, dans l'une des faces déchirées du rocher, est l'architrave d'une porte qui ouvre sur une chambre funèbre. C'est, dit-on, le sépulcre de Josaphat, qui donna son nom à la vallée; mais il est impossible que ce soit là son tombeau; car l'Écriture nous dit que « Josaphat reposait à coté de ses ancêtres et fut enterré dans la ville de David, son père. » C'est plus probablement le sépulcre de Manassé, fils d'Ézéchias, qui fut enseveli dans le jardin de sa propre maison. Un peu au sud de la colonne d'Absalom est le tombeau de Zacharie, fils de Barrachie. Comme le premier, sa base est quadrangulaire et séparée du roc même où il a été taillé; il est également orné de pilastres d'ordre ionique; mais, au lieu de métopes et de triglyphes, il est entouré d'une lourde architrave qui fait saillie, et au-dessus de laquelle s'élève une pyramide en maçonnerie. Tout près de là, dans le flanc de la montagne, est une excavation qui renferme trois chambres, dont l'entrée est supportée par des colonnes d'ordre dorique, peu élevées. Ce caveau n'est pas de niveau avec les autres monu-

mens dont je viens de parler; de sorte que, pour y entrer, il faut gravir le rocher. On l'appelle la « grotte de Saint-Jean. » C'est là que cet apôtre se retira durant la semaine de la passion de Notre Seigneur, décidé à ne prendre aucune nourriture jusqu'à ce qu'il n'eût appris la nouvelle de sa résurrection.

Le mélange d'architecture grecque, avec ce qui paraît être évidemment de construction hébraïque dans l'origine, a beaucoup embarrassé tous ceux qui ont vu ces monumens, et a été expliqué de diverses manières. Mais quoiqu'on ne puisse préciser l'époque à laquelle remontent les constructions ajoutées postérieurement, il est certain qu'elles indiquent un état barbare de l'art *.

La route que suivent les caravanes qui vont de Jérusalem à Jéricho passe justement au-dessus de ces sépulcres. — A quelque distance de là, au sud, est le village de Siloé : il se compose de quelques huttes en partie bâties, et en partie creusées dans le roc, sur le penchant d'une montagne que les chrétiens ont appelée le Mont des Offenses, ou

* Voyez Appendice, no 21.

le mont de Corruption, parce que Salomon, dans sa vieillesse, y « bâtit un temple à Chamos, l'idole des Moabites, et un autre à Moloch, l'idole des enfans d'Amon. » (1, Rois XI, 7.) Nous descendîmes dans la vallée, et traversant le torrent du Kédron, nous arrivâmes à la Piscine de Siloé, ainsi appelée parce qu'elle est située tout près du village de ce nom.

Cette piscine est double, c'est-à-dire qu'elle a un bassin supérieur et un autre situé au-dessous. Le réservoir supérieur, appelé la piscine du Roi, servait probablement à arroser les jardins royaux; le réservoir inférieur paraît au contraire avoir été destiné à l'usage des habitans. C'est probablement le même que l'En-Rogel, ou la fontaine des Foulonniers; et comme il n'y a dans le voisinage aucune autre fontaine ou cours d'eau, il est à présumer que c'est là que Salomon fut oint roi par Sadoc le grand-prêtre et le prophète Nathan. Ces deux réservoirs recevaient l'eau de la fontaine de Siloé. L'eau sort de derrière un rocher, par un conduit souterrain, et tombe dans un petit réservoir peu profond. Une chapelle bâtie en commémoration de la cure de l'aveugle de naissance auquel Notre Sei-

gneur rendit la vue, s'élevait autrefois dans cet endroit. On descend aujourd'hui à cette fontaine par un escalier de seize marches qui conduisent à une plate-forme, d'où l'on parvient sur le bord de l'eau par un second escalier de treize marches : de là vient qu'on la nomme quelquefois la « Fontaine des Escaliers. » Le conduit qui passe sous la montagne, est évidemment l'ouvrage des hommes, et l'on peut, en se courbant un peu, s'y avancer à une assez grande distance. Autrefois, l'eau, en débordant de la piscine supérieure, se rendait par un passage souterrain dans la piscine inférieure, située un peu au midi, mais qui est aujourd'hui entièrement à sec. Je remarquai que plusieurs pèlerins, après en avoir bu, se lavaient aussi les yeux, ce qu'ils firent, je suppose, en commémoration du miracle dont j'ai parlé plus haut. « Allez vous laver dans la piscine de Siloé. » (Saint Jean, IX, 7.)

De là, nous gravîmes un sentier escarpé, qui nous conduisit à Jérusalem, où nous entrâmes par ce qu'on appelait la Porte du Fumier. On suppose que ce nom lui vient de ce que les ordures des animaux offerts en sacrifices dans le temple étaient transportées hors de la ville par cette porte. (Néh. XII, 31.)

Elle est percée dans le mur oriental, au midi de la grande mosquée qui lui est contiguë. Les piétons peuvent seuls y passer. Nous suivîmes la rue qui conduit au Saint-Sépulcre, ayant à l'avance fait connaître le désir que nous avions de passer la nuit dans l'intérieur de l'église. En entrant, nous trouvâmes les moines réunis dans la chapelle de l'Apparition. Chacun de nous prit un cierge allumé, et nous suivîmes la procession que l'on fait chaque jour à cette heure (au coucher du soleil) autour des différentes stations * établies en commémoration de la passion de Notre Seigneur. A chacune de ces stations on chanta un hymne particulier †. La cérémonie finie (on nous dispensa du lavement de nos pieds), nous nous rendîmes au réfectoire pour souper. Les moines, ordinairement au nombre de douze, sont les gardiens particuliers du Sépulcre. D'autres moines les relèvent à intervalles. Toute question religieuse à part, il faut convenir que c'est une fonction peu agréable, car ils sont renfermés dans des cellules basses et humides, n'ayant, comme l'observe Maun-

* Pour ces stations, voyez la description détaillée du Saint-Sépulcre, commençant à la page 45.

† Voyez Appendice, n° 22.

drell, d'autre occupation que de « prier et d'arranger les lampes ; » on dit même qu'ils n'y sont envoyés qu'en punition, et que leur réclusion dure non-seulement plusieurs mois, mais même plusieurs années. S'il en est ainsi, la discipline de l'ordre doit être plus sévère qu'on le croit généralement. Un pareil genre de vie, si l'on y ajoute encore les nombreuses avanies et les traîtemens indignes auxquels les moines sont exposés, n'est pas fait assurément pour exciter l'envie de personne. Il est donc raisonnable de supposer que ceux qui se vouent au soin des ames dans ce pays sont mus par des motifs plus élevés et plus nobles que ceux que leur attribuent leurs ennemis. Dans un pays où l'apostasie procure tant d'avantages temporels, c'est même une chose assez peu facile pour le berger spirituel que de conserver dans le bercail le troupeau confié à sa garde. Épargnons-leur donc tout outrage gratuit.

23 *Août.* — Peu de temps après minuit on vint nous chercher pour assister à matines. Comme nous n'avions fait que nous jeter sur nos lits, nous fûmes bientôt prêts, quelque désagréable qu'il fut de se lever à une heure aussi peu convenable. J'avais vu les imposantes cérémonies de la Semaine-Sainte dans

l'église de Saint-Pierre à Rome, et j'avais assisté à la célébration de l'office divin dans la cathédrale de Séville, les deux plus beaux temples chrétiens d'architecture grecque et gothique ; mais jamais je n'avais ressenti cette espèce d'émotion religieuse que j'éprouvai en entendant, du haut des galeries qui entourent le Saint-Sépulcre, les hymnes chantées par les moines, dans le silence de la nuit, autour du tombeau même de Notre Seigneur ! Comme effet scénique, c'était un sujet vraiment digne du pinceau d'un Rambrandt. Quelques torches allumées projetaient seules une faible lumière ; de sorte qu'au milieu de l'obscurité où se trouvaient ainsi plongés la basilique et les lourds détails de son architecture, le pavé de marbre blanc, les angles de quelques colonnes, les figures ridées et les cheveux blancs des moines, encadrés dans une auréole lumineuse, étaient les seuls objets qui parussent en relief.

En attendant que le gardien vînt nous ouvrir les portes de l'église, nous examinâmes quelques unes des curiosités renfermées dans la chambre des antiquités. Parmi ces reliques, on remarque surtout l'épée et les éperons de Godefroi de Bouillon. L'épée consiste en une lame longue et droite, usée et rouil-

lée par huit siècles de repos. On ne s'en sert que lorsque l'on reçoit quelque chevalier du Saint-Sépulcre *. Dans le vestibule de la grande église du Sépulcre, on nous montra la place où était autrefois le tombeau de cet illustre défenseur de la foi chrétienne, ainsi que celui de son frère Baudouin. Par suite de quelques changemens faits par les Grecs dans cette partie de l'édifice, après le grand incendie de 1808, ces deux sépulcres furent sacrilégement enlevés par esprit de parti. A en juger par une gravure de ces monumens, que j'ai vue, ils n'étaient remarquables qu'à cause des cendres illustres qu'ils renfermaient : à ce titre ils auraient assurément dû être respectés par les chrétiens de toute secte.

Enfin, vers six heures du matin, on vint, à notre grande satisfaction, nous retirer de notre espèce d'emprisonnement, et nous pûmes regagner les appartemens plus commodes que nous occupions à la Casa-Nova.

* Voyez Appendice, n° 23.



CHAPITRE IX.

Départ pour Bethléhem.—Vallée de Réphraïm ou des Géans.— Aspect du pays. — Mar-Elias. — Étoile des Mages.—Maison de Simon-le-Juste. — Tombeau de Rachel. — Rama, et les Saints Innocens. — Première vue de Bethléhem. — Arrivée au couvent Saint-Jean. — Vue de la terrasse. — Village de Bethléhem. — Église de Sainte-Marie. — Grotte de la Nativité. — Excursion aux réservoirs de Salomon. — Pays au sud de ces réservoirs. — Retour à Bethléhem.

23 *Août.* — Cette après-midi, nous nous sommes mis en route pour Bethléhem. Nous avions consacré la semaine précédente à visiter les lieux témoins des miracles et des souffrances de Notre Seigneur : maintenant, le cœur moins attristé, nous dirigions nos pas vers le lieu de sa naissance. Cet endroit est éloigné de Jérusalem d'environ six milles, ou d'à peu prés deux heures de promenade, car, vrais pélerins, nous y allâmes à pied, je pourrais presque dire

nus-pieds, les excursions que nous avions faites pendant les dix jours précédens dans la contrée montagneuse de la Judée ayant usé nos souliers au point qu'ils ressemblaient à de véritables sandales; et il nous avait été impossible de nous en procurer d'autres, du moins tels que nous les désirions, dans les misérables bazars de Jérusalem. Bethléhem se trouve au sud de la vallée de Réphraïm, ou vallée des Géans, ainsi appelée à cause de la taille gigantesque de ses habitans. Elle est située sur les confins du territoire qui échut en partage aux tribus de Juda et de Benjamin ; elle est surtout célèbre comme ayant été le champ de nombreux combats entre les Philistins et les Juifs, sous David et ses successeurs. En sortant de la ville, nous traversâmes le haut de la vallée de Gihon, et après avoir gravi, par un sentier rocailleux, la montagne qui se trouve vis-à-vis, nous descendîmes dans une plaine d'une grande étendue. De même que tous les environs de Jérusalem, cette plaine est pierreuse et offre à peine çà et là quelques parcelles d'une terre rougeâtre et legére ; mais elle est entièrement dépourvue d'arbres, et bien qu'elle ait été anciennement remarquable pour sa nombreuse population, c'est à peine si une seule ha-

bitation s'offre aux regards. A environ moitié chemin, nous atteignîmes le couvent de Mar-Elias, près duquel est un puits que l'on dit être celui où l'étoile apparut aux Mages de l'Orient. A l'ouest de la route, sur un coteau peu élevé, est une tour en ruine appelée la maison de Simon, surnommé le Juste, le même qui avait long-temps et impatiemment « vécu dans l'attente de la consolation d'Israël. » Ayant un jour rencontré l'enfant Jésus dans le Temple, « il le prit entre ses bras et bénit Dieu en disant : C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre serviteur, puisque j'ai vu de mes yeux le Sauveur que vous nous donnez. » (Saint Luc, II, 28, 29, 30.) De même aussi, l'Israélite de nos jours soupire pendant de longues années après le bonheur de voir la ville de ses pères, et lorsque dans sa vieillesse il a vu ses souhaits réalisés, il semble dire à son Créateur : « Seigneur, je suis prêt à partir. » Peu de temps après avoir quitté le couvent, nous arrivâmes à un tombeau situé sur le bord de la route, près duquel plusieurs Juives étaient en prière. Je demandai quel était ce tombeau, on me répondit que c'était celui de Rachel, femme de Jacob et mère de Joseph et de Benjamin. A la vue de ces filles

d'Israël ainsi réunies autour de ce modeste monument, je ne pus m'empêcher de croire que, cette fois du moins, il n'y avait là aucune déception, et que c'était bien là l'endroit où Rachel avait été enterrée, ainsi qu'on le lit dans la Genèse, xxxv, 19, 20 *. Je fus encore confirmé dans cette opinion en voyant un oratoire turc élevé tout près de là, et je me dis : « Les pauvres chrétiens de la Palestine ne sont-ils pas également les enfans indigènes de cette terre? Ne peuvent-ils pas, eux aussi, avoir leurs affections? Pourquoi donc les traditions locales auxquelles ils croient exciteraient-elles l'indignation de presque tout voyageur qui visite la Terre-Sainte ? Ces épithètes peu charitables que l'on donne à des religieux qui ont si puissamment contribué à préserver de l'oubli les traditions locales sont-elles justes ? Ne sont-elles pas indignes d'un chrétien ? Le monument est moderne, et a l'apparence et la forme du tombeau d'un santon arabe. Il est carré et orné de

* « Rachel mourut donc, et elle fut ensevelie dans le chemin qui conduit à la ville d'Ephrata, appelée depuis Bethléhem. Jacob dressa un monument de pierre sur son sépulcre ; c'est ce monument du sépulcre de Rachel qu'on voit encore aujourd'hui. »

A T. Francia Lith. Lith. Roger et C. Ricner

BETH[illegible]M

quatre pilastres qui supportent un dôme peint en blanc, au-dessous duquel s'élève un catafalque en maçonnerie grossière : le tout est entouré d'un mur peu élevé. A deux milles environ de ce tombeau, à l'ouest, est le village de Ramla, où, comme l'avait dit le prophète Jérémie, on entendit « un grand bruit, des plaintes et des cris lamentables, Rachel pleurant ses enfans, et ne voulant point recevoir de consolation parce qu'ils ne sont plus. » (Saint Math. I, 18.) Dans toutes les villes et dans tous les villages de ce pays, ainsi que le long de ces « côtes, » les mères ont pleuré leurs enfans assassinés, refusant toute consolation, « alors que l'épée d'Hérode était rougie de sang, et que toute tache provenait du sang d'une victime innocente. » A mesure qu'on approche de Bethléhem, surnommée Ephrata ou la Fertile, les oliviers et les figuiers deviennent plus abondans; les versans de la montagne sur laquelle le village est bâti sont cultivés en terrasses. Le couvent latin, situé sur une éminence à l'extrémité orientale de cette montagne, s'aperçoit d'ici d'une manière très-avantageuse et a une apparence tout-à-fait impoante; mais ses murs massifs, flanqués de tours crénelées, lui donnent plutôt l'air d'une forteresse que d'une

paisible demeure de moines. Ce fut à peine si cette illusion se dissipa lorsque nous le vîmes de plus près. Une partie du portail qui servait originairement d'entrée a été murée : la seule porte qui existe aujourd'hui est basse et étroite, de sorte qu'il faut se courber pour entrer. Nous frappâmes à grands coups et demandâmes à être introduits. Un frère parut aussitôt à une lucarne au-dessus, et après s'être assuré qu'il n'avait rien à craindre, il descendit et ôta la barre qui fermait la porte en dedans. Cette porte ouvre à l'intérieur sur une cour voûtée qui sert comme de vestibule à l'église du couvent. Nous attendîmes là qu'un des frères eût porté au père gardien la lettre de recommandation que nous avions pour lui. Au bout de quelques minutes, le messager revint et nous conduisit par un passage tournant sur la terrasse du couvent. Nous y trouvâmes toute la communauté réunie et respirant la brise du soir; car la chaleur avait été excessive une partie de la journée. Le soleil commençait à baisser à l'horizon, mais le jour était encore assez élevé pour nous permettre de voir les différens endroits intéressans du voisinage, à mesure que les religieux nous les indiquèrent.

Dans un endroit quelconque de cette vallée là-bas, qui court de l'est à l'ouest, et où l'on voit encore des bergers qui gardent les troupeaux confiés à leurs soins, un ange du Seigneur se présenta, il y a dix-huit siècles, à d'autres « bergers qui habitaient les champs, veillant tour à tour à la garde de leurs troupeaux, » pour leur annoncer « une heureuse nouvelle qui devait être le sujet d'une grande joie. » — « C'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David (ici où nous sommes), il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur. » Comme si nous eussions nous-mêmes entendu la voix mélodieuse des messagers célestes lorsqu'ils annoncèrent au monde la naissance du Sauveur, par un cantique dont le refrain était : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes chéris de Dieu, » nous restâmes quelque temps absorbés dans nos pensées, et nous ne fûmes tirés de notre rêverie que lorsque l'on nous indiqua la grotte où Joseph cacha la Vierge Marie et l'enfant Jésus, avant de fuir avec eux en Egypte. « Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, et fuyez en Egypte. » (Saint Math. II, 13.) Dans cette même direction, mais beaucoup plus loin, est la « caverne » où David « coupa secrètement la robe de

Saül. » Cette caverne est située à l'est du village, vers la mer Morte. Au bas de la montagne qui fait face au nord est le puits de Bethléhem : il se trouve près de la porte par où les trois braves serviteurs de David entrèrent en dépit des Philistins qui étaient à Bethléhem, et puisèrent l'eau dont il avait besoin ; mais « David n'en voulut pas boire et il en fit une libation au Seigneur, car cette eau était le sang de ces hommes, et ils l'avaient achetée au péril de leur vie. » (II, Sam., XXII, 16, 17.) On nous indiqua successivement d'autres endroits d'un moindre intérêt, et dont les traditions sont moins authentiques. Rappelant alors à notre mémoire le souvenir du passé, nous nous reportâmes par la pensée au temps où ces environs étaient le théâtre de ces événemens si intéressans, racontés avec tant de simplicité dans le livre de Ruth. C'était sous la porte de Bethléhem que Bootz était assis lorsqu'un de ses parens venant à passer, il lui cria : « Venez un peu ici et asseyez-vous, etc., etc. ; » et « alors, en présence de dix hommes, tous anciens de la ville, il acheta la possession de Noémi et reçut la main de Ruth, etc., etc. » C'est sur ces collines que le divin barde d'Israël faisait paître ses troupeaux ; c'est ici aussi

que retentirent les accords harmonieux de sa harpe et les accens joyeux de sa voix, lorsqu'il conviait l'univers à célébrer la gloire du Créateur. Dans l'espace compris entre cette montagne et celles qui bordent la mer Morte est une colline isolée, de forme conique, vulgairement appelée la montagne des Francs, sans doute parce qu'à une époque quelconque, elle a été en la possession de ces derniers au temps de leurs guerres avec les Sarrasins. Quelques voyageurs fort judicieux pensent que c'est le site de l'ancienne Betharée dont parle le prophète, comme un endroit convenable pour y établir un phare; d'autres veulent, au contraire, que ce soit là qu'était située la Massadée de Josèphe, bâtie sur un rocher escarpé que Jonathas l'Asmonéen avait fortifié et qu'Hérode avait rendu imprenable.

24 *août.* — Le village de Bethléhem est agréablement situé sur la pente d'une colline, au sud d'une vallée profonde qui court de l'est à l'ouest. Les environs, quoique montagneux, n'offrent cependant aucune hauteur d'une grande élevation et sont généralement bien cultivés. Les Bethléhémites sont presque tous *fellahs* ou agriculteurs; leurs maisons ne sont que de chétives constructions. Comme elles s'élèvent sur

un terrain en pente, on creuse la partie inférieure du rocher qui, d'ordinaire, sert d'écurie pour les bestiaux. Le roc étant poreux et friable, il se taille facilement, et fournit en hiver (saison qui, dans ce pays découvert, est très-rude) un meilleur abri que ne pourraient le faire des murs en pierres sèches. Ce mode de construction n'est pas particulier aux Bethléhémites; je l'ai vu employé dans plusieurs endroits de l'Orient, et comme dans ces contrées les usages ne sont pas sujets aux mêmes changemens qu'en Europe, on peut raisonnablement supposer que telle était la manière de vivre il y a dix-huit siècles. C'est à cette époque que Marie vint à Bethléhem, où elle était étrangère, pour le recensement général, et c'est en cette qualité qu'elle y demeura. En outre, la situation particulière où elle se trouvait, devait lui faire désirer de se tenir éloignée du monde *. Cette circonstance explique assez pourquoi le lieu de la naissance de Notre-Seigneur se trouve sous terre. Abattez ces murs épais et dépouillez les lieux consacrés des

(*) « Joseph partit aussi de la ville de Nazareth, qui est en Galilée ; et comme il était de la maison et de la famille de David, il alla en Judée, en la ville de David, appelée Bethléhem, pour se faire enregistrer avec Marie qui était enceinte. » (Saint Luc, II, 4, 5.)

embellissemens qui leur sont étrangers, et vous trouverez au milieu des ruines l'excavation ordinairement pratiquée dans les flancs de la montagne pour y loger les troupeaux, telle qu'on la voit encore aujourd'hui dessous la chaumière voisine. Pour ce qui est de l'identité de ce lieu, l'événement dont il fut le théâtre était trop important pour que les premiers chrétiens aient pu le perdre de vue. Ceux-là même qui se sont montrés le plus sceptiques quant à l'identité des saints lieux, reconnaissent dans cette circonstance l'authenticité de la tradition. Comme nouvelle preuve à l'appui, l'histoire nous apprend qu'Adrien, dans sa haine contre les chrétiens, bâtit sur ce lieu consacré un temple qu'il dédia à Adonis. Un siècle plus tard, une impératrice romaine, mère du premier prince chrétien, fit un pélerinage aux lieux où sa foi nouvelle avait pris naissance. La maison où la Sainte Vierge avait trouvé un asile temporaire, et l'endroit où « Dieu, s'étant dépouillé de sa gloire, revêtit une forme humaine, » ne pouvaient manquer d'exciter son enthousiasme. Le magnifique édifice que nous voyons aujourd'hui fut dû à sa magnificence et à sa piété. La tradition attribue également à cette princesse un grand nombre d'autres monumens;

mais quand l'on considère le grand âge qu'elle avait lorsqu'elle visita la Terre-Sainte, et le peu de temps qu'elle y resta, on doit plutôt présumer qu'ayant donné la première un noble exemple, on lui attribua les monumens élevés par d'autres personnes après son départ, et qu'on s'habitua à la regarder comme la seule fondatrice de ces monumens.

Désirant visiter le monastère dans tous ses détails, nous nous réunîmes dans la chapelle dédiée à sainte Catherine; on y célèbre ordinairement l'office divin, la grande chapelle étant trop vaste et tombant en ruine. De là, chaque pélerin ayant été pourvu d'un cierge allumé, la procession descendit par un escalier dans les souterrains. Au bas de cet escalier est un petit caveau creusé dans le roc. La voûte est supportée par une colonne placée dans le milieu. C'est là que se trouve le mausolée des Innocens massacrés par l'ordre du barbare Hérode. Suivant un passage étroit et obscur, nous arrivâmes dans la chapelle souterraine de la Nativité, qui est la grotte ou étable primitive, mais que l'on a agrandie pour les besoins du service religieux; elle a environ douze pas de long sur quatre de large. Elle est éclairée par des lampes constamment allu-

mées. La voûte, qu'on a laissée dans son état naturel, en l'étayant seulement d'un pilier, est toute noircie par la fumée des lampes. Les murs intérieurs et les pavés sont ornés de marbres. Dans un endroit du pavé, à l'extrémité orientale, et précisément en face d'un autel adossé au roc qui, dans cette partie, est taillé en arcade, se trouve un cercle en jaspe et en agate entouré d'une gloire en argent. Autour de ce cercle on a gravé ces mots :

Hic de Virgine Maria Jesus Christus natus est *.

inscription fort simple, mais qui pour cela n'en est pas moins éloquente, et qui est assurément bien faite pour exciter de pieux sentimens chez le pélerin chrétien.

Quelques pas plus loin est la crèche où l'enfant Jésus fut déposé. La crèche véritable, que les Italiens appellent Presepio, fut enlevée d'ici et transportée à Rome sous le pape Sixte-Quint †. Celle qui la remplace est une auge basse en maçonnerie, et ressemblant à celles dont on se sert communément dans le

* Ici Jésus-Christ est né de la Vierge Marie.

† La chapelle où l'on voit maintenant cette crèche se trouve dans l'église de Santa-Maria-Maggiore : cette chapelle est remarquable par ses riches et beaux ornemens.

pays pour donner à manger aux bestiaux et particulièrement aux bœufs de labour. En face de cette crèche est l'autel des Mages.

En retournant à la chapelle des Saints-Innocens dont j'ai déjà parlé, et presque en face de cette chapelle, on trouve une chambre funéraire où sont deux autels. Celui de gauche couvre les tombes de Paola, dame Romaine, et d'Eutachia sa fille, qui, après avoir vécu trois années à Bethléhem, y moururent en odeur de sainteté. Le monastère actuel, ainsi qu'un couvent de religieuses, mais qui aujourd'hui a reçu une autre destination, sont les témoignages que cette dame a laissés de sa magnificence. Elle fonda aussi un hospice pour les étrangers. Ces diverses preuves de sa piété se trouvent rapportées dans Saint-Jérôme. Dans le IVe siècle, ce grand écrivain de l'Église, s'étant rendu en pélerinage à Bethléhem, fut tellement frappé de la distinction particulière que Notre-Seigneur avait accordée à cette ville, que, bien qu'elle ne fût plus alors qu'un pauvre village sans ressources *, il s'y fixa et y demeura jusqu'au jour de sa mort,

* « Toi, Bethléhem Ephratha, quoique tu sois petite entre toutes les villes de Juda. » (Gén. x, 19; xv, 9; xvii, 6; ii, Sam. vii, 12.)

ayant alors atteint le grand âge de quatre-vingt-onze ans. Son tombeau est dans un renfoncement tout près de là. La cellule qu'il occupait se trouve à gauche. C'est dans cette cellule que, retiré du monde, il s'appliqua pendant cinquante ans à l'étude des saintes Ecritures, jusqu'alors écrites en hébreu et en chaldéen. Le résultat de ses savantes méditations fut cette traduction de la Bible en latin, communément appelée la Vulgate. Près de son tombeau on montre également celui de saint Eusèbe, qui l'aida dans ses travaux.

De là nous remontâmes l'escalier pour aller visiter la grande église, appelée *Santa Maria di Bethlehem*. Sa forme est celle d'une croix latine. La nef est partagée en ailes par quarante colonnes de marbre d'ordre corinthien, placées sur deux lignes de chaque côté. Ces colonnes, dont les fûts sont d'une seule pièce, ont deux pieds et demi de diamètre et dix-huit de hauteur, y compris le chapiteau. La distance entre chaque rang de colonnes est d'environ trente pieds, et celle des entrecolonnemens, de sept. Le toit qu'elles étaient destinées à supporter semble avoir été en partie détruit, ou n'avoir jamais été achevé; car il est en bois, ainsi que l'architrave et l'entablement. J'incline cependant pour la dernière

de ces suppositions, car il est commencé sur un plan trop dispendieux pour les faibles ressources du pays. Le pavé était originairement en marbres précieux, et les murs, à la hauteur de la toiture, étaient intérieurement ornés de belles mosaïques. Les marbres ont été enlevés et transportés dans la grande mosquée de Jérusalem ; les mosaïques se sont dégradées faute d'entretien, ou ont été en partie détruites par les infidèles. La nef est séparée des trois autres branches de la croix par un mur, dans le milieu duquel on a percé une porte; de sorte que l'unité de l'édifice est détruite. Aujourd'hui cette église n'a plus aucune destination religieuse. Un voyageur du seizième siècle rapporte qu'à son arrivée à Bethléhem, il trouva cette partie du monastère occupée par le scheik du village : c'était sans doute pour se mettre à l'abri des violences de ses sujets rebelles qu'il avait choisi ce vaste logement pour lui et son harem. Dans d'autres circonstances, les habitans y ont trouvé un asile sûr contre la tyrannie de leurs chefs. Et vraiment le couvent, protégé comme il l'est par ses murailles épaisses, peut résister à toute attaque qui ne serait pas soutenue par de l'artillerie. Le chœur, situé à l'orient, ainsi que les deux branches de côté, se terminent en fer à cheval et sont

voûtés à leur extrémité. On n'y voit rien de remarquable. De chaque côté du maître-autel est un escalier qui conduit à la chapelle de la Nativité que je viens de décrire.

Bethléhem, 24 *août*. — Nous avons employé cette après-midi à faire une excursion aux trois immenses réservoirs connus sous le nom de Piscines de Salomon. Ils sont situés à l'extrémité sud d'une vallée étroite et isolée, qui se trouve à une heure environ au midi de Bethléhem. En sortant du couvent, nous trouvâmes à la porte une foule de Bethléhémites qui nous assaillirent à la lettre de leurs marchandises, consistant en chapelets, en crucifix et en ouvrages de nacre représentant des sujets religieux. La plupart des habitans sont catholiques. Ils paraissent être une race hardie et robuste, et peu disposés à se soumettre servilement aux Turcs ou aux Arabes. On prétend qu'ils sont d'un caractère inquiet et remuant. Lorsqu'on leur impose de nouvelles taxes ou qu'ils croient avoir quelque sujet de plainte, mahométans et chrétiens s'unissent contre leurs oppresseurs, et malheur alors à leurs ennemis.

Un demi-mille environ avant d'arriver aux Piscines, nous traversâmes une vallée étroite et rocailleuse, enfermée de chaque côté par des montagnes

escarpées. Un charmant ruisseau serpente dans le milieu et arrose dans son cours quelques vergers et plusieurs plantations. C'est le lieu que l'on indique comme étant les *Deliciæ Salomonæ,* autrement « le jardin fermé » où Salomon se retirait ordinairement. « Je me suis fait des jardins et des clos où j'ai planté toutes sortes d'arbres fruitiers : je me suis fait faire des réservoirs d'eau pour arroser les plans des jeunes arbres, etc. » (Ecclés. II, 5, 6.)

Les piscines ou réservoirs que l'on attribue à Salomon, fils et successeur de David (et leur air d'antiquité confirme en quelque sorte la vérité de cette assertion), sont au nombre de trois. Ces citernes, qui ont la forme d'un carré oblong, sont en partie creusées dans le roc vif et en partie construites en maçonnerie ; le tout est revêtu d'une couche épaisse de plâtre. Elles sont placées sur un terrain incliné, de manière que l'eau du bassin supérieur tombe dans celui au-dessous, et l'eau du second bassin dans le troisième. Le réservoir à l'ouest est le plus rapproché de la source du ruisseau qui fournit l'eau ; sa longueur est d'environ quatre cent quatre-vingts pieds. Le second a environ six cents pieds de longueur, et le troisième à peu près six cent soixante ; tous trois ont approximativement une largeur d'environ deux cent

soixante-dix pieds et peuvent contenir une grande quantité d'eau qu'un petit acquéduc conduit à Jérusalem. Cet aquéduc est bâti sur fondement de pierre. L'eau passe dans des tuyaux de terre cuite, d'environ dix pouces de diamètre, qui sont enfermés entre deux pierres creusées intérieurement pour les recevoir; ces pierres sont recouvertes d'autres pierres non taillées, mais parfaitement liées entre elles avec du ciment. Du côté de la montagne, autour de laquelle il tourne, cet aquéduc est tellement enfoncé sous terre, que, dans plusieurs endroits, on ne l'aperçoit pas.

La fontaine qui fournit en partie l'eau des réservoirs est éloignée de ceux-ci d'environ cent quarante pas. On arrive à sa source par un escalier qui conduit à une chambre voûtée longue de quarante-cinq pieds et large de vingt-quatre; tout à côté est une autre pièce un peu plus petite : toutes deux sont fermées par de magnifiques arches en pierre, qui paraissent d'une haute antiquité. L'eau sort de trois ou quatre sources différentes, et se rend dans une espèce de bassin d'où elle passe dans les réservoirs par un large conduit souterrain. On croit que c'est la fontaine *Signatus* « ou fontaine Scellée, » à laquelle Salomon compare sa fiancée. (Voir Salom. Cant. IV, 12.)

A quelques centaines de pas de là, au nord du ré-

servoir supérieur, on trouve un vaste kan fortifié, ou caravenserail, dont les fenêtres ouvrent sur une cour intérieure. A en juger par son étendue et la solidité de sa construction, il a été évidemment bâti à une époque où le pays situé au midi de Jérusalem était plus fréquenté qu'il ne l'est aujourd'hui; car aucune de ses chambres ne nous parut avoir été habitée depuis long-temps. Aujourd'hui la seule ville importante de la Judée que l'on rencontre dans cette direction est Hébron, autrefois Arba et Herjath-Arba, située à environ vingt-sept milles sud-ouest de Jérusalem, et l'une des plus anciennes villes du monde. Après s'être séparé de Lot, Abraham vint demeurer dans la plaine de Mambré, près d'Hébron, et acheta un champ avec la caverne qui y était, afin d'y avoir son sépulcre. Outre Abraham et Sara, son fils Isaac, son petit-fils Jacob, avec leurs femmes Rébecca et Léah, ainsi que son arrière-petit-fils, y furent également enterrés. L'impératrice Hélène fit élever sur leurs tombeaux une magnifique église; mais depuis long-temps les Turcs en ont fait une mosquée, et personne autre qu'un mahométan ne peut y entrer. Le faux Ali-Bey, qui le visita en 1807, a donné une description détaillée de son intérieur. Les salles qui contiennent les sépulcres sont couvertes de riches tapis;

l'entrée est protégée par des grilles en fer, et par des portes en bois plaquées d'argent, avec des verroux et des serrures de même métal. Plus de cent personnes sont employées au service du temple. Hébron se nomme aujourd'hui El-Khalil « la Bien-Aimée, » nom sous lequel Abraham est connu en Orient. Elle compte environ cinq mille habitans, et a dans sa dépendance quinze ou seize petits villages, dans l'intervalle desquels plusieurs tribus d'Arabes nomades vivent paisiblement sous des tentes.

Vingt milles au sud d'Hébron était Béersheba, « le Puits du Serment, ou le Puits des Sept, » parce que ce fut là qu'Abraham contracta alliance avec Abimélech, roi de Gerar, auquel il donna sept jeunes agneaux en témoignage du pacte qu'ils avaient juré. (Gén. xxi, 28.) Du temps de Jérôme et d'Eusèbe, les Romains y entretenaient une garnison. Les limites de la Terre-Sainte sont souvent indiquées dans l'Écriture par ces mots : « de Dan à Béersheba; » la première de ces villes marquait la frontière septentrionale, la seconde la frontière méridionale de la Judée du côté de l'Idumée ou d'Idom *.

* « L'Idumée, à laquelle on a donné plus tard le nom d'Arabie Pétrée, à cause de la nature pierreuse de son sol, fut le

Nous aurions bien désiré d'aller au moins jusqu'à Hébron ; mais les Bethléhémites qui formaient notre escorte étant en mésintelligence avec les habitans de cette ville, ce voyage nous parut dangereux : nous retournâmes donc au couvent de Bethléhem.

Comme il est rare que les étrangers s'arrêtent ici plus de deux ou trois jours, on ne leur donne pas de cellules séparées, ainsi qu'on le fait dans les autres couvens. Le soir, le réfectoire est converti en dortoir; à cet effet, l'on place des matelas sur les divans adossés le long des murs : ce fut ainsi que nous passâmes la nuit.

berceau du genre humain. C'est là que les arts et les sciences furent d'abord cultivés; là que de grandes entreprises commerciales furent tentées avec succès, avant même que les marchands de Tyr et de Sidon songeassent à devenir autre chose que de pauvres pêcheurs ; là que le vrai Dieu fut adoré, et que ses œuvres furent célébrées dans un langage qui n'a pas encore été égalé, alors que les Juifs gémissaient dans l'esclavage, et que l'idolâtrie et l'ignorance régnaient partout ailleurs. Mais une malédiction terrible a été prononcée contre cette terre autrefois si favorisée; du plus haut point de prospérité humaine, elle a été condamnée à tomber dans l'état de la plus abjecte misère, état d'abaissement dont elle ne se relèvera jamais. » *Laborde, Tanslator's préface.*

CHAPITRE X.

Départ de Jérusalem. — Nous prenons congé des moines. — Dernière promenade autour de la ville. — La Jérusalem de l'Écriture. — La ville moderne. — Description de la route de Nazareth qui passe par Nablous. — Shichem ou Sychar. — Monts Hébal et Garisim. — Nablous. — Puits de Jacob. — Sabouste, l'ancienne Samarie. — Djenin, l'ancienne Jezreel. — Couvent de Saint-Jean dans le Désert. — Couvent de la Sainte-Croix. — Ancienne fertilité de la Judée. — Son aspect actuel. — Lydda. — Tombeau de saint George. — Nous revenons à Ramla — Soirée passée avec le père Tomaso.

Jérusalem, 27 *août*. — Après avoir vu tout ce que Jérusalem et ses environs offrent de plus remarquable, nous partîmes dans l'après-midi pour retourner à la côte. Avant notre départ, nous allâmes rendre visite aux supérieurs du couvent pour leur faire nos adieux et les remercier de l'hospitalité qu'ils nous avaient accordée, ayant préalablement eu soin de leur envoyer par le drogman une somme suffisante

pour les défrayer des dépenses que nous leur avions occasionées. Il est d'usage en pareil cas de n'exiger aucune rétribution ; chaque voyageur paie selon ses moyens. Dans les temps primitifs, lorsque Jéhovah choisit Jérusalem pour en faire sa demeure et le lieu où devait s'élever son temple, cette ville fut considérée comme la métropole de la Judée, et comme la propriété commune des enfans d'Israël. De là vient que les maisons ne se louaient pas, et que tout Juif étranger pouvait y réclamer le logement gratis par droit d'hospitalité. Aujourd'hui-même il en est encore ainsi. Tous les chrétiens , quelle que soit d'ailleurs la nation à laquelle ils appartiennent , sont également bien accueillis, pourvu que leur voyage ait un motif religieux ; et si, en partant , ils n'ont pas les moyens de reconnaître l'hospitalité qu'on leur a accordée, les adieux de leur hôte n'en sont pas pour cela moins cordials et sincères. Les Pères latins nous ayant remis des lettres de recommandation pour les supérieurs des autres établissemens de la Terre-Sainte, nous primes congé d'eux, et nous nous retirâmes.

Pendant que nos domestiques s'occupaient à tout disposer pour notre départ, nous fîmes une dernière

fois le tour de la cité sainte, en suivant la ligne des murs extérieurs. — On ne connaît rien concernant les fortifications de Jérusalem, antérieurement à la destruction totale de cette ville par les Chaldéens. Après leur retour de la captivité de Babylonne, les juifs rebâtirent Jérusalem, et l'on peut lire dans l'histoire de sa reconstruction quelle était la direction des murs, ainsi que le nom et l'emplacement des portes qui s'y trouvaient. Dans l'intervalle de temps qui s'écoula entre sa première destruction par Nabuchodonosor et la seconde par Titus, Jérusalem fut prise quatre fois sans être rasée ; savoir : par Shislack, roi d'Égypte, qui y commit des ravages dont elle ne se releva jamais entièrement; par Antiochus, surnommé Epiphanes; par Pompée, qui rendit les Juifs tributaires de Rome, et par Hérode, avec une armée romaine sous les ordres de Sosius. On lit dans Josèphe qu'avant les guerres funestes des Juifs contre les Romains, Jérusalem était bâtie sur deux collines situées en face l'une de l'autre, et séparées entre elles par une vallée. Sur la plus élevée (Sion) était bâtie la « ville haute,» et sur l'autre, appelée Acra, était la « ville basse,» qui paraît avoir été la partie la plus considérable de la cité.

Par vallée, il faut sans doute entendre cette espèce de bas-fond où se trouve aujourd'hui le quartier des Juifs, car la hauteur relative d'une montagne au-dessus de l'autre n'est pas très-grande. Il existait encore une troisième colline moins haute qu'Acra, et qui était séparée de celle-ci par un large vallon qui fut comblé plus tard, afin de renfermer le Temple dans l'enceinte de la ville. Comme la population augmentait chaque jour et que la cité s'étendait hors de ses anciennes limites, Agrippa y réunit une quatrième colline qui était située au nord du Temple, et qu'on appelait Bezetha. De cette manière Jérusalem se trouva considérablement agrandie. A cette époque, sa circonférence totale était d'environ quatre milles et demi. Aujourd'hui il ne reste rien des murs décrits par Josèphe; mais le site de l'ancienne ville est indiqué d'une manière si précise vers les trois côtés où se trouvent les ravins qui lui servent de limites naturelles, qu'à l'exception de son étendue dans la direction du nord, il ne peut y avoir aucune difficulté à cet égard. Le seul point de controverse qui existe entre ceux qui veulent admettre la tradition et ceux qui semblent disposés à la rejeter, c'est de savoir si le mont Calvaire actuel était ou n'était

pas renfermé dans l'enceinte des murs de la ville. L'historien Josèphe dit que le mur occidental ne s'étendait au nord que jusqu'à la tour Psephina, et qu'à partir de là, il se prolongeait à l'est, en faisant un circuit. Si l'on admet donc que la tour, remplacée aujourd'hui par la citadelle gothique bâtie près de la porte de Bethléhem, formait l'angle nord-ouest de la ville, et que le mur, en se prolongeant, décrivait une légère courbe à l'est, on peut concevoir aisément comment il se faisait que le mont Calvaire se trouvait hors de la ville, sans que pour cela Jérusalem perdît rien de cette forme compacte auquel le Psalmiste fait allusion. Sa forme primitive paraît avoir été celle d'un carré oblong, forme qui est encore à peu près la sienne aujourd'hui, bien que la ville ait beaucoup perdu de son étendue. Après la destruction de Jérusalem par Titus, l'empereur Adrien bâtit une nouvelle ville sur une partie de l'emplacement occupé par l'ancienne cité. Il la nomma Ælia Capitolina. Constantin-le-Grand l'augmenta considérablement et lui rendit son premier nom *. Mais depuis sa destruction par les Romains, elle n'a jamais été gouvernée par les Juifs, et

* Voyez Appendice, n° 24.

a continuellement été sous le joug et la dépendance de maîtres étrangers, — tels que les Romains, les Sarrasins, les Francs, les Mameloucs et enfin les Turcs. Ces derniers la possèdent encore aujourd'hui.

La Jérusalem moderne renferme dans son enceinte plusieurs des collines sur lesquelles on croit qu'était bâtie l'ancienne cité ; mais ces collines ne se reconnaissent plus que par les rues qui vont en montant ou en descendant. Une haute muraille crénelée, bâtie en grande partie en pierres calcaires que fournit le sol même, et flanquée de distance en distance de tours faisant saillie, entoure la ville de toutes parts. Du côté de l'est, cette muraille suit l'ancienne ligne de circonvallation qui s'étendait le long de la vallée de Josaphat. Au sud, elle laisse en dehors le Tyrapéion et une partie considérable du mont Sion, qui se trouvaient anciennement compris dans l'enceinte de la cité. Du côté de l'ouest, elle suit exactement la même direction des anciens murs en se prolongeant au nord jusqu'à la tour Psephina, où, après avoir enfermé une portion considérable de terrain situé à l'ouest du Calvaire, à quatre cents pas de la tour, elle se dirige à l'est vers la vallée de Josaphat

et forme de ce côté les limites nord. L'enceinte de la ville n'a pas aujourd'hui plus de deux milles et demi de circonférence. On y entre par cinq portes. Celle de l'ouest est appelée la porte de Jaffa ou de Bethléhem, parce que c'est de là que part la route qui conduit à ces deux endroits. Celle qui est au nord conduit à Damas; on l'appelle en conséquence Bab-es-Sham, ou la porte de Damas. La troisième ouvre du côté du ravin à l'est; on la nomme la porte Saint-Etienne : elle est en face du mont des Oliviers. Dans le milieu environ du mur se trouve la porte Sainte ou porte Dorée, qui conduit à la mosquée d'Omar : elle est aujourd'hui murée, parce qu'un préjugé superstitieux répandu chez les musulmans leur fait croire que c'est par cette porte qu'entreront les ennemis qui doivent effectuer leur ruine. Cette croyance doit vraisemblablement son origine à la tradition qui veut que ce soit par cette porte, ou, pour mieux dire, par celle qui se trouvait là, que Notre Seigneur fit son entrée triomphale dans Jérusalem. Du côté méridional, il existe deux portes, l'une que l'on nomme la porte de Sion ou porte du prophète David; l'autre, plus petite, par où peuvent seulement passer les piétons, appelée autrefois la porte du Fumier.

Vers l'*asr* *, tout étant prêt pour notre départ, nous montâmes à cheval, et sortant par la porte de Jaffa, nous dîmes un dernier adieu à la ville Sainte.

Les voyageurs qui se rendent à Nazareth, mais plus particulièrement les pélerins, prennent ordinairement la route directe qui passe à Nablous et traverse la plaine d'Esdraélon. Le premier objet intéressant qu'on trouve sur cette route est Béer, située à trois heures et demie de Jérusalem. On croit que c'est l'ancienne Micmas de l'Écriture (I, Sam. I, 5, 14.) Son nom moderne lui vient d'un mot arabe qui signifie « puits ». Il y en a effectivement un tout près de là, au bas de la montagne sur laquelle la ville est située. C'est là que se retira Jotham fuyant la vengeance de son frère Abimélec (Jug. IX, 21). On suppose également que c'est l'endroit même où les parens de Jésus, revenant de faire la Pâque, s'aperçurent que leur enfant, « alors âgé de douze ans, » était resté à Jérusalem, et retournant sur leurs pas, ils « le trouvèrent dans le Temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et leur proposant des ques-

* Division de temps qui, dans les pays mahométans, correspond à trois heures de l'après-midi.

tions. » A quelque distance de Béer, on trouve deux routes qui se croisent : celle de droite conduit à Nablous. A huit heures de Jérusalem, on voit les ruines d'un caravansérail (khan Leban), ainsi appelé à cause du village de ce nom, situé « dans une vallée délicieuse. » Maundrell, qui le désigne ainsi, dit : « Ou le khan ou le village occupe le site de l'ancienne Lebna dont il est fait mention dans les *Juges*, XI, 19. » Quelque part dans les environs (l'endroit précis est inconnu — « Ne cherchez pas Bethel, Bethel sera réduite à rien ») était Bethel, ou la maison de Dieu, nom qui lui fut donné par le patriarche Jacob, après sa mémorable vision rapportée dans la Genèse XXXIII, 12, 19. A trente-quatre milles de Jérusalem, dans la direction du nord, se trouve Nablous (corruption de Neapolis ou ville Neuve), la Shichem de l'ancien Testament et la Sychar du nouveau, l'une des plus anciennes cités de la Palestine, et jadis capitale de la Samarie. Elle est agréablement située dans une vallée étroite, entre le mont Hébal et le mont Garisim, ayant le premier au nord et le second au midi. Ces deux montagnes sont de même hauteur et ont environ six cents pieds d'élévation. Ni l'une ni l'autre n'est cultivée ; mais celle de Garisim est la

plus agréable des deux. « Ce fut là, dit un voyageur moderne, qu'eut lieu la touchante cérémonie prescrite par Moïse, exécutée par Josué, mais qui n'a plus été répétée depuis lors. Six des tribus se tenant debout près du mont Garisim bénirent le peuple, tandis que les six autres, placées sur le mont Hébal, le maudirent. Josué lut toutes les paroles de la loi, et les Lévites répétèrent à haute voix les bénédictions et les malédictions, auxquelles le peuple dit : Amen *! Il eût été difficile de choisir un lieu plus convenable pour une pareille cérémonie. Les deux montagnes sont à une distance telle l'une de l'autre, que les enfans d'Israël pouvaient se tenir dans l'espace compris entre elles, et qu'il était facile à la foule assemblée, pendant un jour calme, d'entendre la voix de l'un et de l'autre côté. Ce dut être un spectacle vraiment imposant. Qu'on se figure en effet l'arche d'alliance placée au centre et entourée des anciens, des officiers et des juges, ayant le vénérable Josué à leur tête ; chaque tribu avec sa bannière particulière placée dans l'ordre que Dieu lui avait assigné, et qu'elle devait occuper pour la

* Josué, VIII, 33, 34. — Deut. XXVII, 11.

dernière fois; tout le peuple d'Israël s'étendant à perte de vue comme une immense et épaisse phalange. Il ne faut pas non plus oublier que chaque individu de cette vaste multitude avait tout récemment été témoin de plusieurs miracles éclatans, opérés en leur faveur — la chute des murs de Jéricho et la séparation des eaux du Jourdain ; — aussi, lorsque hommes, femmes, enfans et étrangers, se rappelant ces souvenirs, répétèrent d'une voix unanime : « Amen ! » ce cri dut retentir avec une imposante sublimité sur ces montagnes, et s'élever majestueusement vers le ciel. Ce serait une belle scène pour le pinceau de Martin. » — « On trouve encore à Nablous un petit nombre de Samaritains qui adorent Dieu sur cette montagne, et qui sont restés fidèles à la foi de leurs pères. Ils observent religieusement les préceptes de la loi qu'ils reconnaissent, et attendent l'arrivée d'un Messie. Selon leur version du Pentateuque, version adoptée par Kennicot, c'est sur le mont Garisim et non sur le mont Hébal que Josué éleva l'autel sacré : ils se rendent à certaines époques de l'année au lieu où ils supposent qu'était le Temple, afin d'y accomplir différens actes de dévotion. Leur synagogue est simple, mais propre, et entre

autres livres anciens, ils possèdent une copie du Pentateuque, pour laquelle ils ont une vénération toute particulière : ils affirment qu'elle fut écrite de la main même du petit-fils d'Aaron. Ils croient qu'il y a un grand nombre de Samaritains établis en Angleterre et dans plusieurs autres contrées de l'Europe. On trouve aussi quelques familles juives qui demeurent dans une petite cour, près du bazar *. »

La ville moderne de Nablous se compose de deux longues rues qui occupent le milieu de la vallée : ces rues sont traversées de plusieurs autres petites qui les coupent, pour la plupart, à angles droits. On prétend qu'elle renferme une population nombreuse, et qu'elle est dans une situation florissante. Les environs sont très-bien cultivés. Les habitans sont gouvernés par des magistrats qu'ils élisent eux-mêmes, mais dont la nomination doit être confirmée par le pacha de Damas, dans la juridiction territoriale duquel la ville est située. On n'y trouve aucune antiquité; mais on montre encore aux voyageurs les sépulcres où furent déposés les restes du patriarche Joseph, du grand-

* Hardy's Notices of the Holy-Land.

prêtre Eléazar et de Josué. Le corps du patriarche, qui avait sans doute été embaumé, selon le procédé égyptien, fut apporté d'Égypte par les Israélites pour être enseveli dans la terre de Chanaan. (Héb. xi, 22.) Au-dessus de ce prétendu tombeau s'élève un petit oratoire turc, surmonté d'un dôme blanc, semblable à celui qui couvre la tombe de Rachel, située sur la route de Jérusalem à Bethléhem. On nomme cet endroit Maschehad Sidiny Youçouf. Josué était natif d'Ephraïm et fut enseveli « dans la terre qui était à lui à Tamnathsary, située sur la montagne d'Ephraïm » Mais le principal objet de vénération de l'endroit est le « puits de Jacob, » ainsi appelé parce qu'il était près de la pièce de terre que Jacob donna à son fils Joseph. Ce puits est particulièrement intéressant à cause de la conversation que Jésus-Christ eut avec la Samaritaine, et qui se trouve rapportée dans saint Jean, iv, 5, 25. A la sortie de Nablous, la route se dirige à travers un vallon bien boisé, et après environ trois quarts d'heure de marche on arrive à une abondante source d'eau, appelée Beer Scheba, et un quart-d'heure après, au sommet d'une colline, d'où l'on découvre la vallée de Sébaste. De là on aperçoit l'ancienne Samarie,

autrefois capitale des dix tribuns, située sur la pente d'une belle et large colline qui s'élève solitaire au milieu d'une vallée admirablement cultivée. Le village actuel, qu'on nomme Sabouste, est petit et les habitans sont excessivement pauvres *. Il renferme cependant encore quelques restes de son ancienne splendeur. On rencontre presque à chaque pas un grand nombre de colonnes en pierre encore debout, mais qui n'ont plus de chapiteaux. La citadelle était vraisemblablement bâtie sur le sommet de la montagne. Parmi les ruines les plus modernes, les plus remarquables de toutes sont celles d'un vaste couvent qui s'élevait au-dessus du caveau ou donjon où saint Jean-Baptiste eut, dit-on, la tête tranchée. Sabouste se trouve à huit heures de distance au nord de Jérusalem. Le second endroit remarquable qu'on rencontre ensuite est Djenin. On croit que c'est la Jézereel de l'Écriture. Les rois de Jérusalem y avaient un palais, où Naboth fut déchiré en pièces, et où

* Après avoir été détruite par Hyrcanna (av. J.-C. 219), elle fut entièrement rebâtie et considérablement augmentée par Hérode, surnommé le Grand, qui lui donna le nom de Sebaste, et y éleva un temple en l'honneur de l'empereur Auguste (Sebastos) César.

Jézabel fut précipitée d'une croisée. On y voit plusieurs ruines, mais aucune n'est d'une date très-ancienne. Djenin est située à l'entrée de la vaste plaine d'Esdraélon. C'était autrefois la ville frontière de la Samarie; elle séparait cette province de la Galilée. Arrivé à cet endroit, le voyageur a traversé le territoire qui appartenait à la demi-tribu de Manassé et qui s'étendait à l'ouest jusqu'à la mer, et il est entré sur celui d'Issachar. De Djenin à Nazareth il y a encore une journée.

Nous ne suivîmes pas cette route. On nous dit qu'elle était peu sûre, parce que les habitans de Nablous, race turbulente et tracassière, avaient encouru le déplaisir d'Abdallah, pacha d'Acre. En pareil cas, les tiers sont souvent victimes; en outre, les Nablousiens, presque tous Turcs ou juifs, se font remarquer par leur haine contre les chrétiens *

* « La différence de traitement qu'un chrétien éprouve de la part des Turcs dans quelques parties de la Syrie est très-remarquable. Dans certains endroits on le dépouillerait de son dernier sou, peut-être même lui ôterait-on la vie, s'il lui arrivait de blasphémer contre la religion de Mahomet en se querellant avec un Turc; tandis que dans d'autres endroits éloignés seulement de quelques heures de là, il peut impunément répondre au mahométan autant d'invectives que celui-

qui sont étrangers à la ville; et cependant Nablous était anciennement une des « villes de refuge! » Nous fûmes donc obligés de retourner à la côte en reprenant le même chemin par lequel nous étions venus.

Quelques personnes de la caravane prirent la route de Saint-Jean dans le désert. Ce village, qui se trouve au nord de Jérusalem, dont il n'est éloigné que d'environ une heure de marche, est situé dans une contrée qui, bien qu'appelée « *désert*, » offre néanmoins un aspect fort romantique, et qui est couverte de vignes et d'oliviers. On dit que le couvent est un bâtiment massif, qui se trouve dans un parfait état de conservation, ayant été entièrement reconstruit à grands frais, il y a environ un siècle. On admire particulièrement l'église qui est bien proportionnée; elle est ornée de belles colonnes qui la partagent en ailes et qui supportent une coupole. Un

ci peut en dire contre la religion chrétienne. A Szaffaad, où se trouve une petite communauté de chrétiens, les Turcs sont très-intolérans. A Tibérias, au contraire, j'ai vu des chrétiens battre des Turcs dans les bazars publics. Cette différence paraît provenir uniquement de la nature du gouvernement local. » (Burchardt, 322.)

escalier en marbre, placé dans le haut de l'église, conduit à un superbe autel élevé sur le lieu même, où, selon une inscription latine qu'on voit tout près de là, naquit saint Jean-Baptiste, le précurseur du Christ *. Les habitans du village et des environs sont principalement musulmans. Sur cette même route (celle de Jérusalem), à moitié chemin à peu près du couvent, on trouve un autre sanctuaire appelé la chapelle de la Sainte-Croix. Là, sous le maître-autel, on montre la place occupée par l'arbre qui fournit le bois avec lequel fût construite la vraie croix! Elle appartient aux Grecs.

Après avoir quitté la route qui conduit aux deux endroits dont je viens de parler, nous prîmes à droite, et nous atteignîmes en peu de temps le lieu d'où, quinze jours auparavant, nous avions aperçu Jérusalem pour la première fois. Là, nous mîmes pied à terre, et nous nous reposâmes un instant avant de dire adieu, probablement pour toujours, à ces lieux qui avaient éveillé en nous des sensations pleines d'un intérêt jusqu'alors inconnu.

En cherchant à nous expliquer les causes particu-

* Hic præcursor Domini natus est.

lières de la stérilité du pays que nous venions de traverser, stérilité qui s'accorde si peu avec les brillantes descriptions que plusieurs écrivains tant sacrés que profanes nous ont laissées de son ancienne fertilité, nous ne songeâmes pas un instant à mettre en doute la véracité de leurs assertions, quelque exagérées qu'elles paraissent à la vue de ce sol aujourd'hui aride et désolé. Il y a long-temps que le prophète avait prédit l'impression pénible que ce contraste devait produire sur le voyageur : « Celui qui passera par là sera étonné. » (Ezéch. XVIII, 16.) L'ancienne fertilité de la Judée et la nombreuse population qui couvrait son sol sont aujourd'hui des faits incontestables. Moïse, peu de temps avant de mourir, s'adressant aux Israélites, leur peignait le pays qu'ils allaient habiter comme une « bonne terre, pleine de ruisseaux, d'étangs et de fontaines, où les sources des fleuves répandent leurs eaux en abondance dans les plaines et le long des montagnes. » Il ajouta ensuite que « c'était une terre qui produit du froment, de l'orge et des vignes, où naissent les figuiers, les grenadiers, les oliviers, une terre d'huile et de miel, dont les pierres sont du fer, et des montagnes de laquelle on tire les métaux d'airain. » On dit même

qu'elle surpassait la riche Egypte par l'abondance de ses productions. Tacite, après avoir représenté le climat de la Palestine comme étant d'une sécheresse et d'une chaleur extrême, ajoute que « les habitans sont robustes, patiens et laborieux ; que le sol est fertile et remarquable par la variété de ses productions. » Josèphe dit, en parlant des provinces de la Judée et de la Samarie : « Toutes deux se composent de vallées et de montagnes ; l'humidité du sol suffit à l'agriculture, et elles sont très-fertiles ; elles abondent en arbres et produisent une grande quantité de fruits d'automne, soit à l'état sauvage, soit à l'état de culture ; à la vérité elles ne sont arrosées que par un petit nombre de rivières, mais la pluie y maintient la terre à un degré d'humidité suffisant ; l'eau des rivières qu'elles possédent est extrêmement douce, et l'excellente qualité de leurs pâturages fait que les vaches et les brebis donnent annuellement une plus grande quantité de lait que celles des autres contrées. » La Terre-Sainte était principalement renommée pour le grand nombre de ses bestiaux, qui étaient pour les habitans une source principale de richesses. Les Israélites possédaient toutes les espèces d'animaux qui servent à la nourri-

ture et à l'habillement de l'homme, ou qu'on emploie à divers travaux utiles, tels que bœufs, moutons, chèvres, chevaux, etc. Les montagnes fournissaient en abondance non-seulement une grande variété de fourrages, mais encore une suffisante quantité de ruisseaux, qui, en descendant portaient la fertilité dans le pays plat et dans les vallées. Nous lisons que, dans le partage des terres, le lot échu à la tribu de Juda ne renfermait pas moins de cent douze villes murées; on peut se faire par là une idée de la population répandue autrefois sur ce sol. Josèphe, en parlant de cette province et de celle de la Galilée dont il était natif, dit positivement qu'elles « étaient très-peuplées, » et remarque ce fait comme une preuve de leur fertilité. La nombreuse population de la Judée étant aujourd'hui un fait connu, il est facile de s'expliquer comment il se faisait que ces rochers calcaires et les pics de ces montagnes arides que nous apercevons autour de nous étaient à cette époque rendus fertiles et productifs. Il n'est pas supposable en effet que, dans la division par lots d'un e contrée principalement remarquable par la grande variété du climat et l'inégale fertilité du sol, tous les habitans aient été également bien partagés. Ceux à qui les vallées fer-

tiles échurent étaient amplement dédommagés par le produit du peu de soins qu'exigeait la culture des terres ; ceux, au contraire, qui se trouvèrent moins favorisés furent dans la nécessité d'employer toute leur activité et toute leur industrie pour égaler la prospérité de leurs heureux voisins. On retrouve encore partout les traces de ce redoublement d'activité et d'un état d'agriculture plus avancé qu'aujourd'hui, et cela même dans des endroits où il semble presque impossible que la charrue ait jamais pu passer. Mais alors de même qu'aujourd'hui, dans plusieurs parties du Liban, les versans de chaque montagne étaient disposés en terrasses artificielles qui, à partir de la base jusqu'au sommet, étaient couvertes de figuiers, de vignes et d'oliviers. On sait que le figuier, et particulièrement la vigne et l'olivier, se plaisent dans un terrain sec et pierreux, et que le froment et l'orge, favorisés par les pluies du printemps et de l'arrière-saison, y prospèrent aussi admirablement ; et ainsi se trouve encore justifiée l'exactitude des écrivains sacrés, même en ce qui concerne les descriptions locales.

Telles sont les preuves que l'on trouve dans l'Écriture-Sainte, concernant l'ancienne fertilité et la po-

pulation de la Judée, et que confirment également le témoignage de plusieurs historiens profanes. D'après ce que j'ai dit dans les pages précédentes, on peut se faire une idée des changemens qui se sont opérés dans cette contrée autrefois si favorisée. Toutefois il n'entre pas dans le plan de cet ouvrage d'examiner en détail tous ces changemens, ni de discuter les causes qui les ont produits : qu'il nous suffise de savoir qu'un « Dieu juste a changé une terre fertile en une *mer salée,* à cause de la malice de ceux qui y habitaient. » Il est encore bien moins dans les intentions de l'auteur de déterminer jusqu'à quel point se sont accomplies les prophéties qui concernent la Judée. Il ne peut rester aucun doute dans l'esprit de tout homme impartial, et sur la véracité des historiens qui parlent de sa grandeur passée, et sur l'authenticité des prophéties qui ont prédi sa ruine : ce dernier sujet a d'ailleurs été amplement traité par une plume plus habile et plus exercée que la sienne. La seule question qu'il s'adressera sera donc celle-ci : Quels furent les agens les plus immédiats qui ont servi à l'accomplissement d'une révolution si étonnante ? La réponse à cette question se trouve dans l'histoire. Quoique la Terre-

Sainte eût été successivement ravagée par les Assyriens, les Chaldéens, les Syriens et les Romains, ce ne fut toutefois qu'après que les Juifs eurent cessé de former une nation distincte que cette prospérité s'éteignit et que la Judée se dépeupla ; et comme la fertilité du sol était principalement due à la nombreuse population qui l'habitait, il arriva que, quand la terre fut, ainsi qu'il avait été prédit, « entièrement dépeuplée et dévastée, et ses habitans dispersés dans les contrées étrangères, » il arriva, dis-je, que cette terre « se couvrit de deuil et dépérit. » Pendant les dix-huit siècles qui se sont écoulés depuis cette époque, la Palestine a été alternativement dévastée par les Sarrasins, les Croisés, les Turcs et les Arabes vagabonds ; et cet état de choses subsistera peut-être jusqu'à l'entier accomplissement de la malédiction lancée contre elle, et jusqu'au jour de la délivrance qui lui a été promise. Plût au Ciel que cette époque fût peu éloignée ! Il n'est aucun Israélite qui souhaite de voir arriver ce moment fortuné avec plus d'ardeur que moi qui ai été témoin des horribles souffrances de ce pauvre peuple. Indépendamment de ce sentiment chrétien, le cœur saigne à la vue de cette

terre qui porte l'empreinte de la colère céleste, écrite en caractères affreux, et surtout aussi ceux que nous voyons autour de nous.

28 *août.* — Le jour commençait à poindre lorsque, débouchant du ravin, nous entrâmes dans la riche plaine de Ramla. Toutefois, au lieu de continuer mon chemin en ligne directe, je me séparai de mes compagnons de voyage, et, tournant un peu à droite, je pris la route qui conduit à Loudh, anciennement Lydda. Cette ville, après avoir été détruite au commencement de la guerre des Juifs, fut rebâtie et prit alors le nom de Diospolis * : elle devint dans la suite une place assez importante. Aujourd'hui, elle n'est plus qu'un monceau de ruines, dont les plus belles sont assurément les restes d'une magnifique église † bâtie, dit-on, ou plutôt réparée par Richard-Cœur-de-Lion, en l'honneur de saint George, patron de l'Angleterre, dont cette ville

* Les noms grecs, introduits sous le règne des rois macédoniens, furent rarement conservés par le peuple : ainsi, par exemple : Ptolémaïs (Acre), Scythopolis (Bisan), Héliopolis (Balbec), etc.

† « Vos villes seront désolées, et vos temples ne seront plus que ruines. »

était le lieu de naissance, et qui, à ce que l'on rapporte, y souffrit le martyre. Cette dernière légende n'est pas tout-à-fait aussi satisfaisante que la première : toutefois on n'a pas manqué de désigner un endroit comme rappelant cet événement. On me dit de me mettre à genoux pendant qu'un prêtre grec réciterait une prière pour appeler sur moi l'intercession du saint dont je porte le nom. Saint George est en grande vénération dans tout l'Orient. Il ne m'est presque jamais arrivé d'entrer dans une église grecque sans y remarquer un tableau où on le représente terrassant le dragon ; et, afin qu'il ne puisse y avoir à cet égard aucune méprise, on a soin d'écrire dans un des coins du tableau ces mots : Αγιος Γεωργιος. Les Turcs ont également pour lui une grande vénération. Ils possèdent un oratoire à l'extrémité ouest de l'église dont le toit s'est écroulé, mais la voûte au-dessus de l'autel subsiste encore. Un fait curieux et que beaucoup de voyageurs ont remarqué, c'est que, dans toutes les églises en ruines, et on en rencontre à chaque pas *, l'autel se trouve toujours dans un état plus ou moins parfait de conservation. Les pieux chré-

* « Les sanctuaires sacrés d'Israel seront détruits. »

tiens en Orient infèrent de là (et cette pensée est pour eux une consolation) qu'un jour ou l'autre ils seront délivrés du joug de l'islamisme, et que leurs églises seront rendues au libre culte du Dieu du monde chrétien; même le Juif malheureux et persécuté attend avec impatience le jour de la délivrance promise, tandis que le Turc croit que l'islamisme a vu ses jours de suprématie, et trouve peu de personnes qui ne prévoient, comme lui, un revers de fortune. Il est bien temps que l'oppresseur soit opprimé à son tour. — Ce fut à la suite de la cure miraculeuse du paralytique Ené à Lydda, guéri par saint Pierre, que les habitans de Sharon reçurent le saint Évangile. (Act. IX, 35.) Cet endroit est éloigné de Ramla d'à peu près cinq milles : la route est sablonneuse et tout-à-fait exposée au soleil. A moitié chemin environ, je descendis à une espèce de petit caravanserail bâti pour la commodité des voyageurs : tout à côté est une fontaine d'eau excellente, ombragée par le vaste feuillage d'un superbe sycomore. Ces constructions, dont la fondation et l'entretien sont dus à la charité et à la piété de quelque simple particulier, sont très-communes en Orient. Dans les villes et dans les lieux très-fréquentés, elles

sont souvent comptées au nombre des monumens les plus remarquables. Dans d'autres endroits, ce n'est en quelque sorte qu'un simple hangar où l'on trouve de grandes jattes de terre remplies d'eau, à côté desquelles est un petit pot pour l'usage de ceux qui veulent se désaltérer : mais le voyageur n'éprouve pas moins de reconnaissance pour la main invisible qui a pourvu à ses besoins.

En arrivant au couvent, j'appris que mes compagnons de voyage avaient continué leur route pour Jaffa. Je passai donc la soirée sur la terrasse avec le père Tomaso, causant des différentes choses que j'avais vues depuis que nous nous étions quittés, et sur l'impression que les lieux sacrés avaient produite sur moi.

Je n'avais pas besoin maintenant de visiter les lieux dont l'histoire nous parle en termes qui remuent si fortement le cœur, pour raffermir ma foi dans la réalité des événémens mémorables dont ils avaient été le théâtre : la « semence sainte » qui avait germé dans mon ame, dès mes premières années, était devenue à cette heure une plante forte et vivace qui ne craignait plus le souffle de l'incrédulité ou du scepticisme moderne. Mais le plus grand

avantage que j'aie retiré en me familiarisant avec les lieux saints, c'est que le Livre où sont plus particulièrement rapportés les grands événemens qui s'y passèrent a aujourd'hui plus de charmes pour moi que jamais. La connaissance que j'ai des localités me fait trouver à cette lecture, surtout dans la partie historique, un intérêt nouveau*. La langue dont les divins prophètes se sont servis pour transmettre au monde entier les saintes révélations qu'ils avaient reçues du Ciel pour notre conduite et notre instruction, était sans aucun doute celle du pays où ils vivaient; les expressions et les tournures employées par eux étaient familières au peuple, et à la portée de toutes les intelligences et des personnes de toute condition. Mais

* « Pour comprendre le sens d'un grand nombre de passages de l'Écriture-Sainte ; — pour concevoir la force et la beauté du langage qu'elle revêt et l'admirable justesse des allusions qu'elle renferme ; — en un mot, pour retirer de ce livre divin tout le fruit et l'utilité qu'il doit produire, il faut se rendre familier avec la condition morale et physique des contrées où il fut écrit ; il faut examiner la situation géographique du pays de Chanaan et des états qui l'environnent, connaître la situation des principales villes et acquérir quelques connaissances de leur histoire. A cela il faut encore ajouter une certaine notion de l'histoire naturelle de l'Orient et quelques données sur les mœurs et les usages de ses habitans. » (Paxton's Illustrations of the Holy Scriptures, vol. 1, page 5.)

le grand nombre de tropes et de figures qu'offrent leurs écrits (expressions figurées que l'ardente imagination des orientaux leur fournit en abondance) rend plusieurs passages du texte obscurs et embarrassans pour toute personne qui ne connait pas les lieux et qui n'est pas au fait des usages du pays auquel ils ont rapport. Toutefois, comme ces formes extérieures et ces usages ont subi peu de modification, un vaste champ est encore ouvert aux recherches de l'écrivain biblique qui visiterait la Terre-Sainte. Presque à chaque pas, et pour ainsi dire dans chacun des usages ordinaires de la vie, il trouverait la confirmation de ce que disent les Saintes Écritures : il lui suffirait pour cela de comparer le texte avec ce qui serait sous ses yeux. Tout en me félicitant de ma bonne fortune qui m'a permis de visiter ces lieux, je ne puis m'empêcher d'éprouver le regret amer que mes faibles pouvoirs d'observation ne m'aient pas permis d'ajouter à la somme de connaissances qu'on possède déjà sur cet intéressant sujet. Toutefois, mon témoignage pourra peut-être aider à confirmer la vérité de ce qui a été dit sur ce sujet.

29 *août*. — Aussitôt après le service divin je partis pour Jaffa. La matinée était belle ; une brise de

mer tempérait délicieusement la chaleur de l'atmosphère. J'étais seul, et je pouvais par conséquent me livrer en toute liberté aux doux souvenirs que réveillaient en moi les objets qui s'offraient à ma vue, le long de la route.

La plaine dans cet endroit est légèrement ondulée et entièrement ouverte : on n'y voit ni murs ni haies. Ça et là on apercevait quelques laboureurs occupés à leurs travaux. La charrue dont ils font usage est d'une construction très-simple ; elle est si légère qu'un homme peut aisément la porter dans ses bras ; le soc est en bois et ferré par le bout; elle n'a qu'une flèche, traversée dans le haut par un petit morceau de bois semblable à la main d'une bêche et dont le laboureur se sert pour la diriger. Avec une pareille charrue le laboureur est dans la nécessité de peser dessus de tout son poids, afin de la faire pénétrer dans le sol, sans quoi elle glisserait à la surface; les sillons sont nécessairement fort creux ; mais quoique longs ils sont très-droits. A cette charrue est attelée une vache, quelquefois deux, d'autrefois un seul âne. Pour diriger ces animaux, on se sert d'un aiguillon de huit ou dix pieds de longueur, ferré par le bout d'une pointe en fer ; à l'autre bout de l'aiguillon est

attachée une petite bêche qui sert à nettoyer la charrue de la terre qui l'embarrasse quelquefois. Avec une machine de cette espèce, il est facile à un seul homme de conduire tout à la fois les bœufs et de diriger la charrue.

En approchant de Jaffa, on voit de chaque côté de la route d'immenses couches de melons d'eau. Comme ces fruits étaient mûrs dans ce moment, ils étaient gardés par des hommes armés qui se tenaient sous des hangars qu'on avait construit temporairement pour cela *. On les appelle ici *pastèques*; ils sont fort estimés dans tout le Levant; et vraiment, il faut avoir goûté de ce fruit délicieux pour se former une juste idée de sa bonté. Indépendamment de sa saveur particulière, une tranche de melon, lorsqu'on vient de la retirer de la cave, est tout aussi rafraîchissante qu'un verre d'eau glacé, sans avoir les inconvéniens de celui-ci lorsqu'on a chaud. Ces *pastèques* sont une production toute particulière à ce canton, et on prétend qu'ils s'abâtardissent lorsqu'on les transplante ailleurs. On en envoie en présent dans

* « Et la fille de Sion est abandonnée comme une garde au milieu d'un jardin de melons. » (Isaïe, I, 8.)

les différentes parties du pays, et afin d'éviter toute erreur, on a soin d'écrire avec la pointe d'un couteau sur une des côtes du fruit le nom de la personne à laquelle ils sont destinés.

CHAPITRE XI.

Nous nous embarquons pour Acre. — Aspect de la côte. — Apollonia. — Antipatris. — Kanah ou le ruisseau des Roseaux. — Kaiserich, anciennement Césarée. — Tortura, l'ancienne Dora. — Château Pelegrino. — Caïpha, l'ancienne Calamon. — Le torrent Cison. — Mont Carmel. — Couvent des Carmélites. — Arrivée à Acre. — Abdallah pacha. — Vue panoramique de la ville. — Manière de construire les terrasses. — Route de Nazareth. — Rivière Belus. — Stations. — Éclipse totale de lune. — Arrivée à Nazareth.

Jaffa, 30 *août*. — Nous avions frété un bâtiment (ou pour mieux dire une barque découverte du pays) pour nous conduire à Acre, et nous devions nous embarquer au coucher du soleil ; mais le vent étant trop faible pour permettre au bâtiment de sortir du port, nous fûmes obligés de rester à terre avec nos amis, et d'attendre qu'on nous envoyât chercher. Cependant vers minuit la brise souffla de terre, et le reiss

se hâta de se rendre à bord, afin d'en profiter pour mettre à la voile.

En longeant la côte, nous nous tînmes si près de terre, qu'il nous était facile, par le beau clair de lune qu'il faisait, de saisir distinctement les traits généraux du pays. Il est plat, et bien que dans le lointain on aperçoive une chaîne de montagnes peu élevées, il offre un aspect monotone. Ces montagnes sont probablement celles d'Israël ou autrement d'Éphraïm, qui, courant du nord au midi, divisent la Terre-Sainte en deux parties presque égales.

Toute la côte qui s'étend du Nil au mont Carmel était anciennement appelée la Plaine de la Méditerranée. La partie comprise entre Gaza et Joppé se nommait simplement la « Plaine. » C'est dans cette partie que se trouvaient les cinq satrapies des Philistins. Le pays situé entre le mont Carmel et Joppé s'appelait Saron ou Sharon; c'est dans cet endroit, vers la mer, qu'était bâtie la cité d'Apollonia. Plus avant dans l'intérieur était Antipatris, petite ville bâtie sur la route de Jérusalem à Césarée. On la nommait jadis Capha Selma; mais Hérode-le-Grand l'ayant rebâtie et considérablement embellie, lui donna le nom d'Antipatris, en l'honneur de son père Antipater.

C'est là que saint Paul fut conduit après avoir été arrêté à Jérusalem (Act. XXIII, 31.) On trouverait vraisemblablement ses ruines sur les rives de l'ancien Kanah « ou torrent des roseaux » qui, descendant des montagnes de la Judée, court se jeter dans la mer près de Césarée. Ce torrent séparait autrefois la tribu d'Ephraïm de celle de Manassé. Ce canton est également traversé par plusieurs autres ruisseaux qui descendent des montagnes; mais ils n'ont de l'eau que pendant l'hiver. Ce pays, jadis si renommé pour sa fertilité, est aujourd'hui peu peuplé et mal cultivé.

31 *août*. — Au point du jour, nous nous trouvâmes en vue de Kaiserich, anciennement Césarée; et comme nous apercevions une grande quantité de ruines, nous désirâmes descendre à terre. Comme le vent commençait à tomber, le reiss y consentit volontiers, mais il eut soin de nous faire accompagner par plusieurs matelots, car ce lieu paraissait tout-à-fait abandonné.

Cette partie de la côte étan t exposée à la furie des ouragans qui soufflent de l'ouest. et le port de Césarée n'offrant aucun abri naturel aux bâtimens, on avait construit une espèce de jetée formée d'im-

menses quartiers de pierres enfoncés dans la mer à plusieurs toises de profondeur. D'après ce qui reste aujourd'hui, il paraît que, partant du midi, et décrivant un circuit à l'ouest, elle formait un môle semi-circulaire dont l'ouverture était au nord. A l'extrémité sont les restes d'une vieille forteresse, dont la construction nécessita des travaux et des dépenses considérables, qui dénotent une civilisation très-avancée et font supposer un commerce étendu. En débarquant, nous parcourûmes une vaste étendue de terrain occupé par les ruines de l'ancienne cité. Un mur peu élevé, construit en pierres grises, et bordé lui-même par un fossé desséché, entoure entièrement ces ruines. Les décombres et les herbes qui les cachent empêchent d'en distinguer la nature et le caractère. La guerre et ses terribles suites semblent avoir eu une part plus active dans leur destruction que la main lente du temps. Toutefois, les restes de deux aquéducs courant du nord au midi sont encore visibles. Celui qui se trouve près de la mer est supporté par de hautes arches : celui qui est situé au-dessus à l'ouest mène ses eaux le long d'un mur peu élevé, par un conduit voûté d'environ cinq ou six pieds de largeur. L'eau est

abondante et d'excellente qualité, et l'on me dit que les petits bâtimens du pays s'y arrêtent souvent pour y faire leur approvisionnement. Il ne paraît même pas que cet endroit soit autrement fréquenté ; car il se trouve éloigné de la route actuelle. Ces ruines ne sont plus habitées aujourd'hui que par des serpens, des scorpions et des lézards en grand nombre, et aussi, nous dit-on, par des sangliers *. Nous n'y rencontrâmes pas un seul être humain qui pût diriger nos pas, et cependant cette ville fut à une époque la métropole de la Palestine et le séjour d'un proconsul! Elle fut bâtie vingt-deux ans avant Jésus-Christ, par Hérode-le-Grand qui la nomma Césarée, en l'honneur de l'empereur Auguste, son protecteur. On l'appelait Césarée de Palestine pour la distinguer de Césarée Philippi, plus anciennement connue sous le nom de Panéas. On la nomma plus tard Colonia Flavia, en conséquence des priviléges que lui accorda Vespasien, qui en fit une colonie romaine. Avant sa fondation par Hérode, il existait dans cet en-

* « La ville sans défense sera désolée, et les habitations seront abandonnées. Le bœuf y viendra paître et s'y reposera. »

droit une forteresse peu importante, appelée la « Tour de Straton », du nom du grec qui l'avait bâtie. C'est dans cette ville que Pierre convertit Cornélius et son parent, les deux premiers d'entre les gentils qui embrassèrent la foi chrétienne : c'est encore là que saint Paul se défendit avec tant d'éloquence et d'une manière si admirable contre les Juifs et Tertulle qui portait la parole en leur nom. (Act. XXIV.) Il y resta en prison pendant deux ans, et y passa plusieurs fois en allant à Jérusalem et en revenant. Durant la persécution des chrétiens, il s'y commit un plus grand nombre de cruautés qu'en aucun autre lieu de la Palestine. Elle est éloignée de Jérusalem d'environ cinquante-cinq milles, de trente-cinq de Jaffa et autant d'Acre.

1er *septembre.* — A trois milles et demi environ au nord de Césarée, coule la rivière la Zerka *. Suivant quelques voyageurs, on y trouve de petits crocodiles provenant de ceux qui furent apportés d'Egypte, et qu'on adorait comme des divinités. Mais aucun des matelots de l'équipage que je questionnai à cet égard n'avait connaissance de ce fait.

* Le « flumen crocodilon » de Pline ?

Pendant la nuit nous passâmes Tortura, village situé sur la côte. Il occupe le site de l'ancienne Dora, et possède un petit port où l'on embarque une grande partie des productions des pays circonvoisins, consistant en grains et en un peu de coton. Dix milles plus loin, au nord, sont une ville et un château-fort bâti sur un petit promontoire qui s'avance dans la mer. Les indigènes nomment cet endroit Athlète, et les Francs Castel Pelegrino. On dit que le château est solidement construit et que ses murs sont dans un excellent état : on y voit également une belle église gothique et quelques autres édifices bien conservés. On ne connaît qu'imparfaitement son histoire; mais on croit qu'elle fut bâtie du temps des empereurs grecs. Elle n'est habitée que par quelques paysans.

Vers midi, nous doublâmes le cap formé par le mont Carmel, et débarquâmes à Caïpha, petite ville située au midi de la baie d'Acre, sur une langue de terre qui, descendant de la montagne, s'avance dans la mer. Le mouillage y est excellent, et les bâtimens peuvent y rester en toute sécurité. C'est à proprement parler la rade d'Acre. Sur la grève on remarque les ruines d'un vieux château et celles de

deux forts, qui furent sans doute construits pour défendre la ville contre les attaques des pirates. Au sud-ouest de la baie est un torrent considérable appelé Makatham : c'est l'ancien Cison, immortalisé par la chanson de Deborah et de Barak. Il prend sa source dans les montagnes d'Esdraélon. En approchant de la mer, il se divise en quelques ruisseaux qui arrosent dans leurs cours plusieurs jardins. En hiver, lorsque de fortes pluies ont fait gonfler ses eaux, il est impossible de le franchir; et les voyageurs qui ont alors tenté de le traverser ont souvent été victimes de leur témérité. L'Écriture rapporte plusieurs événemens qui ont eu lieu près de cet ancien torrent, « le torrent de Cison. » — « Alors Elie leur dit : Prenez les prophètes de Baal, et qu'il n'en échappe pas un seul; et le peuple s'étant saisi d'eux, Elie les mena au torrent de Cison, où il les fit mourir. » (I, Rois, XVIII, 40.) Un autre torrent qui prend sa source dans le même endroit que celui-ci, coule à l'est et va se jeter dans la mer de Galilée.

Nous prîmes des guides à Caïpha, et gravissant le mont Carmel, nous nous dirigeâmes vers le couvent

auquel il a donné son nom. On y monte par un sentier escarpé et raboteux, pratiqué dans le roc. Presque au pied du mont est un petit oratoire turc qui couvre la grotte où vécut, dit-on, le prophète Elie. Parvenus à une plus grande élévation, mais qui n'était pas toutefois le sommet le plus haut de la montagne, nous trouvâmes le monastère des Carmélites, aujourd'hui entièrement ruiné; c'est dans ce couvent que s'établirent probablement les premiers moines de cet ordre. Il fut détruit par le pacha en 1821, au commencement de l'insurrection des Grecs, qui menaçaient dans ce moment de faire une descente sur la côte. Depuis lors, les moines ont obtenu la permission de le reconstruire et même sur un plan plus vaste. Les matériaux de l'ancien bâtiment couvrent le sol tout à l'entour: un des pères carmélites, dans le costume de son ordre, se fait remarquer au milieu des ouvriers, donnant ses ordres, et agissant comme architecte en chef. De là, à travers les décombres, on conduit le voyageur à une petite grotte où est un autel dédié à saint Elie, qui, à ce que l'on prétend, y demeura. L'histoire Sacrée dit que les prophètes Elie et Elisée habitèrent le mont Carmel; et l'on sait qu'au

moyen-âge les ermites demeuraient dans des grottes ou cavernes creusées dans le flanc des montagnes. Le mont Carmel renferme un grand nombre de ces grottes, particulièrement du côté de l'ouest : mais il est absurde d'en indiquer une comme étant précisément celle qu'habita tel ou tel prophète ; car toutes peuvent revendiquer cet honneur. Un vieux moine de l'ordre des Carmélites qui me servait de guide m'assura, avec l'accent de la sincérité et de la conviction, qu'il avait réellement vu le prophète Elie se promenant une nuit sur la terrasse du couvent. Il m'avait déjà fait, avec la plus minutieuse exactitude, la description de son costume, lorsqu'il me révéla le mot de l'énigme, en ajoutant, qu'à l'époque de sa vision, il était malade et dans son lit. On ne peut imaginer rien de plus beau que la situation du couvent ; il domine la mer, et de son sommet on découvre toutes les autres parties de la montagne. L'air, qui dans la plaine d'Acre est malsain, est ici extrêmement pur. Il n'est donc pas étonnant qu'un endroit qui possède de semblables avantages ait été, dès les premiers temps, choisi par les personnes vouées à la vie contemplative, pour y faire leur demeure. Abdallah, pacha actuel d'Acre (ou plutôt de

Sidon, qui est le véritable titre de son pachalic), a su bien apprécier les avantages de ce site. Il a bâti dans les environs immédiats du couvent un kiosque ou maison de plaisance où il se retire en été, lorsqu'il peut s'arracher aux soins du gouvernement. Le mont Carmel est le dernier chaînon des montagnes qui, partant de la plaine d'Esdraélon au sud-est, se continuent pendant un espace d'environ huit milles. Le sommet le plus élevé, qui se trouve immédiatement derrière le couvent, mesure, suivant quelques voyageurs, dix-huit cents pieds au-dessus de la mer. L'Écriture-Sainte en fait souvent mention. Suivant la tradition, c'est du haut de son sommet que le prophète Elie, priant Dieu d'envoyer de la pluie, vit les nuages s'élever de la mer. Mais les « vignes et les plantations d'oliviers » qui jadis couvraient ses flancs, et faisaient la « richesse du Carmel, » ont en grande partie disparu, et ne méritent plus aujourd'hui l'attention du voyageur. Quelques arbustes rabougris couvrent seuls sa surface rocailleuse.

Nous descendîmes de la montagne, et gagnâmes notre bâtiment : nous embarquâmes aussitôt, et nous dirigeant à travers la baie, en moins d'une

heure nous entrâmes dans le port d'Acre. Un môle en ruine, à l'extrémité duquel est une tour isolée et un phare, en indique l'entrée. Il nous fallut attendre quelque temps avant d'obtenir la permission de débarquer. Le pacha s'occupait alors des préparatifs d'une vigoureuse défense; mais quel était l'ennemi dont il s'apprêtait à repousser les attaques, c'est ce que nous ne pûmes savoir. On dit que son influence chaque jour croissante dans ce pays est une source de vives inquiétudes pour le Sultan, qui n'ose cependant rien entreprendre pour la détruire, dans la crainte d'augmenter la puissance de son plus heureux rival Méhémet-Ali, pacha d'Egypte, qui convoite, comme on sait, la Syrie. Aussi, les Européens venant du nord ou du midi sont-ils accueillis ici avec défiance, jusqu'à ce qu'il se soit assuré de leur véritable caractère. L'interposition de nos consuls respectifs suffit pour écarter toute espèce de soupçon à notre égard. Après avoir fait débarquer nos bagages, nous entrâmes dans la ville par une porte basse et étroite qui ouvre sur le port, et nous nous rendîmes au couvent Latin qui est une succursale de celui de la Terre-Sainte. Il occupe une partie d'un vaste okalla ou kan, semblable à ceux d'Alexandrie.

Les autres parties du bâtiment sont habitées par des marchands européens.

Acre, 2 *septembre*. — De la terrasse au-dessus du couvent, la ville, la baie et les environs s'offrent comme un magnifique panorama. Du côté de terre, au nord et à l'est, la vue s'étend sur une immense et fertile plaine ; à l'ouest, les murs sont baignés par la Méditerranée, et au midi par une magnifique baie de trois lieues de largeur sur deux de longueur, qui s'étend de la ville jusqu'au mont Carmel. Le port, à cause de son peu de profondeur, ne peut admettre que des bâtimens d'un faible tonnage ; mais le côté opposé de la baie offre, comme je l'ai déjà dit *, un excellent mouillage. Avec de tels avantages, il n'est donc pas étonnant qu'on ait en tout temps attaché une si grande importance à la possession d'Acre, et que cette ville soit devenue le théâtre de contestations nombreuses entre les chrétiens et les infidèles. On l'appela d'abord Accho ; mais ayant dans la suite été embellie et agrandie par Ptolémée I[er], on la nomma Ptolémaïs. Plus tard, elle tomba au pouvoir des Sarrasins, et prit un nom quelque peu semblable

* Voyez page 215.

à son ancien nom hébreux, celui d'Akka, qui est encore aujourd'hui celui sous lequel elle est connue *. Les Sarrasins s'en emparèrent pour la première fois en 636, et les chrétiens en 1104. Saladin s'en rendit maître en 1184 et la conserva jusqu'en 1191; à cette époque les Croisés la reprirent; mais après être restée en leur possession pendant un siècle, elle leur fut définitivement enlevée par les Sarrasins qui en demeurèrent maîtres jusqu'en 1517, époque à laquelle ils furent à leur tour obligés de faire place aux Turcs. Depuis lors, Acre resta négligée; mais vers le milieu du siècle dernier, le scheik arabe Daher s'en empara par surprise. Sous sa sage administration, elle recouvra une partie de son ancienne prospérité. Le fameux, ou mieux l'infâme tyran Djezzar pacha † lui ayant succédé, fortifia et embellit cette ville, qui, en 1799 acquit une certaine célébrité par la vaillante et heureuse résistance que ses habitans, sous le commandement de notre brave compatriote Sir Sidney Smith, opposèrent aux armes de Bonaparte.

D'après l'esquisse rapide que je viens de tracer

* Voyez Appendice, n° 25.

† Voyez Appendice, n° 26.

de l'histoire si agitée * de cette ville malheureuse, on ne doit pas s'attendre à y trouver aucun édifice d'une haute antiquité. Les ravages de la guerre s'y montrent de tous côtés : quelques colonnes de granit gris et rouge renversées, et quelques boules de pierre éparses çà et là dans les rues, sont les seules ruines des temps anciens qu'on y voit. Parmi les débris d'architecture gothique sont les restes de l'église cathédrale de Saint-André, près de la mer, mais qui, aujourd'hui, n'est plus qu'une modeste chapelle. On montre pareillement les ruines de l'église Saint-Jean, patron du lieu, laquelle fut bâtie par les chevaliers de Malte. Le plus remarquable des bâtimens modernes est la belle mosquée construite par Djezzar pacha. Elle est carrée, et est surmontée d'une coupole supportée par des colonnes antiques. Un minaret léger et d'une hauteur considérable qui s'élève à côté contraste d'une manière heureuse avec les noirs cyprès groupés tout à l'entour. La cour intérieure est entièrement pavée en marbre blanc. La ville est encore redevable à ce prince d'une belle fontaine située à l'entrée du

* Voyez Appendice, n° 27.

serai ou palais. Les matériaux employés dans sa construction, ainsi que ceux de la mosquée, ont été amenés de Césarée *. L'intérieur du palais ne peut s'apercevoir du dehors, à cause des murs élevés qui l'entourent. Les bazars sont beaux, voûtés et bien approvisionnés ; mais les rues sont généralement très-étroites. Dans les villes fortifiées, telle qu'Acre, il ne peut guère en être autrement, car le terrain y est précieux. Les maisons sont pour la plupart bâties en pierres, et avec une solidité qui indique le besoin de la défense. Elles se terminent toutes par un toit plat, ou mieux par une terrasse qui sert de promenade fort agréable quand il fait beau. Ces terrasses sont construites de la manière suivante : en travers des soliveaux qui forment le plafond du dernier étage de chaque maison, on place des planches de sapin bien jointes ensembles; au-dessus de ces planches on pose des chevrons en sens contraire; les espaces qui se trouvent entre eux sont remplis de foin ou de paille hachée mêlée avec de la chaux et du gravier. On recouvre le tout d'une couche de charbon en poudre, puis d'une de chaux et de sable mêlé

* Voyez Appendice, n° 28.

de cendre et de charbon, et aplatie avec un rouleau. On bat bien le tout avec un maillet jusqu'à ce que la surface prenne un beau poli, et qu'elle soit rendue impénétrable à la pluie.

Au coucher du soleil, nous partîmes pour Nazareth. Comme nous avions l'intention de revenir, nous confiâmes nos cantines et nos effets les plus embarrassans aux soins du supérieur du couvent. Nous sortîmes de la ville par la porte orientale, la seule qu'il y ait du côté de la plaine, et après avoir suivi pendant une demi-heure la route qui longe la baie d'Acre, nous arrivâmes à l'endroit où elle décrit une courbe dans la direction du sud. Là, nous trouvâmes le Kardakah, l'ancien Belus, qui roule un faible volume d'eau à la mer, sur un lit de sable le plus beau que j'aie jamais vu *. Il sort d'un marais qui se trouve à six milles de là, au sud-est, et que les anciens appelaient Palus Cendivia. Dans la saison des pluies, il se change en un torrent rapide, ce qui du

* Selon Pline, l'art de faire du verre fut découvert par des matelots qui faisaient bouillir une marmite sur le sable de cette rivière. C'est de là que les manufactures non-seulement de Sidon, mais des villes voisines tirèrent le sable qui leur était nécessaire. L'Écriture ne fait, je crois, nulle mention de cette rivière.

reste arrive à la plupart des rivières qui, des montagnes de la Syrie, descendent dans la mer. Il sort alors de son lit et inonde les campagnes environnantes. Pendant quatre mois de l'année, la plaine est plus ou moins sous les eaux. Les chaleurs de l'été la dessèchent; mais on remarque dans la terre de larges crevasses, de même qu'en Egypte après que le Nil s'est retiré. Les exhalaisons produites par cette dessiccation produisent souvent des maladies contagieuses; mais ce qui est nuisible à l'homme devient favorable à la végétation. Beaucoup de plantes aquatiques se plaisent dans ce sol; le coton surtout y croît d'une manière étonnante. On le sème dans le mois de mai, et la récolte s'en fait en septembre. Le pays produit également quelque peu de grains. Le tribut annuel que l'on doit au Sultan se paie en cet article, que des bâtimens européens viennent chaque année prendre dans le port, pour le transporter au siége du gouvernement. Dans la plaine, à un demi-mille à l'est de la ville, est un tertre ou petite éminence qui paraît être évidemment l'ouvrage de la main de l'homme. Tout indique en effet qu'à une époque quelconque, une armée qui en faisait le siège y a établi des redoutes.

Trois heures de marche nous conduisirent à un puits situé au pied d'une montagne sur laquelle est un village appelé Péré. Les moukeris ou muletiers, toujours remplis de sollicitude pour leurs animaux, mais s'inquiétant fort peu de ceux qui les louent, nous prièrent de mettre pied à terre et de nous arrêter un instant. Nous consentîmes à leur demande d'autant plus volontiers dans cette circonstance, que nous nous trouvions nous-mêmes un peu fatigués de la chaleur qu'il avait fait durant le jour. Nous étendîmes donc nos tapis par terre, et, après avoir pris quelques rafraîchissemens, nous nous abandonnâmes au sommeil, recommandant toutefois qu'on nous éveillât au bout d'une couple d'heures.

3 *septembre*. — Ce matin, en nous réveillant, nous n'avons pas été peu surpris de voir que la lune, qui brillait d'un éclat extraordinaire lorsque nous traversions la plaine, était alors totalement éclipsée. La vue de cette éclipse produisit sur nous tous un effet d'autant plus grand, que nous ne nous y attendions pas. Je dis tous, car indépendamment de notre propre société, nous trouvâmes que, pendant notre sommeil, nous avions été rejoints par plusieurs personnes allant de Nazareth à Acre. Ce magnifique phénomène fut

pour nous un spectacle intéressant; mais les Arabes ne le virent qu'avec inquiétude, et parurent le regarder comme un signe de funeste présage.

Gravissant la colline, aux pieds de laquelle nous nous étions arrêtés, nous arrivâmes en peu de temps sur les limites de l'ancienne tribu de Zabulon. De là, en une demi-heure, nous atteignîmes le village d'Abylène, situé dans une vallée entourée de collines peu élevées et bien boisées. Une heure de plus de marche nous conduisit dans la belle plaine de Zabulon. La route se partage là en deux branches, dont l'une se dirige à droite et l'autre à gauche. L'ignorance du guide qui avait été envoyé avec nous pour avoir soin des chevaux fut cause qu'au lieu de prendre la route directe de Nazareth, qui est celle de droite, nous tournâmes à gauche et suivîmes pendant plusieurs heures la route de Cana. Nous n'étions plus qu'à une petite distance de ce dernier endroit, lorsqu'il reconnut son erreur; mais comme il faisait nuit, il était difficile de la réparer immédiatement. Enfin, après avoir attendu quelque temps sur le bord de la route, dans l'espoir de rencontrer quelqu'un qui pût nous aider à diriger nos pas, un paysan vint à passer, et ayant été informé de notre embarras, il nous indiqua aus-

sitôt l'endroit où nous désirions de nous rendre. Mais la route qui y conduisait passe à travers un pays montagneux et au milieu de champs fraîchement labourés : en outre, nos chevaux étaient fatigués, et il était douteux qu'ils pussent nous mener jusque là. Nous ne savions donc pas si nous devions poursuivre notre route, ou nous arrêter au premier village qui s'offrirait ; toutefois le désir que nous avions d'arriver à notre destination l'emporta, et nous nous déterminâmes à continuer notre chemin. Nous arrivâmes enfin à Nazareth, mais seulement à six heures du matin ; de sorte que nous avions mis onze heures à parcourir un chemin qu'on fait ordinairement en sept, la distance n'étant que de vingt-un milles. A l'entrée du village nous vîmes une fontaine abondante, ombragée par des arbres ; on l'appelle la « fontaine de la Vierge. » Dans ce moment, plusieurs jeunes femmes allaient et venaient y puiser l'eau nécessaire pour la journée dans de larges jarres de terre qu'elles portaient sur leurs têtes, selon l'ancienne coutume. Attirés par le nom de cette fontaine, nous arrêtâmes nos chevaux pour considérer la scène qui se passait sous nos yeux, et qui nous rappelait d'une manière si frappante les mœurs des siècles les plus reculés, et

l'occupation probable de celle qui fut choisie entre toutes dans cet humble village, pour être la mère du Messie.

En arrivant au couvent, j'étais si fatigué que, pendant qu'on préparait nos chambres, je m'endormis sur le pavé de la cour où nous étions descendus de cheval, et qu'on eut de la peine à me réveiller. Mon ami, M. de Cadalvène, éprouvait un retour de la fièvre dont il avait été attaqué dans la Haute-Egypte, accès de fièvre qu'avait sans doute occasioné l'abondante rosée de la nuit. M. de Breuvery, dont le cheval s'était abattu sous lui, avait reçu de fortes contusions; notre domestique lui-même souffrait d'une ophthalmie; de sorte que cette nuit n'avait été pour nous qu'une nuit de malheur, et nous entrâmes au couvent plutôt comme des invalides que comme des pélerins bien portans.

Le couvent de Nazareth appartient aux missionnaires de la Terre-Sainte : il est situé dans le bas du village, à l'extrémité est. C'est un bâtiment simple, solide, et entouré de hautes murailles. Il renferme une église, des cellules pour les religieux, et de nombreux appartemens pour les pélerins et les voyageurs. L'église occupe l'emplacement, où, suivant la

tradition, s'élevait autrefois la maison qu'habitaient Joseph et Marie, avant qu'elle n'eût été miraculeusement transportée à Lorette. On la nomme l'église de l'Annonciation, en mémoire de l'incarnation de Notre Seigneur : elle ne se recommande guère que par son emplacement; les proportions en sont irrégulières, et elle est ornée avec plus de faste que de goût. Derrière le maître-autel, il y a un escalier par lequel on descend à une excavation pratiquée dans le roc, et où l'on voit deux colonnes de granit; l'une, placée à l'entrée, indique le lieu où était assise la Vierge Marie, lorsque l'ange Gabriel la salua comme la mère du Messie; l'autre marque la place où était l'ange lorsqu'il s'acquitta de son message. Celle qui se trouve placée plus avant a été, dit-on, rompue par les Sarrasins au-dessus de son socle : la partie fracturée a été enlevée, tandis que le haut de la colonne reste suspendu au plafond. Dans tout autre pays, un pareil fait, d'ailleurs facile à expliquer, n'aurait pas même été remarqué; mais ici où le peuple, naturellement crédule et enclin au merveilleux, éprouve un respect religieux pour la sainteté du lieu, on le regarde comme l'effet d'un pouvoir surnaturel et invisible. Il est déplorable qu'on encou

rage des croyances aussi absurdes; elles n'ont pu prendre naissance que dans un siècle d'ignorance : les entretenir dans le temps de lumières où nous vivons, c'est exposer gratuitement notre sainte religion à des critiques imméritées.

4 septembre. — Ici, de même qu'à Jérusalem, on montre au pélerin diverses localités comme se rattachant à l'enfance de Notre Seigneur, et à la vie de ses parens : 1° L'endroit où Joseph, époux de la Vierge et tuteur de l'enfant Jésus, exerça la profession de charpentier : il est à peu de distance du couvent, et est indiqué par une chapelle petite, mais bien entretenue. 2° La synagogue où le Christ expliqua le texte d'Isaïe, qui le concerne; ce qui scandalisa grandement tout le peuple juif. 3° Une chambre renfermant un énorme bloc de pierre (neuf pieds sur six et quatre de hauteur) appelé « Mensa Christi, » où Jésus-Christ soupa la dernière fois avec ses disciples, avant leur départ de Nazareth pour Jérusalem. On prétend même indiquer le précipice où le peuple voulut précipiter Jésus (St. Luc, IX, 29); mais il se trouve à une trop grande distance de la ville, pour qu'on puisse regarder son identité comme certaine. Ce lieu est toutefois on ne peut

plus convenable pour l'exécution d'un dessein aussi criminel; car les rochers qui bordent le précipice sont entassés les uns sur les autres en blocs énormes et de la manière la plus confuse. La vue de ces divers lieux produisit sur nous une impression plutôt pénible qu'agréable. Cet appel continuel fait à notre crédulité, déjà fort affaiblie par notre pélerinage à Jérusalem, fut cause que nous nous retirâmes sur une éminence qui domine le village, où nous pûmes nous livrer en paix à des souvenirs, sinon plus agréables, du moins qui reposent sur une tradition plus authentique. Le village de Nazareth ou Nassera, comme on le nomme aujourd'hui, est situé sur un coteau qui termine à l'ouest une délicieuse vallée entourée de toutes parts de montagnes rocailleuses peu élevées, mais qui se lient par leur base comme pour la garantir de toute invasion. C'est dans l'enceinte formée par les montagnes, où tout sourit à l'œil, où tout est verdoyant, que le Sauveur du monde fut conçu; c'est là que, retournant à un âge encore tendre, il passa les premières années de sa jeunesse *. Ces faits sont si incontestables, même sous

* « Il s'est élevé devant le Seigneur comme un faible ar-

le point de vue purement historique, qu'aujourd'hui encore, dans tout l'Orient on donne, par dérision, le nom de Nazaréen ou de sectateur de l'homme de Nazareth à tous ceux qui croient en la mission divine de Jésus-Christ. Que faut-il de plus pour rendre ce lieu l'un des plus intéressans aux yeux de tout voyageur chrétien?

brisseau et comme un rejeton qui sort d'une terre sèche : il a été sans beauté et sans éclat ; nous l'avons vu, et il n'avait rien qui attirât nos regards. » (Isaïe, LIII, 2.)



A T Francia Lith — Lith. Kaeppelin et Cie r Richer

MOUNT THABOR

CHAPITRE XII.

Route du mont Thabor. — Nous montons sur la montagne. — Vue que l'on découvre de son sommet. — Mont Hermon. — Nain. — En-Dor. — Plaine d'Esdraélon. — Plaine de Saphet. — Chaleur excessive. — Nous nous mettons à l'abri sous un pont en ruines, jeté sur le Jourdain. — Bisan ou Scythopolis. — Mont Gilboa. — Lac de Génézareth. — Promenade le long de ses rives. — Sources minérales. — Tibérias. — Juifs de Tibérias. — Szaffaad. — Aire pour battre le blé. — Mont des Béatitudes. — Fertilité de la Galilée. — Cana. — Nous retournons à Nazareth.

5 *septembre.* — Ce matin, M. de Breuvery et moi, nous sommes partis pour visiter le mont Thabor, Tibérias, Cana et quelques autres endroits intéressans situés dans cette partie de la Galilée. M. de Cadalvène, retenu par la fièvre, ne put nous accompagner. On nous avait permis de laisser pendant la nuit dans la cour du couvent le guide et les chevaux que nous avions loués dès la veille; à deux heures du matin, un frère lai vint nous ouvrir les portes, et nous

pûmes nous mettre en route pour le mont Thabor, situé à l'est de Nazareth. L'obscurité de la nuit ne nous permit guère de voir que le pays qui bordait la route, mais il nous parut bien boisé ; les arbres que nous vîmes étaient des chênes rabougris.—Après deux heures de marche nous arrivâmes au pied de la montagne, près du village de Déborah, situé sur son flanc occidental, et nous commençâmes à gravir son sommet, en suivant un sentier qui passe à travers une forêt de chênes et d'arbustes, dont ce côté de la montagne est couvert. La montée est d'abord assez douce ; mais vers le milieu elle devient plus rapide. Nous mîmes alors pied à terre, et nous conduisîmes nos chevaux par la bride. Même de cette manière, ils avaient peine à monter, car le roc nu sur lequel il nous fallait marcher de temps à autre n'offrait à leurs pieds aucun point d'appui. Enfin, après une montée pénible d'environ une heure, durant laquelle nous fûmes obligés de nous reposer plusieurs fois, nous atteignîmes la cime la plus élevée de la montagne. Vue d'en bas, elle paraît se terminer en pic : mais une fois parvenus sur son sommet, nous trouvâmes un plateau de forme ovale, ayant environ un mille de circonférence. Tout-à-coup le soleil se montra

dans tout l'éclat de son lever oriental, et présenta à nos regards émerveillés un des plus beaux et des plus intéressans spectacles que l'imagination puisse concevoir. Dans la direction est-nord-est s'étend, comme à nos pieds, une magnifique nappe d'eau, environnée de montagnes : c'est le lac de Génézareth. A son extrémité nord apparaît la cîme neigeuse du mont Hermon. A l'est s'ouvre la vallée du Jourdain, au-delà de laquelle le regard se perd dans les déserts * du Haouran. Au sud s'offre l'immense plaine d'Esdraélon, courant dans la direction de Jérusalem, où elle est bornée par les montagnes d'Israël, et à l'est par celles de Gilboa. Le mont Carmel borne la vue au sud-ouest. La montagne gigantesque située au nord-est, et que les Hébreux appellent Hermon, les Sidoniens, Sirion, et les Amorites, Shenir, est connue des habitans du pays sous le nom de Djebel-es-Sheikh. C'est le sommet le plus élevé de la chaîne de l'Anti-Liban. Les vapeurs

* Nom donné ici à tout lieu isolé, qu'il soit aride ou fertile, et quelquefois même à d'immenses pâturages. Pour ce qui est de la description de cette contrée, qui est l'Auranitie de Josèphe et l'Ituria de saint Luc, voyez l'ouvrage de l'auteur, intitulé *la Syrie*.

blanchâtres qui flottent encore autour de sa base, et qui couvrent la partie de ses flancs qui n'est pas encore exposée aux rayons du soleil, me rappelle ces « rosées abondantes » dont parle le Psalmiste, et qu'il comparait au « parfum précieux *qui fut répandu* sur la tête d'Aaron, et qui découla sur sa barbe et sur le bord de ses vêtemens. » (Psaume CXXXIII.) A ses pieds s'élèvent les villes de Nain et de En-Dor. C'est à l'entrée de la première de ces villes que Notre Seigneur rappela à la vie le fils unique de la veuve (saint Luc, VII, 14), et c'est dans la dernière que vivait la sorcière consultée par Saül, peu de temps avant la fatale bataille de Gilboa. (1, Sam. XXVIII, 21.) A sa base, du côté du nord, s'étend le lac dont le nom seul réveille les souvenirs les plus intéressans, lac qui fut le théâtre de plusieurs des miracles du Christ, et sur les bords duquel demeurèrent la plupart de ses apôtres. Le Jourdain rappelle le baptême du Christ, sacrement auguste qui ouvre aujourd'hui l'entrée de la céleste Chanaan à ses enfans adoptifs. La plaine de Jézrel, ou d'Esdraélon, appelée aussi Grande plaine (l'Armageddon de l'Apocalypse), était la partie la plus fertile de la terre de Chanaan. Dans le partage fait par Josué, elle

échut à la tribu d'Issachar, « qui s'y réjouissait dans ses tentes. » (Deut. XXXIII, 18.) Plusieurs tribus d'Arabes paisibles, attirées par la richesse des pâturages, et appartenant toutes à la nombreuse famille d'Ismaël, sont répandues sur son immense surface où elles vivent dispersées çà et là sous des tentes, au milieu de leurs troupeaux. Ainsi les anciens patriarches allaient jadis faisant paître leurs troupeaux, et errant parmi les villes et les villages du pays de Chanaan, et même dans les districts les plus peuplés, sans être inquiétés. Dans les premiers siècles de l'histoire des Juifs, sous la domination romaine, à l'époque des croisades, et même dans des temps beaucoup plus rapprochés, cette vallée a été le théâtre de batailles mémorables : aucune terre n'a peut-être été si souvent abreuvée de sang humain que la plaine qui s'étend à nos pieds *. C'est là que Barak, descendant du mont Thabor avec ses dix mille combattans, mit en déroute Sisra et « tous ses charriots, même ses neuf cents charriots armés de faux, et toutes ses troupes. » (Voir Jug. IV et suiv.) Ce fut là aussi que Josias, roi de Juda, livra bataille

* Voyez Appendice, n° 29.

à Néchao, roi d'Egypte, et succomba sous les coups de son antagoniste. (Rois, XXIII, 29.) Un voyageur moderne qui a traversé cette plaine dans toute son étendue, estime qu'elle a au moins quinze milles en carré, en tenant compte de quelques irrégularités apparentes. Quoiqu'elle porte le nom de « plaine, » elle est néanmoins semée de plusieurs collines qui, vues des montagnes voisines, se confondent presque avec le sol. De la hauteur où nous sommes, on n'aperçoit à l'œil nu ni ville ou village; on en découvre seulement quelques uns à l'aide d'une lunette d'approche. Dans la direction de Nablos, situé au milieu des montagnes d'Ephraïm, nous croyons découvrir Hébal et Grizim, que nous ne pûmes visiter lorsque nous partîmes de Jérusalem pour nous rendre à la côte. Il nous est impossible d'apercevoir la Méditerranée. Nous contemplions depuis quelque temps le paysage environnant, qui excite un intérêt si vif, lorsque le sol biblique et classique que nous foulions vint à son tour attirer notre attention. Ce fut là que Déborah et Barak assemblèrent leur armée avant de livrer bataille à Sicra. (Jug. IV.) Durant la guerre romaine qui se termina par la conquête de la Judée, le mont Thabor

fut fortifié par Josèphe qui devint dans la suite l'historien de sa nation. A quelques pas de nous sont les ruines d'une chapelle qui rappelle la transfiguration du Seigneur. « Six jours après, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, son frère, et les mena à l'écart sur une haute montagne et se transfigura devant eux, etc., etc. (Saint Math. XVII)* On a élevé dans cet endroit trois autels, en commémoration des trois tabernacles que saint Pierre proposa d'ériger : « Un pour Toi (Notre Seigneur), un pour Moïse, et un autre pour Elie.» Cette montagne à peu près isolée, a la forme d'un cône tronqué, et s'élève à quinze cents pieds au-dessus de la plaine où elle est assise. Elle a dû être en tout temps une position militaire très-forte. Des restes de murs et de fossés qui l'enveloppent, particulièrement du côté du nord et du nord-est, indiquent évidemment que telle fut

* Il s'est élevé une espèce de controverse sur la signification propre de l'expression *ἰδίαν* Les uns veulent que ce mot se rapporte à la situation de la montagne ; les autres veulent, au contraire, qu'on l'entende dans le sens de *en particulier*, ou sur eux-mêmes. Tandis que les critiques disputent entre eux, croirait-on que l'autorité de saint Jérome, qui n'avait aucun intérêt à cet égard, est rejetée par certains écrivains comme suspecte !

autrefois sa destination. On voit également plusieurs citernes, servant jadis à recevoir les eaux pluviales ; mais qui maintenant n'ont plus la même destination. Aujourd'hui le mont Thabor n'est habité que par quelques paysans, probablement réfugiés, qui en cultivent une partie, justement ce qu'il faut pour leur existence. Ils parurent surpris et inquiets de notre visite, tant leur solitude est rarement troublée par des personnes étrangères.

Après avoir recommandé à notre guide de reconduire nos chevaux en suivant le sentier par lequel nous étions venus, nous descendîmes par la pente rapide de la montagne dans la plaine de Saphet, et, gagnant la grande route qui conduit d'Acre et de la côte à Damas, nous arrivâmes en quelques minutes à un vaste caravanserail, bien fortifié, appelé Kan de Djebel Thor (Mont Thabor). Il s'y tient une fois par semaine une foire qui est principalement fréquentée par les marchands de Tibérias, qui viennent y échanger leurs marchandises contre des bestiaux. On nous engagea à nous y reposer jusqu'à ce que la chaleur du jour fût tombée ; mais la mine des habitans ne nous inspirant pas de confiance, nous n'acceptâmes pas l'offre qui nous était faite.

De là, nous dirigeant à travers une contrée riante et accidentée, dont le sol, quoique fertile, n'est cependant qu'en partie cultivé, nous arrivâmes au Jourdain, éloigné d'environ quatre heures du Kan. Dans ce trajet, je souffris considérablement de la chaleur : car nous ne rencontrâmes pas un arbre, pas un arbuste qui nous offrît le plus léger ombrage contre les rayons brûlans du soleil. Fort heureusement j'avais apporté avec moi un keffié bédouin (mouchoir), que je nouai autour de ma tête, sous mon turban. De cette manière, j'atteignis le Jourdain. Nous nous reposâmes sous l'arche d'un pont à demi ruiné qui traverse le fleuve un peu au-dessous du village de Szammagh,* près de l'endroit où il débouche du lac. Sur la rive opposée, est une plaine d'une certaine étendue, célèbre par les fréquentes incursions qu'y font les Arabes. Vers l'époque de la moisson, on y envoie de Tibérias des gardes, chargés d'assurer la récolte des fruits de la terre. †

A huit ou dix milles plus loin, vers le sud, est Bisan, la Bethshan de l'Écriture et la Scythopolis des

* Mot arabe qui signifie poisson.

† « Ils mangeront eux-mêmes votre blé, et ils boiront votre lait. » (Ezéch. XXV. 4.)

écrivains grecs et romains. C'était la ville la plus considérable du Décapolis, et la seule qui se trouvât de ce côté du Jourdain. Après la défaite des Israélites et la mort de Saül et de ses fils, les Philistins attachèrent le corps de Saül aux murailles de cette ville d'où il fut enlevé par les habitans de Jabesh-Gilead. On y voit encore les restes d'un théâtre romain, caché en partie sous de grandes herbes, ainsi que les vestiges d'une forteresse probablement l'ancienne Acropolis, construite sur le sommet d'une colline, de forme conique. Au nord-est de cette colline, on trouve plusieurs sarcophages, et au sud-est une route pavée qui conduit à l'ancienne Ptolémaïs (Acre). Le village lui-même n'est qu'un amas de misérables huttes où vivent environ deux cents pauvres fellahs. Dans l'état actuel de la Palestine, il est exclu de toute participation à son commerce. On trouve, dans les environs du village, quelques morceaux de lave, et les montagnes qui l'entourent ont l'apparence de volcans éteints. Le mont Gilbon avoisine Bisan, et borne à l'ouest la plaine du Jourdain. Les indigènes le nomment encore aujourd'hui Djebel Gilbo. C'est un long rideau de montagnes, dont les diverses échancrures forment des pics qui

s'élèvent à cinq cents pieds au-dessus de la route, et à mille environ au-dessus du Jourdain. A l'est, la plaine est bornée par une chaîne de montagnes qui est une prolongation du mont Gilead. Dans l'intervalle compris entre cet endroit et Bisan, le Jourdain est traversé par un pont de pierre, formé d'une arche principale et de deux plus petites. Près du pont, est un vaste kan pour les voyageurs.

Lorsque nous nous fûmes suffisamment reposés, nous nous déshabillâmes pour nous baigner. Le Jourdain est dans cet endroit large d'environ trente à quarante pieds : mais il est peu profond. A ce point de son cours, ses eaux sont tout-à-fait transparentes, tandis qu'à son embouchure, près de Jéricho, elles sont d'un blanc trouble, couleur dont elles ne s'imprègnent évidemment que parce que, dans l'intervalle, elles rencontrent un lit de terre argileuse.

Le soir, à la fraîcheur, nous remontâmes à cheval. En approchant de l'extrémité ouest du lac Tiberias, nous remarquâmes un ancien ouvrage en maçonnerie, qui nous parut être une digue, construite sans doute pour prévenir les inondations. On dit que, dans la saison des pluies, lorsqu'il est grossi par les torrens qui descendent des montagnes, il s'élève à

trois ou quatre pieds au-dessus de son niveau ordinaire. Une plaine étroite sépare les bords du lac d'une chaîne de collines raboteuses qui courent parallèlement avec lui et qui le bornent à l'ouest. Le soleil venait de s'abaisser un peu derrière leur sommet, de sorte qu'en se réfléchissant dans le sein du lac, elles offraient une multitude de formes aussi variées qu'agréables. La rive opposée est bordée par des rochers arides, escarpés, aux contours hardis et par des collines de pierre grise. A tout prendre, c'est une belle nappe d'eau; mais l'aspect uniforme de ses rives, l'absence totale d'arbres le long de ses bords, joint à ce qu'on n'aperçoit pas un seul bateau * dans toute son étendue, lui donnent un air sombre et monotone qu'offrent bien rarement nos lacs d'Europe. Sa surface est, en général, unie comme une glace, ce qui est dû à la nature même du terrain qui l'entoure; mais, de même que toutes les mers enfermées au milieu des terres, il est exposé de temps en temps à des coups de vent, à des raffales et à des bourasques qui descendent tout-à-coup des mon-

* Sous le règne de Vespasien, ce lac fut le théâtre d'une bataille où périrent plusieurs milliers d'hommes.

tagues *, mais qui durent peu. On l'appelait anciennement mer de Chinnereth, à cause de sa proximité de la ville de ce nom. L'Écriture le nomme mer de Galilée, parce qu'il se trouvait en effet sur la limite occidentale de cette ancienne province de la Palestine, lac de Génézareth, de la contrée de ce nom qui l'avoisine, et enfin mer de Tibérias, du nom de la ville de Tibérias qui était située dans les environs. On ne l'appelle plus aujourd'hui que lac Tabaria, seule ville considérable qui se trouve sur ses rives. Sa longueur est d'environ quinze milles, et sa largeur de six à neuf. Les Juifs avaient coutume de dire, en parlant du lac de Génézareth, que « Dieu aimait mieux cette mer que pas une autre; » et dans un sens, la remarque est tout-à-fait juste, car Notre divin Rédempteur, soit avant soit après sa résurrection, l'honora de sa présence plus qu'aucun autre endroit. Il fit de Capharnaüm, qui était bâtie sur les rives du lac, le lieu de sa résidence ordinaire. De là vient qu'on l'appelait « sa ville. » (Saint Math. IX, 1.)

* « Alors un vent violent vint tout-à-coup fondre sur le lac, et *leur barque* s'emplissant *d'eau*, ils étaient en péril. Jésus s'étant levé parla avec menaces au vent et aux flots agités; tout s'apaisa et il se fit un grand calme » (Saint Luc, VIII, 23, 24.)

Ce fut sur les bords de ce lac qu'il trouva plusieurs de ses apôtres exerçant l'humble profession de pêcheurs, et qu'il les appela à lui pour porter témoignage de ses miracles et annoncer son royaume. C'est également sur ce lac que Notre Seigneur, pour éviter la foule qui se pressait autour de lui, monta dans une barque où il s'assit, et d'où il enseigna le peuple assemblé sur le rivage. Quel spectacle imposant ! — Une vaste multitude de peuple, disposée sur la pente des hauteurs voisines et que réfléchissaient les eaux du lac, écoutant avec attention celui qui leur parlait comme jamais homme ne parla ; — le caractère de l'orateur, le lieu, le silence solennel qui régnait, tout contribuait à augmenter l'effet de cette scène majestueuse. Ce fut sur cette mer que Jésus, « à la quatrième veille de la nuit, » marcha comme un esprit, malgré la « bourasque de vent qui s'était élevée, » et l'agitation des vagues. Ce fut à ces mêmes flots qu'il « parla avec menace, » et qu'il dit : « Tais-toi, calme-toi ! et le vent cessa et il se fit un grand calme. » (Saint Marc. IV, 39). Ce fut enfin sur les bords de ce lac que Jésus apparut à ses disciples, trois jours après sa résurrection ; et qu'après avoir reproché à Pierre son manque de fidélité, et obtenu

de lui par trois fois l'aveu de sa faute, il le rétablit dans ses fonctions d'apôtre et en fit l'une des colonnes de son église.

Après deux heures d'une promenade à cheval fort agréable le long des rives du lac, durant lesquelles nous aimions, chemin faisant, à nous rappeler les événemens dont je viens de parler, ainsi qu'un grand nombre d'autres dont ces lieux ont été le théâtre au temps de Notre-Seigneur, nous arrivâmes à la ville de Tibérias, située sur la rive occidentale du lac, mais cependant plus au nord qu'au sud.

Un mille environ avant d'atteindre la ville, et presque sur les bords du lac, nous trouvâmes plusieurs sources minérales, enfermées par un bâtiment en pierre, de forme carrée et surmonté d'un dôme. La première pièce sert de salle d'attente pour les domestiques et de cabinet de toilette pour les maîtres. Le bain, ou pour mieux dire, le réservoir qui contient l'eau chaude est dans la pièce intérieure, et se trouve placé un peu plus bas que le pavé. Elle forme un carré d'environ dix pieds. Mon compagnon de voyage prétend qu'elle contient une forte solution de muriate de soude mélangée d'une quantité considérable de fer et de souffre. Ces bains sont

renommés pour les rhumatismes et dans le cas de débilité prématurée; il s'y rend des malades de toutes les parties de la Syrie. Une espèce de squelette, entièrement nu jusqu'au cou, était dans le bain et paraissait tellement absorbé dans ses pensées que ce fut à peine s'il fit attention à nous lorsque nous entrâmes. Peut-être ne se considérait-il plus comme de ce monde et, par conséquent, comme exempt des égards et des devoirs de politesse qu'il impose. L'eau, en se rendant de la citerne dans le lac, forme un courant considérable qui laisse sur les pierres qu'il rencontre un dépôt de couleur jaunâtre. On trouve dans les environs plusieurs autres sources minérales; mais jusqu'ici on n'en a tiré aucun parti. Je me brûlai fortement la main en la plongeant imprudemment dans une de ces sources pour m'assurer du dégré de chaleur qu'elle avait, et pour connaître quel en était le goût. On nomme cet endroit El-Hammam, nom générique que l'on donne à toutes les sources d'eau chaude. Son ancien nom hébreu Emmaus a, je crois, la même signification.

A partir d'un peu au-delà de ces sources jusqu'à Tibérias, on rencontre un grand nombre de cavernes creusées dans les flancs des collines situées à l'ouest.

L'heure avancée du jour ne nous permit pas d'en examiner la nature. Elles servaient peut-être de retraite aux moines du moyen-âge. On les indique aux voyageurs comme étant les « tombeaux » dont il est fait mention dans l'Évangile, et qu'habitaient les démoniaques dont l'un entre autres fut instantanément guéri par Jésus-Christ. (Saint Marc, v, 2, 5,)

Un peu avant d'arriver à la ville, nous passâmes au milieu de quelques vieilles ruines qui servent aujourd'hui de cimetière aux Turcs, et parmi lesquelles on remarque une grande quantité de fûts de colonnes en granit rouge et gris, gisant épars çà et là. Ce sont vraisemblablement les restes de l'ancienne ville qu'avait bâtie Hérode Agrippa, tétrarque de Galilée, et à laquelle il avait donné le nom de Tibérias, en l'honneur de l'empereur Tibère qui régnait alors. Les Sarrasins, sous la conduite du calife Omar, s'en emparèrent. A l'époque des croisades, elle tomba au pouvoir des chrétiens; mais les mahométans s'en rendirent définitivement maîtres vers le commencement du quatorzième siècle.

Il était nuit lorsque nous arrivâmes aux portes de Tibérias. Le bruit des pas de nos chevaux tirèrent de leur assoupissement quelques soldats albanais

qui étaient là de garde, uniquement pour la forme. Notre arrivée dans cette ville isolée, excita d'abord un sentiment de surprise auquel succéda bientôt la défiance. Satisfaits de la faible somme de connaissances qu'ils possèdent et qu'ils regardent comme suffisante à leurs besoins, les Orientaux ne peuvent concevoir que des Européens se décident à quitter une patrie où ils vivent heureux uniquement par curiosité, ou par amour pour la science. Sur l'exhibition de nos *teskerés*, on nous permit de passer. On nous conduisit à la maison d'un catholique nommé Saba, pour qui nous avions apporté du couvent de Nazareth des lettres de recommandation. Il exerçait les fonctions de secrétaire auprès du gouverneur, et était considéré comme un personnage important dans un endroit où bien peu de personnes savent lire et écrire. Ce brave homme parut extrêmement flatté de notre visite, et se mit sur-le-champ en devoir de tout préparer pour bien nous recevoir. Malgré nos instances pour l'en empêcher, il fit ajouter plusieurs plats au modeste souper qu'il se disposait à partager avec sa famille. Il faut avoir voyagé dans les contrées où l'argent même n'est pas toujours une ressource contre les privations, pour pouvoir appré-

cier combien a de charmes une réception franche et cordiale comme celle qui nous était faite. Ces preuves de désintéressement sont rares assurément ; mais lorsqu'elles se rencontrent, elles honorent d'autant plus celui qui les donne, qu'il est bien rare qu'on revoie une seconde fois le voyageur qui passe, et que, bien certainement, on n'espère pas de jamais le rencontrer. On dressa nos lits sur la terrasse au-dessus de laquelle était un treillis qu'entrelaçait une vigne. Lorsque nous fûmes couchés, la vue du dôme étoilé, que nous apercevions à travers ce feuillage, était d'un aspect ravissant.

6 *septembre.* — Nous nous levâmes de bonne heure, afin de profiter de la fraîcheur du matin pour visiter la ville et ses environs. La ville moderne de Tibérias ou Tabaria, comme l'appellent les indigènes, occupe seulement une partie de l'emplacement de l'ancienne cité. Elle est entourée de toutes parts, excepté du côté de la mer, par une muraille épaisse et solidement construite, haute de vingt pieds, avec une parapet, mais qui n'est point armé de canons. On y a pratiqué des meurtrières, et elle est flanquée de vingt tours rondes. Ces tours ont au premier coup-d'œil un aspect imposant ; mais un examen

plus attentif ne tarde pas à en faire reconnaître l'insignifiance. Toutefois, on regarde cette ville comme capable de résister à tout assaut qui serait livré par des soldats syriens. * Au nord de la cité, sur une éminence qui la domine, sont les ruines de la citadelle, qui fut détruite, il y a quelques années, par un tremblement de terre, qui renversa également la plupart des maisons de la ville. La moitié de l'enceinte renfermée dans les murs est encore aujourd'hui vide de maisons ou de bâtimens quelconques. Dans le bas de la ville, au bord du lac, est une petite chapelle qui, d'après la tradition, occupe l'emplacement de la demeure de Simon, fils de Jonas (l'apôtre Saint Pierre) et où il exerçait l'humble profession de pêcheur, ignorant encore la glorieuse destinée qui l'attendait. C'est un bâtiment de forme oblongue, voûté, et dans chaque côté duquel on a percé deux petites croisées pour recevoir la lumière extérieure. Il sert généralement de kan pour les voyageurs qui n'ont pas d'autre endroit où ils puis-

* Sous la domination du sheik arabe Daher, elle suppporta pendant huit mois l'attaque de 80,000 assiégeans. (Burkhardt.)

sent loger dans la ville. Tout près de là étaient quelques pêcheurs qui retiraient leurs filets du lac; le poisson qu'ils prirent était de la grosseur de la perche et lui ressemblait beaucoup. Nul doute qu'il n'en existe de plusieurs autres espèces dans le lac où ils vivent bien paisiblement. — Ici, comme partout ailleurs, les Juifs habitent un quartier séparé. Il se trouve presque au centre de la ville, et est entouré d'un mur percé de plusieurs portes qu'on ferme à la nuit tombante. Toutefois ils jouissent d'une entière liberté religieuse. Un grand nombre d'entre eux sont des Juifs d'Europe, qui se sont retirés ici pour terminer paisiblement leur carrière. Tibérias étant une des quatre villes saintes du Talmud, (les trois autres sont Saphet, Jérusalem et Hébron,) et se trouvant située au bord du lac Génésareth d'où, à ce qu'ils prétendent, le Messie doit sortir. Lorsque nous nous trouvâmes au milieu d'eux, plusieurs nous adressèrent la parole en allemand, d'autres en espagnol. Ils nous menèrent visiter leur synagogue, ainsi qu'une espèce de collége qu'ils possèdent ici. Dans la bibliothèque attachée à ce dernier établissement, nous vîmes trois ou quatre rabbins paraissant absorbés sur de gros volumes

reliés en basane et écrits en hébreu. Ils semblèrent éprouver du plaisir en voyant que nous connaissions plusieurs des faits qui se rattachent aux premiers temps de leur histoire. Le premier établissement de leurs ancêtres à Tibérias, remonte à l'époque de la destruction de Jérusalem par Vespasien. Après l'anéantissement de la monarchie juive, Tibérias devint la résidence d'une succession de patriarches qui exerçaient une sorte d'autorité sur les Israélites dispersés dans divers endroits de la Palestine. Cette ville se rendit, de bonne heure, célèbre par son académie, que présidèrent successivement plusieurs docteurs juifs jusqu'au quatrième siècle. On prétend que la dernière assemblée du Sanhedrim se tint ici; le Mishna ou texte du Talmud y fut rédigé, et c'est ici enfin que les célèbres Massorites se livrèrent à ces études qui exigeaient les plus minutieuses recherches.

Tabaria est peut-être la ville la plus triste de toute la Syrie. Les Bédouins du Ghor, au sud du lac, et les habitans du canton de Szaffard, au nord, sont les seuls avec lesquels elle fasse quelque commerce. Les caravanes qui vont d'Acre à Damas s'y arrêtent de temps en temps; malgré cela, les bazars paraissent

de temps en temps; malgré cela, les bazars paraissaient déserts, et la moitié des boutiques étaient fermées, faute d'acheteurs. N'étaient des Juifs, l'ancienne métropole de la Galilée serait vraisemblablement abandonnée depuis long-temps, à cause de l'insalubrité de sa situation, environnée comme elle l'est de montagnes rocailleuses qui ne laissent pas un libre passage au vent d'ouest (vent qui règne dans toute la Syrie pendant l'été), et qui y concentrent la chaleur à un degré quelquefois insupportable. Les fièvres intermittentes y sont très-communes. La crainte d'être victimes de ce fléau des voyageurs, et la pensée que nous avions laissé à Nazareth un ami (M. Cadalvène) malade de cette même fièvre, furent cause que nous nous arrêtâmes moins long-temps à Tabaria que nous ne l'aurions fait sans cela. On trouve dans les environs diverses localités dont il est fait mention dans l'Évangile, et que nous eussions visitées avec plaisir, car c'est là que Notre Seigneur passa une grande partie de sa vie publique. Sur la rive occidentale du lac, était Capharnaüm; il y demeura chez la belle-mère de Simon, qu'il guérit de la fièvre. (Saint-Marc, I, 29, 30, etc.) Près de Capharnaüm,

était Bethsaïde de Galilée, où résidaient les apôtres André, Philippe et Pierre. (Saint-Jean, I, 44.) Non loin de là, était située Corozaïn, à laquelle, ainsi qu'aux deux autres villes que je viens de nommer, Notre Seigneur adressa de vifs reproches pour l'indifférence avec laquelle elles avaient vu ses miracles. (Saint-Math., XI, 21.) Une autre Bethsaïde, appelée aussi Julias, se trouvait pareillement sur la rive nord-est du lac. Le désert où Jésus nourrit la multitude avec cinq pains et deux poissons est à peu de distance de ce lieu; c'est en revenant de Capharnaüm qu'il traversa le lac en marchant sur l'eau et qu'il éprouva la foi de Pierre en lui permettant de suivre son exemple. Tout près de là étaient Dalmanatha et Magdela. C'est probablement de cette dernière ville qu'était cette Marie dont il est parlé dans le Nouveau Testament sous le nom de Marie-Madelaine. Dans la direction du nord, on découvre la ville de Saphet, située sur une des plus hautes montagnes de la Galilée. On pense que c'est la Citron de l'Écriture, qui se trouvait dans le pays de Zabulon, et dont les Israélites ne purent s'emparer. On l'aperçoit à une grande distance, et à cet égard il est bien possible qu'elle

soit « la ville bâtie sur une colline » à laquelle fait allusion notre Sauveur dans le sermon qu'il prêcha sur la montagne.

Après nous être rafraîchis en nous baignant dans le lac dont l'eau est extrêmement douce, fraîche et limpide, nous nous remîmes en route vers midi pour retourner à Nazareth. Notre aimable hôte, qui ne nous avait pas perdus de vue une minute, nous accompagna à une certaine distance de la ville. Il nous fut impossible, en le quittant, de lui faire accepter aucune espèce de présent.

A mesure que nous gravissions la montagne située à l'ouest de la vallée, l'air, que nous avions trouvé étouffant dans le bas, devint peu à peu plus frais; la végétation prit de la vigueur, et se revêtit d'une teinte plus foncée. A gauche de la route, sur un terrain un peu élevé, nous vîmes des bœufs employés à fouler du blé. Ils n'étaient pas muselés et on les laissait manger librement le grain que leurs travaux avaient aidé à faire venir, conformément à ce précepte de Moïse : « Vous ne lierez « point la bouche du bœuf qui foule vos grains « dans l'aire » (Deut. xxv. 4.) Lorsque le grain

est séparé de l'épi, on le vanne en le lançant contre le vent avec une pelle de bois. On répète cette opération jusqu'à ce que le grain soit entièrement séparé de ses barbes, après quoi on le réunit en tas, on le porte dans la maison même du propriétaire, car dans ces contrées on ne voit nulle part de granges isolées. On se sert de la paille, ainsi broyée, pour la nourriture des bestiaux, et pour faire des briques. L'aire à battre est ordinairement découverte ; on l'égalise bien avec un rouleau, et on a le soin de la rendre plus dure en y mêlant de la chaux, afin que l'herbe ne puisse pas y croître, et que la chaleur ne la fasse pas gercer. Cependant, malgré ces précautions, on trouve toujours un peu de terre mêlé au grain, ce qui rend le pain graveleux et mauvais.

Au bout d'environ une heure, nous atteignîmes Ayn-el-Raham ; c'est le nom que l'on donne à une très-belle source d'eau. Nous mîmes pied à terre en cet endroit et nous déjeûnâmes avec du pain et des fruits. Deux heures et demie après, nous arrivâmes à un endroit où l'on voit une demi-douzaine de gros blocs de pierre noire qui s'élèvent au-dessus du sol. à peu de distance de la grande route. On les appelle

Hadjar-el-Nassara ou « les pierres des Chrétiens. » *
On prétend que ce sont les pierres mêmes sur lesquelles Jésus-Christ s'appuya lorsqu'il enseigna la multitude qui était accourue pour l'entendre, et que c'est le lieu où se fit la multiplication des pains et des poissons.

A environ une heure de marche de cet endroit, sur un plateau uni est une colline de forme oblongue sur l'extrémité de laquelle s'élèvent deux sommets aigus. Les indigènes la nomment Keroun Hottein (les cornes d'Hottein); les chrétiens lui ont donné le nom de *mons Beatitudinis* (mont de la Béatitude). A mi-côte environ de ce mont, sur un terrain un peu plus uni que le reste, on trouve les fondations d'une petite église bâtie à l'endroit même où se tenait Notre Seigneur lorsqu'il prononça l'admirable « sermon sur la montagne, » discours où se trouvent concentrés l'esprit et la substance de toutes les vertus chrétiennes. « Et Jésus allait par toute la Galilée, » « et une grande multitude de peuple l'y suivit. » « Jésus voyant tout ce peuple, monta sur une montagne, d'où il l'enseigna en disant : « Bien heureux les pauvres, etc. »

* Voyez saint Math. chap. v et suiv.

Le pays que nous avons traversé aujourd'hui se compose d'une succession de plaines étroites qui, à partir du Jourdain, s'élèvent successivement les unes au-dessus des autres. Le sol est partout un terreau noir, profond et entièrement exempt de pierres ; sous un pareil climat, il parut, à nos yeux non initiés, capable des productions les plus variées, si une main industrieuse prenait la peine de le cultiver. Ce qu'il y a du moins de bien certain, c'est que le produit serait plus que suffisant pour récompenser au centuple le laboureur, des soins même les plus légers. Depuis que sommes entrés dans la Galilée, nous avons été particulièrement frappés de la merveilleuse fertilité du sol, des sites charmans qu'on rencontre, et qui contrastent d'une manière si frappante avec les rochers arides de la Judée. Comme je l'ai déjà fait remarquer, il semble que le « souffle de la colère de Jéhovah se soit appesanti d'une manière toute particulière sur cette dernière contrée, et qu'il ait désséché le territoire de la fille de Sion. » Mais ici où les faveurs de Dieu sont si multipliées, personne ne vient les mettre à profit. Cette contrée est inculte et presque déserte. L'historien du peuple juif, après avoir

décrit la fertilité naturelle du sol, fait de ce pays un tableau bien différent de son état actuel. La Galilée comptait alors une population nombreuse, brave et industrieuse. « Elle était admirablement cultivée, et l'on aurait eu de la peine à trouver un pouce de terrain improductif. » Elle était couverte de villes et de villages. La moindre de ces villes renfermait une population de quinze mille ames. Dans les deux seules petites provinces de la Haute et de la Basse-Galilée, on put rassembler une armée de cent mille combattans. A quelle cause donc peut-on attribuer le changement qni s'est opéré à cet égard, si ce n'est à la conduite oppressive des gouverneurs envers les habitans de cette partie de la Palestine?

En descendant de la montagne dans la plaine, nous traversâmes un vaste champ où croissaient plusieurs espèces de chardons; quelques uns atteignaient la hauteur de quatre à cinq pieds. La chaleur, encore très-forte aujourd'hui, nous empêcha d'en cueillir un plant; mais je crois qu'ils ont été décrits par le savant naturaliste Haselquist, qui a visité ce pays.

Un peu avant d'arriver au village de Turon, nous traversâmes un chaume que les moines appellent

« Degle Spine ; » suivant eux, c'est celui où les disciples de Jésus coupèrent les épis le jour du sabbat. (Saint Luc, vi, 1-5.) Mais alors la moisson était finie et nous ne pûmes ni rompre aucun épi pour en manger le grain après les avoir « froissés dans nos mains, » ni les emporter dans notre patrie pour en faire présent à nos amis.

Cinq heures et demie après notre sortie de Tibérias, nous atteignîmes Keffer Kenna, la Cana de Galilée, ainsi appelée pour la distinguer d'une autre ville du même nom située dans la tribu d'Asher. Les mahométans donnent le nom de Keffer, qui signifie infidèle, aux villes habitées principalement par des chrétiens. C'est là que Jésus-Christ fit le premier miracle qui soit rapporté dans l'Évangile, en changeant l'eau en vin aux noces de Cana *. C'est un joli petit village agréablement situé sur la pente d'une colline exposée au sud-ouest, et qui s'élève au milieu de vergers d'oliviers et autres arbres fruitiers. Le propriétaire d'un de ces vergers nous engagea à nous y reposer durant le peu d'heures que nous nous proposions de passer dans le village. Profitant de la per-

* « C'est ainsi que Jésus fit à Cana de Galilée le premier de ses miracles. » (Saint Jean, ii, 11.)

mission, nous étendîmes nos tapis à l'ombre d'un superbe figuier, au pied duquel coulait un tout petit ruisseau. Les habitans nous fournirent du pain, des fruits et du fromage, repas bien modeste assurément, mais que la faim nous fit trouver excellent. Nous n'avions « point de vin »; mais l'eau était délicieuse. Elle venait de la seule fontaine abondante qui se trouvât dans le voisinage (à vingt pas environ de l'endroit où nous étions), et avait par conséquent été puisée à la même source qui fournissait de l'eau à la ville lorsque Notre Seigneur la visita. Cette fontaine est entourée d'un mur en maçonnerie. Plusieurs jeunes filles y prenaient de l'eau dans des cruches pour le repas du soir. Ces urnes ont environ deux pieds de haut, et sont faites avec une espèce de pierre calcaire très-serrée, qui est fort commune dans le pays*. On nous montra les ruines d'une maison qu'on nous dit être celle où se passa le miracle; mais elle n'excita pas notre intérêt au même degré que la fontaine, car celle-ci, moins périssable que la première, n'avait pas besoin de la tradition populaire pour attester son identité à nos yeux. Nathaniel, qu'on

* « Il y avait là six grandes urnes de pierre. »

appela ensuite l'apôtre Barthelemi, naquit à Cana. C'est dans ce village qu'un des principaux habitans de Capharnaüm vint trouver Jésus pour le prier de guérir son fils qui était malade, et qu'il en reçut cette consolante réponse: « Va, ton fils se porte bien. »

A partir d'ici jusqu'à Nazareth, la route serpente à travers une succession de collines crayeuses, couvertes d'arbustes. Dans tout cet espace on ne rencontre qu'un seul village. Comme nous nous étions arrêtés quelque temps à Cana, il se faisait tard quand nous arrivâmes aux portes du couvent. Elles étaient fermées; mais le gardien nous ayant reconnus, nous introduisit aussitôt, et nous nous empressâmes d'aller rendre visite à notre ami M. de Cadalvène, que nous avions laissé alité, mais dont la santé s'était améliorée pendant notre absence.

6 *septembre.* — Tandis que nous étions assis cette après-midi sur l'une des collines qui environnent la vallée de Nazareth, tenant à la main la Bible, et nous livrant sans distraction aux douces émotions que nous faisait éprouver cette agréable lecture, un messager du couvent vint nous annoncer les grands événemens qui s'étaient passés à Paris. La nouvelle

avait été apportée d'Acre par un courrier qui remit en même temps à M. Cadalvène des lettres où on lui donnait quelques détails à la hâte. A son départ de Paris, cet excellent ami occupait un emploi à la cour du roi. La chute du gouvernement détruisait en grande partie ses espérances d'avancement, et il se trouvait trop éloigné du théâtre de l'événement, pour juger des conséquences que pourrait avoir une si grande révolution. Chacun de nous avait aussi habité long-temps la capitale de la France, et y avait laissé d'excellens amis, pour lesquels nous éprouvâmes naturellement beaucoup d'inquiétude.



CHAPITRE XIII.

Nous retournons à la côte. — Route de Nazareth à Acre. — Saffura ou Zippor. — Plaine et ville de Zabulon. — Vallon d'Abilène. — Arrivée à Acre. — Salut des batteries. — Couvent Latin. — Départ de Tyr. — Route le long de la côte vers le nord. — Zib. — Escalier de Tyrus. — Ras-el-Abiad, ou promontoire Blanc. — Ancienne Phénicie. — Ras-el-Ayn. — Ancienne Tyr. — Ville moderne de Tssur.

Nazareth, 8, 9, 10 *et* 11 *septembre*. — La maladie de M. de Cadalvène, nous obligea par sa prolongation de rester ici plusieurs jours. Comme le changement d'air nous paraissait être la seule chose qui dût produire quelque amélioration dans sa santé, nous désirions ardemment de le faire transporter à la côte. Mais son état de faiblesse ne lui permettait pas d'entreprendre ce voyage; et il nous fut impossible de nous procurer ni voiture, ni même une litière portée à dos de mulet. Cependant on lit dans la Bible qu'au-

trefois « cette terre nourrissait une grande quantité de chevaux, et qu'on y trouvait une multitude innombrable de chariots. » (Isaïe.)

Nous avions maintenant achevé de visiter les divers lieux remarquables de la Terre-Sainte. En conséquence chacun de nous reçut un diplôme écrit en latin, qui lui fut délivré par le supérieur du couvent, pour nous servir d'attestation au besoin. Ce diplôme nous donne le droit d'ajouter à nos prénoms le titre, autrefois si recherché, d'Hadji ou pélerin *.

12 *septembre.* — La santé de M. de Cadalvène s'étant assez améliorée pour que je pusse, sans inconvénient, l'abandonner aux soins de M. de Breuvery, je partis pour Acre. Je fis la route de compagnie avec le supérieur du couvent et un autre moine. Le premier était allemand de naissance; il avait de l'instruction et des manières fort affables. Son grand âge l'avait obligé de se démettre de ses fonctions, et il se rendait au lieu qu'il s'était choisi pour retraite. Cet endroit était le couvent de Harissa, dans le Kesrouan, agréablement situé sur le sommet d'une éminence qui domine la mer. Nous voyageâmes de nuit afin d'éviter la chaleur.

* Voyez Appendice, n° 30.

Après avoir franchi les collines qui bornent au nord la vallée de Nazareth, nous nous dirigeâmes à l'ouest à travers une contrée montagneuse et pierreuse, et au bout d'environ trois heures nous atteignîmes le village ruiné de Saphoury, dont le nom et la situation indiquent suffisamment le site de Sapphura ou Sapphoris, l'ancienne Zippor ou Tsippor. C'était la plus grande des villes de la Galilée; elle s'appela pendant un temps Dio-Césarée. Ainsi, la dénomination même sous laquelle cet endroit est encore aujourd'hui connu des habitans est une nouvelle preuve qu'elle conserva son nom ancien. Le Talmud en fait mention comme d'une ville où se trouvait une université juive, célèbre pour la science des rabbins. C'est ici que se tenait l'un des cinq sanhedrins ou cours de justice de la Palestine; les autres étaient établis à Jérusalem, à Jéricho, à Gadara, et Amathone. Sa situation en rendait la défense si facile, qu'on la regardait comme imprenable. Les habitans se révoltèrent souvent contre les Romains. Mais ce qui la rend particulièrement intéressante pour tout voyageur chrétien, c'est qu'on la regarde comme le lieu de naissance de Joachim et d'Anne, père et mère de la Sainte Vierge. On voit encore les restes d'une église

bâtie sur le lieu où l'on suppose qu'était la maison qu'ils habitaient. Même dans l'état de délabrement où elle se trouve, elle offre encore quelques traces d'une grande magnificence, les matériaux employés dans la construction ayant dû coûter des sommes énormes. La ville, qui aujourd'hui n'est plus qu'un monceau de ruines, fut saccagée par les Romains dans le quatrième siècle; et il paraît que l'église elle-même n'échappa pas à la destruction générale. Rien n'indique qu'elle se soit jamais relevée de ses ruines. Sa proximité de Nazareth explique naturellement pourquoi elle est restée si long-temps dans cet état d'oubli et d'abandon. Un château rond, qui était probablement l'Acropolis de l'ancienne ville, occupe le sommet de la colline où s'élève le village; il présente un aspect imposant; vu à cette heure, et par un brillant clair de lune, c'est une ruine fort pittoresque. Ici commence la plaine de Zabulon que nous avions traversée dans une autre direction en allant à Nazareth. Nous admirâmes encore cette fois l'étonnante fertilité du sol, et les belles collines boisées qui la bornent dans le lointain. Elle a de trois à quatre milles de longueur sur un de large. Dans la liste des villages situés dans les environs, nous ne trouvâmes

aucun nom qui parût correspondre à celui de l'ancienne Zabulon, ville forte et d'une beauté admirable, qui, d'après Josèphe, séparait la province de Ptolémaïs de la Judée.

La vallée d'Abilène est la première qu'on rencontre en quittant celle de Zabulon, lorsqu'on se rend vers la côte. Elle est plus étroite et moins profonde que cette dernière; les côtes sont bordées de petites collines en grande partie couvertes de chênes. Ayant trouvé un endroit retiré, nous étendîmes nos tapis à terre et nous prîmes quelque repos.

12 *septembre.* — Au point du jour, nous remontâmes à cheval, et descendîmes dans la plaine d'Acre.

Comme nous approchions de la ville, le bruit de plusieurs coups de canon vint tout-à-coup frapper nos oreilles. Le feu se soutint pendant quelque temps, avec beaucoup de vivacité, quoique d'une manière fort irrégulière, tellement qu'à voir les nuages de fumée qui s'élevaient, on aurait pu croire que c'était une ville qui repoussait un assaut. Je n'étais pas sans éprouver quelque inquiétude; car je craignais que, par suite de l'incurie naturelle aux soldats turcs, on n'eût laissé ou même mis des boulets dans les pièces de canon afin d'en augmenter le bruit. Ce fut seule-

ment en arrivant aux portes que nous apprîmes la cause de tout ce vacarme. On nous dit que le pacha venait de recevoir un firman de la Porte qui le mettait en possession de Jérusalem, et d'une vaste étendue de pays située à l'ouest du Jourdain, qui jusqu'alors avait fait partie du pachalic de Damas.

Acre, 14 *septembre*. — Il y a rarement plus de trois ou quatre moines * en même temps dans ce couvent. Ce nombre est regardé comme tout-à-fait suffisant pour les besoins de l'endroit. Les voyageurs sont donc toujours sûrs d'y trouver un logis commode. Les étrangers qui y descendent ne sont pas servis dans leurs appartemens. Ils prennent leurs repas dans le réfectoire aux mêmes heures que les moines, sur des tables longues et étroites placées autour de la salle, ayant, comme les religieux, le dos tourné à la muraille. On les sert sur des plats

* Peu de temps après mon départ d'Acre, le supérieur, deux moines et un frère lai que j'avais connus y moururent de la peste, sans qu'aucun autre cas se déclarât dans la ville. Il paraît qu'environ un an auparavant un étranger, qui était mort de cette maladie dans le couvent, avait laissé quelques malles dans l'appartement qu'il occupait. Le frère lai voulant s'assurer de ce qu'elles contenaient, eut l'imprudence de les ouvrir. Il fut atteint de la peste et la communiqua aux autres.

d'étain, et les viandes sont préalablement coupées par morceaux dans la cuisine. Ainsi que je l'ai déjà fait observer, on n'exige rien pour le logement et la nourriture, et le séjour des étrangers est en quelque sorte illimité. Quelques voyageurs ont, à ma connaissance, tristement abusé de l'hospitalité qu'on leur accordait.

15 *septembre.* — MM. Cadalvène et de Breuvery se sont embarqués ce matin pour Beyrouth. J'expédiai par la même occasion mon bagage le plus lourd, ayant l'intention de me rendre dans cette ville par la voie de terre.

16 *septembre.* — A trois heures du soir, je me mis en route pour Tyr, Sidon et Beyrouth. J'avais loué deux chevaux pour ce voyage, à raison d'un dollar par jour pour les deux. Hadji Mouça (Moïse), qui en était le propriétaire, en montait un et devait me servir de guide et d'interprète.

A peu de distance des murs de la ville, au nord, et tout près de la mer est un modeste tombeau élevé à la mémoire du Daher pacha. A droite de la route, sur un terrain en pente est la maison d'Abdallah pacha. On dit qu'elle est disposée avec goût; mais je ne la visitai pas, à cause de l'aversion bien connue du

propriétaire pour les étrangers, aversion qui provient sans doute d'un sentiment de méfiance. Cet endroit s'appelle Aboualy, du nom d'un scheik qui y est enterré. Au bout d'une heure, nous atteignîmes une fontaine d'eau excellente, appelée Semars d'après la Sainte Vierge. Tout à côté, sont les ruines d'un couvent situé sur une colline peu élevée, près de laquelle s'élève un petit village. A deux heures de là, nous passâmes Zib, bourgade bâtie sur une éminence au bord de la mer. C'est vraisemblablement l'ancienne Aezibah (source d'eau chaude), qui était située dans la tribu d'Asher. A partir d'ici, la plaine offre un aspect désolé. Faute de culture, elle ne produit plus que des herbes parasites; cependant, traversée comme elle l'est, à des distances peu considérables, par de bons courans d'eau, elle serait susceptible de la plus grande fécondité. Mais le despotisme turc fait que les provinces les plus fertiles de la Syrie sont aujourd'hui abandonnées par les habitans, principalement par les chrétiens qui se sont retirés dans les montagnes pour leur sûreté : triste et mélancolique preuve que, sous un mauvais gouvernement, les faveurs mêmes du ciel cessent d'être un bienfait!

Une heure de plus nous conduisit aux pieds d'une

montagne abrupte, que l'on suppose être le premier échelon de l'Anti-Liban, et « l'échelle de Tyrus. » La nuit nous surprit en cet endroit; mais nous n'en continuâmes pas moins d'avancer par une route excessivement pierreuse, jusqu'à ce que nous fûmes arrivés à Bourge-Nakkora, ainsi nommé à cause d'une tour carrée où l'on a établi un caphar pour la protection des voyageurs. On rencontre fréquemment, le long de cette côte des tours semblables, que l'on croit avoir été bâties pour repousser les pirates. Les soldats qui y étaient de garde nous permirent de faire cuire notre souper sur leur feu; en retour, nous les invitâmes à prendre leur part d'un plat de pilau. Ils en mangèrent plus que copieusement, et puisèrent dans mon sac à tabac de manière à me faire craindre d'en avoir fort peu pour le reste de la route. Cet article est plus qu'une superfluité pour le voyageur en Orient; c'est un objet de nécessité absolue; et bien qu'on puisse s'en procurer tout le long de la route, il n'y a néanmoins que dans les grandes villes où il soit possible d'en trouver de première qualité, comme l'était celui que j'avais apporté avec moi.

17 *septembre.* — Je n'avais nul désir de rester parmi ces hommes sales et grossiers au-delà du temps

nécessaire pour me reposer. Nous remontâmes donc à cheval dès la pointe du jour, et descendant le côté nord de la montagne, nous atteignîmes en une heure Scanderon, château en ruines, situé vers la mer, et qui tire son nom d'Alexandre-le-Grand, son fondateur présumé. Tout à côté, est une belle source d'eau.

Environ une demi-heure plus loin, nous commençâmes à gravir le promontoire connu sous le nom de Ras-el-Abiad, ou cap Blanc, ainsi nommé à cause de son aspect du côté de la mer. La route qui le traverse paraît être celle que l'on a suivie de tout temps, car elle est considérablement défoncée; et, bien qu'aujourd'hui on ne fasse plus usage de voitures, on y remarque encore des traces de roue. Elle longe les bords mêmes de la montagne, et est taillée dans le roc calcaire dont le promontoire est formé. De temps à autre, d'énormes blocs se sont détachés du côté de la mer, de sorte que la route est très-étroite en certains endroits. Un petit parapet en pierres sèches est alors tout ce qui sépare le voyageur d'un précipice de plusieurs centaines de pieds de profondeur, au bas duquel est une mer sans fond. Je descendis de cheval à l'une de ces passes, et je me hasardai à regarder

en bas. Quel terrible spectacle ! Et cependant la mer est dans ce moment parfaitement calme. En hiver, lorsque la Méditerranée, soulevée par de violens vents d'ouest, vient se briser avec fureur contre la côte, les vagues s'élèvent, me dit-on, jusqu'à la hauteur même où nous sommes. Des myriades de pigeons sauvages, qui ont leurs nids dans les crevasses de ces rochers, effrayés par la détonation d'un fusil que je viens de décharger en l'air, afin d'éprouver l'effet d'un écho pour lequel ce lieu est remarqué, s'envolent dans toutes les directions. En me retournant, le vertige qui s'était emparé de moi pendant que je regardais ainsi en bas de la falaise, s'accrut encore en voyant la montagne qui, à partir de mes pieds, s'élevait perpendiculairement à une hauteur encore plus considérable. Hadji-Mouça vint heureusement à mon secours, et m'aida à m'éloigner de la place où j'étais. Cette passe a environ un mille de longueur. Une tradition populaire attribue le percement de cette route à ce même Scander ou Alexandre-le-Grand. La vue de ce sentier ainsi taillé en escalier me fit d'abord supposer que c'était là l'ancienne Scala des Tyriens; mais il paraît qu'on doit

restreindre cette dénomination aux montagnes limitrophes de Ptolémaïs (Acre).

En atteignant le côté nord du promontoire, nous entrâmes dans l'ancienne Phénicie, proprement dite, et dont Sidon ou Zidon était la capitale. Lorsque, par droit de conquête, elle fut réunie au royaume de Syrie, elle ajouta à son ancien nom de Phénicie celui de Syrie, et s'appela dés lors Syro-Phénicie. Le pays connu des Grecs sous le nom de Phénicie était borné à l'ouest par la Méditerranée et à l'est par les montagnes de la Judée et de la Syrie. Au nord, il avait pour limites l'Eleuthérus, aujourd'hui le Nahr-el-Djebir ou grande rivière, tandis qu'au midi il s'étendait jusqu'à Accho, (Acre,) ou mieux jusqu'à la rivière Cison, située au sud de cette ville. La distance d'Accho à l'île d'Arad, près de l'embouchure de l'Eleuthérus, du nord au midi, est d'environ cent cinquante milles anglais. La moyenne largeur du territoire phénicien ne peut pas être estimée à plus de trente de ces mêmes milles. Hérodote dit que les Phéniciens descendaient des Erythréens, c'est-à-dire des Edomites, qui tentérent les premiers de traverser la mer sur des navires. Ainsi, lorsque les Erythréens, Edomites ou Phéniciens, car sous ces trois noms on

désignait un seul et même peuple, s'établirent à Tsidon et à Tyr, ils devinrent bientôt célèbres par leur habileté dans la navigation et par leurs succès dans le commerce. Pendant que leurs voisins étaient engagés dans de continuelles hostilités les uns contre les autres, les Phéniciens cultivaient les arts en paix; et le palmier, cet emblème de la victoire chez les autres nations, était peint sur la proue de leurs vaisseaux et gravé sur leur monnaie comme l'image de l'abondance et le symbole de la paix. Ils ne ressemblaient en rien aux indolens Syriens, aux rudes Cananéens, ou aux Philistins, encore plus barbares.

En une heure et demie nous arrivâmes à des réservoirs que les voyageurs du moyen-âge appellent les « Etangs de Salomon, » mais que l'on ne connaît dans le pays que sous le nom de Ras-el-Ayn « la tête de la fontaine. » Ils consistent en trois bassins construits en maçonnerie grossière, mais revêtus intérieurement d'une couche de ciment très-dur. Ils sont élevés de quinze ou vingt pieds au-dessus du niveau du pays environnant, qui est une plaine de cinq à six milles de circonférence. Le plus grand bassin, éloigné de la mer d'environ un quart de mille, est de forme octogone, et a vingt-deux toises de diamètre. Le

terre-plain forme une terrasse en pourtour de huit pieds de largeur, au bas de laquelle il y en a une deuxième, large de vingt pieds. L'eau, au lieu d'être de niveau avec la plaine environnante, s'élève jusqu'aux bords avec force et en bouillonnant comme elle pourrait faire sur le feu. La source est si abondante, que l'eau, après être sortie par un conduit, qui, du côté de l'ouest, a été brisé, forme un ruisseau qui fait aller trois ou quatre moulins, dans le trajet qu'il parcourt en se rendant à la mer. L'ancien conduit, maintenant bouché, était à l'orient, au-dessus d'un aquéduc qui communiquait avec deux citernes plus petites, éloignées de la grande de cent vingt pas. Ces réservoirs, une fois remplis, l'eau se rendait à Tyr par un aquéduc que l'on peut encore suivre dans toute son étendue. Traversant la plaine dans une direction oblique, il avance près de trois milles vers le nord jusqu'à un monticule sur lequel est le tombeau d'un santon arabe; alors il tourne vers l'ouest, et traverse l'isthme pour se rendre dans la ville. Dans plusieurs endroits, on remarque à ses côtés et sous ses arches des monceaux d'une matière informe, qui ressemblent à des blocs de rocher. C'est le produit de l'eau qui suinte

et qui se pétrifie en se distillant par en haut. Comme un ouvrage de cette importance dénote un état de haute prospérité, on est autorisé à penser, d'après ce que l'on sait de l'histoire de Tyr, qu'il fut construit à une époque très-reculée, mais cependant moins éloignée que celle que lui assigne la tradition. Par cela même que les eaux s'élèvent au-dessus du niveau de la plaine, il est à présumer qu'elles ont leur source dans les montagnes situées à environ une lieue vers l'ouest. Il est remarquable qu'au commencement de l'équinoxe d'hiver, elles deviennent troubles et se colorent d'une teinte rougeâtre ; mais, au bout de quelques jours, elles reprennent leur limpidité ordinaire. On peut observer le même phénomène dans quelques puits qui se trouvent vers le côté occidental de l'isthme, sur l'emplacement de l'ancienne ville appelée Palæ-Tyrus, ou la Vieille-Tyr, pour la distinguer de celle qui était située dans l'île adjacente, bien qu'en réalité cette dernière fût la plus ancienne des deux. (Voy. Josué.) Ces puits sont couverts d'un vieux bâtiment ou tour carrée ; et l'on croit qu'ils ont été creusés, à l'époque du siège de la ville par les Assyriens, et lorsque ceux-ci eurent coupé toute communication avec

les citernes en dehors des murs.* L'eau y est non-seulement abondante, mais encore d'excellente qualité.

L'ancienne ville de Tyr, la plus célèbre des villes de la Phénicie, et autrefois l'entrepôt du monde entier, fut fondée par une colonie de Sidoniens †. Elle faisait partie du district qui échut en partage à la tribu d'Asher, mais ne fut jamais complètement subjuguée par les Israélites. Elle devint de bonne heure célèbre par sa prééminence dans les arts et les sciences, dans le commerce et la navigation. La vaste puissance des Tyriens sur la Méditerrannée et même sur l'Océan est bien connue. Ils fondèrent de nombreuses colonies dans les pays éloignés, et portèrent ainsi les bienfaits de la civilisation dans des contrées considérées alors comme les pays les plus reculés du monde habitable. Parmi ces colonies, Carthage et Cadix sont assurément celles qui présentent le plus d'intérêt sous le point de vue historique. La première fut l'ennemie et la rivale de

* Josèphe, Antiquités, liv. IX, chap. 14.

† « La fille de Sidon. » (Isaie.) « Tradunt historiæ, » dit S. Jérome, « quod Tyrus colonia Sidonis sit. » Voy. Appendice, n° 31.

Rome. De la seconde, partit une expédition qui découvrit le Nouveau-Monde. Un grand nombre d'établissemens sur la côte arabique et même dans l'Océan indien ont une semblable origine. L'entière destruction de Tyr, prédite par les prophètes avec une grande exactitude, fut effectuée par les Assyriens, sous Nebuchadnezzar (573 ant. D.), après treize ans de siège, l'un des plus longs dont l'histoire fasse mention. Au temps où cette prophétie eut lieu, un siècle avant son accomplissement, les Assyriens n'étaient alors qu'un peuple peu considérable, tandis que les Tyriens étaient arrivés au plus haut degré de richesse et de puissance. La cause assignée aux redoutables décrets qui devaient les atteindre était « l'orgueil et la perversité, la joie qu'ils manifestèrent en insultant aux malheurs des Israëlites, la cruauté qu'ils eurent de les vendre comme esclaves. » Cette partie de la prophétie qui annonçait la reconstruction de Tyr (170 ans après) et enfin sa chute définitive, s'est vérifiée par la fondation d'une nouvelle ville que les habitans bâtirent dans l'île adjacente, tandis que l'ancienne cité, ou celle qui était située sur le continent, reste aujourd'hui encore ensevelie sous les sables. « Tu ne seras

plus rebâtie ; et quand on te cherchera on ne te trouvera plus à jamais. » (Ezéch. xxvi, 4, 12, 21.) La chute de la Tyr insulaire n'a pas été moins remarquable. Alexandre-le-Grand s'était rendu maître de toute la Syrie et d'une partie de la Phénicie ; Tyr seule (la ville insulaire) offrait une résistance obstinée à ses armes victorieuses. Irrité de l'inutilité de ses efforts pour s'en emparer par mer, il conçut le hardi projet de combler le détroit qui la séparait du continent ; ce qu'il exécuta en enfonçant de grosses poutres dans l'eau, et en comblant l'intervalle par d'immenses blocs de pierre. Les ruines de l'ancienne ville lui offraient des matériaux tout prêts pour cela *. L'ouvrage entier fut ensuite recouvert de terre †. Sur ce môle factice, il établit des béliers et autres machines de guerre alors en usage. Mais il s'en fallut néanmoins, même après cela, que le succès couronnât immédiatement son entreprise. Ce fut seulement après sept mois d'un siège rigoureux, que

* Magna vis saxorum ad manum erat, Tyro vetere præbente. (Quint. Curc. l. iv, c. 9.)

† « Ils mettront tes pierres et ton bois et ta poussière au milieu des eaux. — Je raclerai aussi sa poussière et la rendra semblable à une pierre sèche. » (Ezech. 4, 12, 21, xxvi.)

les habitans, à la fois attaqués par terre et par mer et le feu ayant été mis à la ville, se rendirent au roi de Macédoine *. Tyr recouvra, dans la suite, son importance commerciale, et fut, sous les successeurs d'Alexandre, et même après la conquête des Romains, une ville très-florissante. L'empereur Adrien en répara les fortifications, et, après en avoir fait la capitale d'une province, il lui accorda les priviléges de colonie romaine. De la domination de Rome, elle passa sous le joug des Sarrasins, qui la conservèrent longtemps. En 1124, après cinq mois de siége, elle fut prise par les Croisés, qui furent obligés, à leur tour, de la rendre aux Mamelucs d'Égypte, en 1289. La ville ayant alors été détruite afin que les chrétiens ne pussent désormais s'y établir, les habitans se retirèrent à Acre. Elle reste encore aujourd'hui à peu près dans le même état qu'au moment où elle fut abandonnée, si ce n'est, toutefois, qu'elle s'est augmentée d'une centaine de maisons en pierres, qui

* 332 a. C. « Parce qu'elle a élevé de forts remparts; qu'elle a fait des monceaux d'argent comme on en ferait de poussière, et des monceaux d'or comme on *en fait* de la boue qui est dans les rues, le Seigneur va dépouiller cette ville de tout ce qu'elle possède; il détruira la force qu'elle tirait de la mer; elle sera dévorée par le *feu*. » (Zach. II.)

occupent au nord de la Pèninsule, un petit espace contigu au port. Ce dernier est un bassin étroit, de forme circulaire, aujourd'hui entièrement obstrué par les sables et par des fûts de colonnes qui laissent à peine un passage libre pour les petites barques. A l'entrée, s'élevaient deux tours entre lesquelles on tendait vraisemblablement une chaîne. Le petit nombre de bateaux pêcheurs qui appartiennent aux habitans sont abrités par des rochers situés à l'occident de l'île. A la vue de leurs filets étendus à l'air pour sécher, je fus vivement frappé du triste accomplissement de cette partie de la prophétie concernant Tyr, où il est dit : « Je la rendrai comme un rocher sec et luisant; elle deviendra au milieu de la mer pour servir à sécher les rets. » (Ezéch. xxvi, 5.) On voit encore quelques restes du double mur qui entourait l'île, et qui témoignent de la solidité des anciennes fortications. * Il n'existait qu'une seule porte qui ouvrait sur l'isthme. De ce côté, l'île était défendue par un triple mur. L'isthme est si complètement recouvert par les sables que la mer y a deposés de chaque côté, qu'il serait impossible à

* Josué l'appelle « la ville forte de Tyr, » et dans un autre endroit « la forteresse de Tyr. »

quiconque ignorerait l'histoire de Tyr, de supposer qu'elle est l'ouvrage de l'homme. La péninsule a environ un mille de longueur et un demi-mille de largeur. Toute la surface est couverte d'anciennes fondations de bâtimens qui pour la plupart ne sont aujourd'hui que des ruines. Dans la partie occidentale, où le terrain est un peu moins élevé qu'ailleurs, se trouve la citadelle moderne, qui occupe vraisemblablement la place de l'ancienne. A l'orient, sont les restes d'une église gothique. Comme les chrétiens avaient coutume, en manière d'expiation, de consacrer les temples païens au culte du vrai Dieu, il pourrait bien se faire que cette église eût été bâtie sur l'emplacement et avec les matériaux soit de l'ancien temple de Jupiter Olympien, détruit par Constantin-le-Grand, soit de celui d'Hercule, que les Tyriens honoraient d'une manière toute particulière. L'intérieur est divisé en trois ailes séparées par un rang de colonnes de granit A l'extrémité de chacune des deux branches de la croix était une tour où l'on montait par un escalier en spirale qui existe encore en entier. C'est là vraisemblablement la cathédrale dont parle Eusèbe, et que cet écrivain appelle le plus beau temple de la Phénicie. Guillaume

de Tyr en fut le premier archevèque. Ce siége relevait du patriarche d'Antioche ; il avait, sous sa dépendance, quatorze évèques suffragans *. C'est là que fut enterré Frédéric I, surnommé Barberousse, qui mourut en 1199. Tyr fut le lieu de naissance et le séjour de plusieurs personnages célèbres dans l'histoire. Hiram, l'un de ses rois, était l'ami de David et Salomon. Il contribua à la construction du grand Temple en envoyant à Jérusalem des cèdres du Liban, de l'or et des ouvriers. Il est probable qu'en reconnaissance de ce service, Salomon répara les réservoirs et l'aqueduc de Tyr, qui porte aujourd'hui son nom. Plusieurs conciles et divers synodes se sont tenus dans cette ville. Le plus important fut celui qui condamna les hérésies d'Athanase. Les indigènes ne la connaissent aujourd'hui que par son ancien nom de Tsur †, sans se douter toutefois de l'origine classique de ce nom, dont les Grecs ont fait par corruption Tyrus, et les Romains Sarra. J'étais ennuyé de les voir s'attrouper autour de moi partout où j'allais, et si mécontent de leur

* Ce fut peut-être à cette époque que les prédictions les plus favorables des prophèties reçurent leur accomplissement.

† Voyez Appendice, n° 32.

refus de me procurer un logement quelque peu décent, que je quittai brusquement la ville. Leur manque d'hospitalité à mon égard avait sans doute pour cause les doutes qu'ils avaient conçus sur mon véritable caractère, en me voyant prendre des notes pendant que je visitais les ruines.



CHAPITRE XIV.

Route de Sidon. — Pourpre de Tyr. — Nahr Kasmia ou Casamiah. — Belle ruine. — Khan près de la mer. — Sarepta. — Cimetière turc. — Pleureuses de profession. — Tsaïda ou Sidon. — Mar-Elias, résidence de Lady Hester Stanhope. — Route de Beyrouth. — Le prophète Jonas. — La rivière Tamyrus. — Vignobles de Damour. — Plantations de mûriers blancs. — Forêt de sapins. — Arrivée à Beyrouth.

Tyr, 17 *septembre*. — Après avoir pris quelques rafraîchissemens dans le bazar, je montai à cheval à six heures, et continuai ma route pour Sidon. Pendant que je longeais les bords de la mer, je cherchai vainement quelques uns de ces coquillages pourpres (murex) que l'on trouve à ce que l'on dit dans ces parages, et dont les anciens tiraient la célèbre teinture de Tyr. Mon guide non plus n'avait jamais vu le testacé qui était l'objet de mes recherches. Voici comment les mythologues racontent la découverte de

de cette belle teinture. Un jour que la nymphe Tyros, qu'aimait Hercule, se promenait sur les bords de la mer, son chien brisa avec les dents un petit coquillage, et se teignit immédiatement la gueule d'une couleur si brillante que la nymphe émerveillée déclara à son amant, qu'à moins qu'il ne parvînt à lui procurer une robe du même teint, elle ne le reverrait jamais. Hercule ramassa donc un certain nombre de coquilles, et après avoir trempé une robe dans le sang du murex, il la présenta à sa maîtresse qui porta ainsi la première cette pourpre brillante, réservée dans la suite pour l'usage des princes et des rois *. La mer était calme, et l'eau si limpide et si engageante, que je cédai au désir de m'y baigner. On peut voir le moindre objet à plusieurs brasses de profondeur, et rien ne saurait égaler la beauté du sable que les vagues ont amassé sur cette partie de la côte. Après avoir marché pendant environ une heure et demie sur la plage, nous nous vîmes tout-à-coup arrêtés par une rivière considérable, appelée le Nahr Kasmia ou Casamiah, que les écrivains du moyen âge ont pris par erreur pour l'Eleutherus †. Cette rivière qui

* Drummond's Origines, vol. III, p. 117.

† Son véritable nom paraît être dérivé du verbe arabe

se jette dans la mer à environ deux lieues de Tyr, prend sa source au milieu des montagnes situées près de Baalbek. La longueur de son cours ne saurait être estimée à moins de soixante-dix ou quatre-vingts milles. Il est assez remarquable que les anciens n'aient pas fait mention du nom de cette rivière. Nous essayâmes de la passer à gué dans plusieurs endroits; mais la profondeur et la rapidité de l'eau nous obligèrent chaque fois à rebrousser chemin. Revenant donc un peu sur nos pas, nous découvrîmes un sentier qui s'avançait plus avant dans les terres. Il nous conduisit à un pont d'une seule arche jeté au-dessus de la partie la plus étroite de la rivière, et près de l'endroit où elle sort des montagnes. La route de Damas longe ses rives qui me parurent très-pittoresques. Un vieux château, en ruines, évidemment un reste du moyen-âge, occupe une forte position à l'entrée du défilé, et ajoute beaucoup à l'aspect romantique des environs. Je mis pied à terre pour faire à la hâte un croquis de ses tours crénelées

kasam, qui signifie *partager, diviser*; et en effet, le Casamiah (comme on l'appelle ordinairement), à ce que je crois, séparait le territoire de Tyr de celui de Sidon, au nord. (Drummond's Origines, vol. III, p. 117.)

et couronnées de lière; mais la nuit s'avançant, je ne pus achever mon dessin. Sous ces latitudes, la nuit succède presque immédiatement au déclin du jour; et le délicieux crépuscule du nord est par conséquent de courte durée. Peu de temps après avoir traversé le pont, nous arrivâmes à un petit khan situé sur une montagne qui s'avance sur la mer. Ces lieux de halte, qui bien souvent ne consistent guère qu'en une natte sur laquelle les voyageurs s'asseyent, et en une autre qui, étendue sur des perches, sert à les garantir du soleil, sont très-communs le long de cette côte. Le propriétaire de ce khan cultive dans le voisinage quelques plants de tabac qu'il détaille à ses pratiques. Quelquefois aussi il leur procure du poisson ainsi que le charbon et l'eau nécessaires pour le faire cuire. Je fus assez heureux pour arriver justement après une pêche assez abondante. La nuit étant belle, je m'étendis sur ma couverture au bord de la falaise à environ vingt pas du khan, ayant Hadji Mouça à mes côtés. La fatigue du voyage, le plein air, et surtout le doux et continuel murmure des vagues au-dessous de nous, qui venaient mourir sur un rivage de sable fin, me disposèrent bientôt au sommeil malgré le danger évident de notre situation

et les souvenirs qui, se pressant en foule dans mon esprit, me rappelaient les divers événemens de la journée.

18 *septembre.* — La route que nous avons suivie ce matin passe à travers une contrée stérile, sans intérêt et très-peu habitée. Au bout de deux heures, nous atteignîmes un promontoire appelé par les indigènes Ras-Sarfa, nom qui vraisemblablement est une corruption de celui de l'antique Sarepte, ville célèbre pour avoir été la résidence d'Elie. Ce prophète y logea, pendant la disette, chez une veuve dont il bénit la cruche de farine et la fiole d'huile, en sorte que ni l'une ni l'autre ne désemplirent jusqu'au jour où le Seigneur rendit l'abondance à la terre. Le fils de cette même femme fut également ressuscité par ce prophète. Un certain nombre d'excavations creusées dans le roc, du côté de la route, renfermant chacune deux ou trois cellules, et les restes épars d'une cité considérable, située entre ces excavations et la mer, attestent dans cet endroit l'existence d'une ancienne ville. A peu de distance de ces ruines, nous passâmes devant une tour où l'on nous demanda le caphar ou péage. Peu de temps après, nous arrivâmes à un endroit appelé El-Boreck,

où se trouve une abondante source d'eau entourée d'un mur revêtu intérieurement d'une couche de ciment, et ombragée d'arbres touffus. Nous nous arrêtâmes là pour nous reposer, et déjeûner avec du lait que Mouça s'était procuré de quelques bergers des environs. De cette fontaine part un aqueduc qui conduit l'eau à Sidon. A environ un mille de la ville, nous passâmes à côté d'une colonne de granit renversée, sur laquelle on lit une inscription qui indique que c'est un miliaire romain. Vers neuf heures du matin, nous atteignîmes Sidon, éloignée de Tyr d'environ vingt-trois milles. Quelques minutes avant d'entrer dans la ville, comme nous passions à côté d'un cimetière situé sur la droite de la route, notre attention fut attirée par les gémissemens d'une troupe de femmes turques assises sur une tombe nouvellement creusée, et qui paraissaient se livrer au plus violent désespoir. J'étais sur le point de m'affecter de leur cris déchirans, lorsqu'il me vint à l'esprit que ce pouvait bien être là quelques unes de ces pleureuses de profession que l'on rencontre partout en Orient, et qui, habiles dans l'art de feindre la douleur, sont payées par les amis ou les parens du défunt, pour les aider à exprimer leur

douleur. Hadji-Mouça leva tous mes doutes à cet égard, et me pria de continer ma route, de crainte qu'une curiosité plus longue ne m'attirât quelqu'insulte. L'usage de louer des pleureuses paraît, d'après le passage suivant de Jérémie, remonter à une haute antiquité : « Appelez ces pleureuses, afin qu'elles viennent, et mandez les femmes qui savent feindre et qu'elles viennent. — Qu'elles se hâtent et qu'elles prononcent à haute voix une lamentation sur nous, et que nos yeux se fondent en pleurs, et que nos paupières fassent ruisseler des larmes. » (Chap. IX, 17 et 18.) C'est ordinairement pendant qu'on lave le corps, qu'on le parfume et qu'on le conduit en terre, que les démonstrations de douleur sont le plus violentes et durent le plus long-temps. Lorsque le convoi funèbre est en marche, les hommes chantent des hymnes pieuses. Il est à remarquer que, pendant ces profondes manifestations de regrets, les parens du mort ne versent pas une seule larme.

La ville moderne de Tsaïda ou Sidon, qui a succédé à l'antique capitale de Phénicie, l'une des plus florissantes et des plus illustres villes phéniciennes, est située sur le penchant d'une colline que baigne la mer. L'ancienne cité s'étendait un peu plus à

l'ouest de la ville actuelle, le long de la côte. Quelques voyageurs supposent qu'elle doit son nom à l'aîné des fils de Canaan, son prétendu fondateur. D'autres le font dériver de Tsaïda, mot syrien qui signifie « *Piscatio.* » Si les premiers habitans vivaient de la pêche, il est facile de concilier les deux versions*. Pendant et après l'administration de Josué, Sidon fut gouverné par des rois. Ce chef du peuple d'Israël la nomme « Sidon la grande, » par rapport à son importance. Dans le partage de la Palestine, elle échut à la tribu d'Asher; mais cette tribu ne put jamais en prendre possession. (Juges, I, 31.) On dit que ses habitans aidèrent Salomon à reconstruire le temple †. Bien qu'elle soit mère de Tyr, elle fut promptement surpassée par cette dernière en renommée, en richesses et en puissance. Après avoir partagé pendant plusieurs siècles les vicissitudes de sa rivale, elle a fini par lui survivre, et aujourd'hui elle est encore une place de commerce considérable.

* Voyez Appendice n°. 33.

† Les Sidoniens étaient d'habiles constructeurs; ils surpassaient toutes les autres nations dans l'art de travailler et de polir le bois. « Il n'y a personne parmi mon peuple qui sache couper le bois comme les Sidoniens. » (III, Rois, V, 6.) L'art de faire le verre leur est aussi attribué.

La situation en est bonne et l'air y est salubre. La fertilité de ses environs, qui sont particulièrement favorables à la culture du mûrier blanc, a sans doute contribué puissamment à sa prospérité. Dans la ville haute, située sur un terrain incliné, les rues sont étroites, sombres et traversées en plusieurs endroits par des arches comme le sont celles de Jérusalem. La partie basse de la ville est plus riante. On y voit un vaste okella ou khan, bien bâti, situé à peu de distance du port. Il était autrefois exclusivement habité par les marchands d'une loge française, engagés dans le commerce de soieries, principale industrie de l'endroit. Ces marchands y furent assez nombreux jusqu'au commencement de la révolution française, époque où ils en furent expulsés par Djezzar pacha. La forme de ce bâtiment est quadrangulaire : sur chacune de ses faces, règne une double galerie qui conduit aux appartemens, et qui ouvre à l'intérieur sur une cour agréablement plantée d'arbres et ayant une fontaine dans le milieu. A l'angle nord-est, est une petite chapelle où l'on dit la messe. Les chrétiens qui habitent Sidon appartiennent presque tous à l'église catholique grecque. Les bazars sont bien fournis; ceux où l'on vend les bottines,

les souliers et les pantoufles en maroquin, sont les plus remarquables. La population de cette ville est estimée de quatre à cinq mille âmes, dont un peu plus du quart est chrétien. Les habitans s'adonnent principalement au commerce de la soierie, ou exercent l'état de teinturier. Sur une montagne qui commande la ville au sud, s'élève un vieux et beau château, aujourd'hui en ruines. Il a été bâti par saint Louis, roi de France, qui répara également la ville au temps des croisades*. A l'extrémité nord de la cité est un fort qui s'avance dans la mer, et qui fut construit dans le but de défendre le port. Il communique à la terre par un pont très-long, formé de plusieurs arches. Son port est comblé par les sables. Dans le seizième siècle, il fut, ainsi que plusieurs autres situés entre Acre et Beyrouth, ruiné à dessin par Fakr-ed-Din, célèbre émir des Druses, qui était alors maître de ces contrées et visait à se rendre indépendant de la Porte. Afin que ces ports ne pussent désormais recevoir les galères turques, il les fit

* Pendant les guerres des croisades, Sidon tomba au pouvoir des chrétiens; mais elle leur fut enlevée en 1111. Ils la reprirent aux Sarrasins en 1250; mais ils en furent enfin dépossédés par ces derniers en 1289.

combler au moyen de bateaux que l'on coula après les avoir chargés de fûts d'anciennes colonnes. Les navires sont obligés aujourd'hui de mouiller dans la rade, à l'abri d'une petite chaîne de rochers, à peu de distance du rivage. Le palais que ce prince, qui avait habité plusieurs années en Italie, se fit construire dans le goût de ce pays, tombe aujourd'hui en ruines. On voit près de la porte du nord les tombeaux des émirs morts à Tsaïda, lorsque cette ville était en leur possession. Près de là, sur le rivage est un grand morceau de pavé en mosaïque, composé de marbres de diverses couleurs; mais qui n'est remarquable que parce qu'il constate les empiétemens de la mer sur cette partie de la côte. Les jardins de Tsaïda, ou pour mieux dire ces enclos d'arbres à fruits, s'étendent à un mille autour de la ville, et sont séparés les uns des autres par de petits murs de pierre. Comme ces enclos sont cultivés bien plus dans une vue d'utilité que d'agrément, on ne s'occupe guère de leur amélioration ou de leur embellissement, qu'autant qu'il peut en résulter un produit plus avantageux. Ils offrent toutefois un ombrage délicieux pendant les fortes chaleurs de l'après-midi; et leur masse de

verdure est en tout temps un objet agréable, où la vue se repose délicieusement.

Tsaida, 19 *septembre*. — Une femme d'une naissance et d'une famille distinguées, et non moins remarquable par le rang qu'elle occupait dans sa patrie que par la singularité de sa manière actuelle de vivre sur une terre étrangère, habite dans les environs de Tsaïda. Celle qui fut courtisée par les grands à cause de l'influence qu'on lui supposait sur l'esprit d'un ministre, n'hésita pas, lorsque la mort de ce dernier lui eut fait perdre cette influence, et qu'elle vit que l'ingratitude et l'oubli étaient le seul prix de ses bienfaits, à quitter son pays natal. Aujourd'hui, exilée volontaire, elle habite une province turque, vivant dans un complet isolement du monde. Quoique je fusse porteur d'une lettre pour cette femme extraordinaire, je ne me sentis pas le courage d'aller troubler sa solitude, sans autre motif que celui de satisfaire ma curiosité, d'autant plus que je n'ignorais pas que les visites d'Anglais ne lui étaient rien moins qu'agréables, à cause du penchant bien connu qu'ont ceux-ci d'écrire leurs voyages. Toutefois je ne pus résister au désir de visiter la demeure d'une personne sur le compte de qui il a été dit et écrit tant

de choses. Je résolus donc d'y passer en me rendant à Beirout, ville pour laquelle je me suis mis en route cet après-midi.

Mar-Elias, tel est le nom de l'endroit habité par Lady Hester Stanhope, occupe la plate-forme d'une montagne qui fait partie d'une chaîne d'autres montagnes, paraissant être les racines du mont Liban, et qui courent dans une direction parallèle à la côte, dont elles sont éloignées d'un peu moins d'une lieue. Lorsqu'on y arrive de ce côté, l'idée qu'on se fait de sa situation est d'abord assez peu favorable; la vue s'étend en effet, sur une suite des collines nues, égales en hauteur, et toutes de même forme, qui s'avancent dans l'intérieur des terres. Mais lorsqu'une fois le voyageur est parvenu au sommet de la montagne, par un sentier en zig-zag dont on ne peut toutefois parcourir la dernière partie qu'en descendant de cheval, un spectacle enchanteur l'attend. S'il se retourne alors et qu'il porte ses regards vers l'ouest, une plaine admirablement cultivée se déroule à ses pieds. Devant lui, en ligne droite, est Tsaida assise au milieu de ses jardins charmans, et au-delà de la ville une mer de couleur azurée qui se perd dans l'horizon. La maison, qui dans l'origine était un couvent,

est entourée d'un mur peu élevé, destiné à la protéger; de sorte qu'à l'extérieur on n'en découvre qu'une partie. La cour intérieure est garnie tout autour de berceaux de vignes, et çà et là de caisses de fleurs, qu'ont évidemment améliorées les soins assidus d'une main européenne. Les appartemens sont nécessairement petits, car ce sont ceux qui servaient autrefois de cellules aux moines; ils se trouvent tous au rez-de-chaussée. Ils sont meublés à l'orientale, mais avec cette différence toutefois, qu'un meilleur goût a présidé à leur décoration. Je vis dans les écuries de très-beaux chevaux. Le principal attrait de ces lieux, celle qui en était la maîtresse, ne s'y trouvait pas alors; elle était partie pour aller faire une excursion dans les montagnes. Près du couvent de Mar-Elias, est le village de ce nom, habité par des Fellahs. Ils me dirent qu'en hiver les hyènes et les chacals des montagnes voisines rôdent fréquemment à l'entour pour y saisir quelque proie, et que leurs cris sauvages, au milieu du silence de la nuit, ont fait déserter plusieurs domestiques européens qui étaient entrés au service de la Bint-el-Sultan (la fille d'un roi), nom sous lequel Lady Hester est connue en Syrie.

De là, je revins sur la grande route de Beirout,

jusqu'à ce que j'eusse atteint la rivière El-Awali, que nous passâmes sur un large pont de pierre. Deux heures après, nous arrivâmes à la rivière Nahr-el-Khadi, l'ancienne Tamyrus, sans avoir rencontré aucun autre village important que celui d'Ire, auprès duquel le prophète Jonas fut, dit-on, rejeté par le poisson monstrueux. On représente cette rivière comme très-dangereuse à l'époque de la fonte des neiges ou après des pluies subites. Dans la saison où nous sommes, elle coule des montagnes d'une manière assez paisible. Elle est située à environ moitié chemin de Beirout. Sur la droite de la route est Damour, long village dont les maisons sont disséminées sur plusieurs collines plantées de vignes. Les raisins, qui commençaient à mûrir, étaient les plus beaux que j'eusse encore vus. Chaque grappe pouvait peser deux ou trois livres, et les grains étaient de la grosseur d'une prune. Ils rappelèrent à ma pensée ces magnifiques grappes que les espions d'Eschol apportèrent dans le camp des Israélites au temps de leur séjour dans le désert (voyez le livre des Nombres), et assurément quand j'en comparai la grosseur et la saveur avec les raisins que j'avais vus en Egypte, il me fut facile de concevoir la surprise et la joie que

dut éprouver le peuple de Dieu, en voyant pour la première fois, au milieu d'un désert de sables, les fruits que produisait le pays qui allait devenir son héritage. Nous nous arrêtâmes dans ce village pour dîner. Les habitans sont Druses. C'était la première fois que je voyais des individus appartenant à ce peuple remarquable, et ma curiosité me fit rester en ce lieu, d'ailleurs dépourvu d'intérêt. Nous quittâmes Damour dans l'après-midi, pour continuer notre route vers le nord; mais, au bout d'une heure, le cheval de mon guide commençant à boiter, il nous fallut faire halte de nouveau. Nous descendîmes donc à un caphar ou bureau de péage pour y passer la nuit.

20 *septembre.*— Je quittai le khan, un peu avant le lever du soleil, et atteignis Beirout en moins de deux heures. En laissant la côte, nous franchîmes une suite de petites collines couvertes de mûriers blancs que l'on cultive pour le produit de la soie. Le sol où ils croissent est profond, rougeâtre et creusé en sillons, pour que la pluie puisse pénétrer jusqu'aux racines d'une manière plus égale. On fait la récolte des feuilles deux fois par an, au printemps et en automne. Pour cela, on coupe les plus petites bran-

ches, ne laissant absolument que la tige de l'arbre, qui offre alors après la récolte un aspect assez triste. A environ un mille et demi au sud de la ville, nous entrâmes dans un petit bois de pins pigniers d'une grosseur et d'un âge considérables, situé sur une éminence d'où la vue s'étend sur la mer, le promontoire et la ville de Beirout. Leurs larges cimes forment un ombrage impénétrable, et le murmure des molles brises de la mer, qui se jouent à travers leur feuillage, semble inviter au repos le voyageur fatigué. En été et lorsque le temps est beau, c'est un lieu de promenade favorite pour les habitans de Beirout. On le nomme le bocage de Fakr-ed-din, parce que l'on croit qu'il a été planté par l'émir de ce nom.

FIN DE LA PALESTINE.



APPENDICE.

Note 1, page 2.

« Une des particularités les plus remarquables de la religion juive, c'est que, tandis qu'elle proclamait sa supériorité sur toutes les autres, qu'elle se distinguait de chacune d'elles, comme étant la seule qui enseignât le culte de l'unique et vrai Dieu vivant, et que tout chez elle tendait, dans une parfaite harmonie, vers ce but pour lequel elle avait été instituée, elle reconnaissait qu'elle n'était elle-même qu'un acheminement vers une future révélation, meilleure et plus parfaite. Elle était évidemment appropriée et limitée à un seul peuple; — plusieurs de ses institutions ne pouvaient convenir qu'à la Judée ; — sa morale était incomplète ; — ses rites nombreux, oppressifs et dépourvus de tout mérite inhérent; et comme elle n'était applicable qu'à un seul pays, qu'elle était imparfaite, passagère, et pleine de promesses d'un meilleur avenir dont elle préparait seulement les voies, elle n'avait évidem-

ment pour but que de présager une autre religion. » (Evidence des prophéties, par Keith, page 15.)

Note 2, page 26.

Jérusalem est souvent désignée dans les Saintes Ecritures sous le nom de la cité sainte, (Isaïe, XLVIII, 2; Dan. IX, 24; Nehem. XI, 1; Math. IV, 5; Apoc. XI, 2.) parce que « le Seigneur la choisit entre toutes les tribus d'Israël pour y placer son nom, son temple et son culte », (Deut. XII, 5; XIV, 23.) et pour être le centre d'union, pour la religion et le gouvernement de toutes les tribus du peuple d'Israël. Les événemens miraculeux et importans qui s'y passèrent la rendent l'objet de la plus haute vénération parmi les chrétiens, et même chez les musulmans qui ne l'appellent jamais autrement que El-Khods, c'est-à-dire, la sainte, y ajoutant quelquefois l'épithète de El Sherif, ou la noble.

Note 3, page 26.

« Les ânes étaient d'une si grande utilité chez les Hébreux, qu'il était défendu dans le Décalogue de les convoiter, non plus que les bœufs. Dans le Levant, ils parviennent à une taille et à une beauté surprenantes. Les princes et les gens de distinction ne pensaient pas ravaler leur dignité en montant sur ces animaux; c'est pourquoi, lorsque Jésus-Christ entra dans Jérusalem sur un âne, il fut reçu comme un prince ou un souverain. Il était défendu aux Hébreux d'atteler un bœuf et un

âne ensemble, probablement parce que l'un était un animal pur, et conséquemment mangeable, tandis que l'autre étant déclaré immonde, ne pouvait servir de nourriture. Les habitudes et la vitesse des ânes sauvages que l'on trouvait autrefois en grand nombre dans l'Arabie déserte et les pays voisins, sont décrites dans Job avec une grande force de style et une beauté toute poétique. » (Introduction à l'étude critique et à la connaissance des Saintes Ecritures, page 449.)

Note 4, page 53.

Comme le papas, ou prêtre grec, qui officie en cette occasion, reste enfermé dans le sépulcre avant que la flamme paraisse à travers une fente pratiquée dans la porte, il n'est pas difficile de deviner par quels moyens chimiques le feu est produit. Mais ce qui paraît tout-à-fait incompréhensible, c'est que tant de milliers d'hommes, depuis un si grand nombre de siècles, consentent à être chaque année les victimes volontaires d'une grossière imposture. Je ne puis pas dire si ce furent les prêtres ou les peuples qui inventèrent cette coutume. C'est peut-être un reste de quelque pratique païenne, continuée par les premiers chrétiens, qui l'auront abandonnée plus tard et qui aura été adoptée par les Grecs de l'église d'Orient. Ces derniers considèrent le privilége dont ils jouissent comme la marque distinctive de la sainteté prééminente de leur foi et de sa divine origine; et un grand nombre d'hommes de cette communion font le pélerinage de Jérusa-

lem dans le but d'être témoins oculaires du fait. On sait que les anciens Chaldéens ainsi que les Persans et quelques autres nations de l'Orient rendaient les honneurs divins au feu. Dieu est souvent apparu dans le feu et entouré de cet élément, comme quand il se montra dans le buisson ardent, et descendit sur le Mont-Sinaï au milieu des flammes, du tonnerre et des éclairs. (Ex. III, 2, XIX, 18.) Le feu est aussi le symbole de la divinité. (Deut. IV, 24.) Ce fut sous cet effroyable aspect que Dieu se montra à Isaïe. (Ch. VI, 4 ; à Ezéchiel, ch. I, 4.) Le Psalmiste dit que le char de Dieu est composé de flammes. (Ps. XVIII, 12-14), et le Christ, lors de sa seconde venue, doit paraître au milieu d'un feu qui consumera tout. (2 Thess. I, 8 ; voyez aussi Daniel VII, 10.) La colère de Dieu est comparée au feu. (Ps. XVIII, 8.), et les effets de son déplaisir sont la famine, la guerre et la peste. (Ps. LXVI, 12 ; Jér. XLVIII.) Notre divin maître est comparé à cet élément (Mat. III, 2), relativement à son jugement sur les méchans, qui sont brûlés comme l'écume des métaux, et aux effets de sa grâce qui purifie les justes comme l'or le plus pur. L'influence du Saint-Esprit est aussi comparée à cet élément (Mat. III, 11), par rapport aux langues ou flammes de feu qui se posèrent sur les têtes des apôtres (Actes II, 3), et à l'œuvre de régénération sur l'âme de l'homme, qui illumine, vivifie, purifie et enflamme de gratitude, d'amour et de zèle. Les anges de Dieu sont représentés sous l'emblème du feu (Ps. CIV, 4), et une colonne de feu guida la marche des Israélites pendant la nuit dans le

désert. (Exod. XIII, 21.) Le feu tombait autrefois du ciel pour consumer les victimes que l'on sacrifiait au Seigneur, et c'était un indice de ses bonnes dispositions et de son approbation; on pense que ce fut de cette manière que Jehovah témoigna qu'il acceptait le sacrifice d'Abel. Le feu tomba aussi sur l'offrande de Moïse, (Lév, IX, 24) sur celle de Manué (Juges, XIII, 19-20); de Salomon (2 Chron. VII, 1), et d'Elie (1 Rois, XVIII, 38.) Le feu qui descendit du ciel, d'abord sur l'autel élevé par Moïse dans le tabernacle, et ensuite sur celui construit par Salomon, sa consécration, était constamment entretenu et conservé par les prêtres et était, par suite, regardé comme un feu céleste accordé par le Seigneur lui-même, qui l'avait allumé pour instruire les hommes que l'origine de tout bien spirituel vient d'en haut, et que nous ne devons pas nous chauffer avec les étincelles de notre propre flamme.

Je laisse au lecteur à déterminer auquel des événemens ci-dessus la pratique actuelle des Grecs est censée se rapporter.

Parmi les nombreuses relations que nous avons de la distribution du feu sacré le samedi saint (relations qui toutes sont plus amusantes qu'instructives ou édifiantes), je choisis celle du véridique Maundrell, comme étant celle sur laquelle on peut faire le plus de fond, quoique, sous le rapport de la date, elle soit une des plus anciennes.

« Ils commencèrent leurs désordres par courir autour du saint sépulcre de toutes leurs forces et avec la plus grande

rapidité, criant dans leur course : *huia*, ce qui signifie c'est lui, ou c'est cela ; expression par laquelle ils prétendent affirmer la vérité du christianisme. Après être parvenus, par ces clameurs et cette course circulaire et étourdissante, à se troubler la tête et à s'enflammer de fureur, ils se mirent à faire les tours les plus grotesques et à prendre mille poses, sous toutes les formes du désordre et de la confusion ; tantôt ils se traînaient les uns les autres sur le plancher, tout autour du sépulcre ; tantôt ils mettaient un homme debout sur les épaules d'un autre et parcouraient ainsi le saint lieu. On les voyait aussi tourner autour du monument en sautant comme font les jongleurs sur nos théâtres. En un mot, on ne peut rien imaginer de plus grossier ni de plus extravagant que ce qui se passa en cette circonstance. Les Grecs sortirent d'abord processionnellement et furent immédiatement suivis par les Arméniens ; dans cet ordre, ils firent trois fois le tour du saint lieu, déployant tout le luxe de leurs bannières, banderoles, crucifix et costumes brodés. Vers la fin de cette procession, un pigeon vint voltiger dans la coupole au-dessus du sépulcre, et à sa vue les cris et les clameurs recommencèrent avec plus de force qu'auparavant. Les Latins nous dirent que les Grecs avaient lâché exprès cet oiseau pour tromper le peuple et lui persuader que c'était une descente visible du Saint-Esprit. La procession étant finie, le suffragant du patriarche grec et le principal évêque arménien s'approchèrent de la porte du sépulcre, et ayant coupé le lien qui la tenait fermée et scellée,

ils y pénétrèrent en fermant la porte sur eux, et après avoir préalablement éteint tous les cierges et les lampes en présence des Turcs et d'autres témoins. Les acclamations redoublèrent lorsque le miracle fut sur le point de s'accomplir, et le peuple se porta avec une telle violence vers la porte du sépulcre, qu'il fut impossible aux Turcs de le retenir. La cause de leur empressement dans cette occasion est le vif désir qu'ils ont d'allumer leurs chandelles à la sainte flamme, au moment où elle commence à sortir du sépulcre, car elle est estimée à cet instant plus pure et plus sacrée, à cause de son arrivée immédiate du ciel. Il n'y avait pas plus d'une minute que les deux fabricans de miracles étaient dans le saint sépulcre, qu'on vit ou qu'on crut voir, par quelques fentes de la porte, briller le feu sacré ; et certainement Bedlam lui-même ne fut jamais témoin d'un transport aussi désordonné que celui que produisit cette vue parmi la populace. Immédiatement après, parurent deux prêtres portant des torches allumées, qu'ils avaient tenues à la porte du sépulcre, tandis que le peuple se pressait autour d'eux avec une indicible ardeur, chacun s'efforçant d'avoir sa part de la première flamme, qui était censée la plus pure. Pendant ce temps, les Turcs faisaient jouer sans pitié les énormes bâtons dont ils étaient armés, mais rien ne put réussir à repousser ces fanatiques, tant l'excès de leur fureur les rendait insensibles à la souffrance. Ceux qui obtinrent du feu se l'appliquèrent immédiatement sur la barbe, la figure et la poitrine, prétendant qu'il

ne brûlait pas comme une flamme terrestre. Mais je vis clairement qu'aucun d'eux ne put supporter cette expérience assez long-temps pour justifier cette prétention. D'après le grand nombre de mains occupées, on peut croire aisément qu'en peu de temps une quantité innombrable de torches furent allumées; l'église, les galeries et jusqu'aux points les plus reculés parurent instantanément en flammes, et la cérémonie finit par cette illumination. »

Note 5, page 56.

« Quand Hélène, mère de l'empereur, » dit une vieille traduction d'Eusèbe, « rebâtit l'ancienne Jérusalem, qui n'était plus qu'une solitude et qu'un monceau de pierres, comme il est dit dans le prophète, elle chercha avec soin le tombeau où le Christ avait été déposé et d'où il ressuscita, et, à la fin, après beaucoup de peines, et par le secours de Dieu, elle le découvrit; et je vais raconter, en peu de mots, pourquoi il fut si difficile à trouver. Autant ceux qui embrassèrent la religion du Christ avaient un profond respect pour ce sépulcre, monument de sa passion, autant au contraire ceux qui abhorraient le christianisme s'empressèrent, pour le faire disparaître, de porter une grande quantité de terre dans cet endroit, y élevèrent de grandes éminences, et y bâtirent le temple de Vénus; ayant ainsi supprimé tout souvenir de la place, ils y établirent leur idole. Ceci nous a été raconté depuis long-temps comme une vérité. »

Note 6, page 56.

Golgotha est un mot syriaque, qui signifie « crâne, » par allusion à celui d'Adam, qui, suivant une tradition répandue en Orient, après avoir été reçu dans l'arche, à l'époque du déluge, fut déposé par Melchisédech, petit-fils de Noé, sur l'une des collines sur lesquelles Jérusalem fut bâtie par la suite. C'est par cette raison que les Arabes l'appellent Akranion, mot dérivé du grec Kranion, qui est synonyme du latin Calvaria.

Note 7, page 57.

Le naïf Maundrell, sur qui ne plana jamais le soupçon d'un mensonge, dit, en parlant de cette crevasse : « que ce déchirement ait été occasioné par un tremblement de terre qui eut lieu lors de la passion de Notre Seigneur, il n'y a que la tradition qui le prouve; mais, que c'est une rupture naturelle et dans laquelle l'art n'est pour rien, c'est ce dont le sens et la raison suffiront pour convaincre quiconque la verra. En effet, ses deux côtés s'adaptent parfaitement l'un à l'autre, et pourtant elle fait des circuits tellement compliqués qu'il serait impossible à l'art de les contrefaire, ni d'y parvenir par le moyen d'aucun instrument. »

Note 8, page 74.

Une analyse chimique de cent grains de cette eau donna les

résultats suivans, quant aux substances qu'elle contient et à leur proportion :

Muriate de chaux.		3,920
—	de magnésie. . . .	10,246
—	de soude	10,360
Sulfate de chaux.		0,054
		24,580

Note 9, page 75.

Josèphe rapporte que Vespasien, voulant s'assurer de l'exactitude de ce qu'on disait sur ces eaux, fit lier un certain nombre de ses esclaves par les pieds et par les mains et les fit jeter dans la partie la plus profonde du lac, et que ceux-ci, loin de s'y enfoncer, restèrent tous à la surface jusqu'à ce qu'il plût à l'empereur d'ordonner qu'on les retirât.

Note 10, page 77.

Il faut espérer que, sous le gouvernement plus éclairé de Méhémet-Ali, on fera quelques efforts pour combler cette intéressante lacune géographique. Les moyens d'accomplir cette mission sont tout prêts, et le voyageur entreprenant n'a besoin que de la sanction du gouverneur, qui le protégerait pendant toute sa course par la terreur seule de son nom. Sa barque serait probablement la première qui aurait jamais sillonné la surface de cette mer depuis l'époque de sa formation.

Note 11, page 78.

« La vallée de Ghor se continue au sud de la mer Morte; à environ seize lieues de l'extrémité de cette mer, elle change son nom en celui d'Araba et s'étend presqu'en droite ligne, en s'inclinant cependant un peu vers l'ouest, jusqu'à Akaba, qui se trouve à l'extrémité du bras oriental de la mer Rouge. L'existence de cette vallée paraît avoir été ignorée des géographes anciens et modernes, quoiqu'elle tienne une place remarquable dans la géographie de la Syrie et de l'Arabie Pétrée, et qu'elle soit encore plus intéressante sous le rapport de ses productions. On y trouve toujours la manne du désert, elle coule des rejetons de plusieurs arbres, mais principalement du gharrah; les Arabes la recueillent et en font des gâteaux, qu'ils mangent avec du beurre. Ils l'appellent Assal Beyrouk, ou Miel de Beyrouk.

« L'indigo, la gomme arabique, l'arbre à soie nommé asheyr, dont le fruit est enfermé dans une substance soyeuse blanche dont les Arabes font leurs mèches, croissent dans cette vallée. Pendant l'été, elle n'est guère habitée, dans le voisinage de la mer Morte, que par quelques paysans bédouins; mais en hiver, elle devient le lieu de rendez-vous de plus d'une douzaine de puissantes tribus Arabes. Il est probable que le commerce entre Jérusalem et la mer Rouge se faisait par cette vallée. La caravane chargée à Ezoingeber des trésors d'Ophir, pouvait, après une marche de six ou sept jours, déposer son fardeau dans les magasins de Salomon.

« Cette vallée mérite d'être étudiée à fond, et cet examen conduira à plusieurs découvertes intéressantes. Il serait d'une grande importance pour le voyageur en Palestine. » (La Nubie, par Burckhardt, XLV, XLVI.)

Note 12, page 100.

Quand Omar entra en conquérant à Jérusalem, en 637, il demanda comme une faveur aux chrétiens qui l'habitaient, de lui assigner une place où il pût élever un sanctuaire à la religion de Mahomet. Ceux-ci lui indiquèrent insolemment la place du temple de Salomon, qui avait été souillée par les immondices et les ordures de la ville, à cause de la haine et du mépris qu'ils portaient aux Juifs, et lui dirent qu'il pouvait prendre ce lieu, si cela lui faisait plaisir. Il l'accepta sans manifester aucun ressentiment, se mit promptement en mesure de le nettoyer et y éleva l'édifice que nous voyons aujourd'hui. La ville ayant été prise plus tard par les Croisés, cette mosquée devint un temple chrétien; mais Saladin la rendit à son usage primitif.

Note 13, page 102.

Une de ces traditions raconte : qu'il tomba du ciel, à l'époque où commença l'esprit de prophétie ; que tous les anciens à qui fut fait le don de cet esprit, prophétisaient du haut de ce rocher, et que ce fut là que s'assit l'ange de la mort, qui, lors de l'imprudent dénombrement du peuple, par David, mas-

sacra jusqu'à ce que « Dieu lui commandât de remettre son épée dans le fourreau. » (I Chron. XXI, 7.) Quand les prophètes s'enfuirent de Jérusalem, la pierre désira les accompagner, mais elle en fut empêchée par l'ange Gabriel, qui la retint de force (on voit encore les marques de ses doigs), jusqu'à l'arrivée de Mahomet qui, par ses prières, la fixa pour jamais à cette place. Mahomet, dans la douzième année de sa mission, fit son fameux voyage de nuit de la Mecque à Jérusalem, monté sur sa jument El-Barak, et accompagné de l'ange Gabriel, comme il est dit au 17e chapitre du Koran, et ayant fait ses dévotions, il partit de cette pierre pour monter au ciel. Le roc, sensible à ce bonheur, s'amollit, et l'empreinte du pied du prophète est demeurée jusqu'à ce jour un objet de haute vénération pour tous les vrais croyans. Voyez le récit du docteur Richardson, commençant page 224, vol. 2. — N'est-il pas probable que ceci n'a été qu'une concession du rusé réformateur à ses disciples qui ne faisaient que d'abandonner leur idolâtrie?

Note 14, page 103.

Peu de voyageurs ont été assez heureux pour pénétrer dans l'enceinte de ce célèbre temple musulman, car quoique les mosquées en général (comme l'implique le mot Djamee) soient simplement considérées comme lieux de réunion pour certaines pratiques du culte, et ne soient pas regardées comme assez spécialement consacrées, pour exiger l'exclusion totale de quiconque ne pratique pas la religion musulmane; cepen-

dant, ici et à la Mecque il n'y a pas d'autorité assez puissante pour conférer à un infidèle le droit de fouler le sol sacré. En 1816, le docteur Richardson, qui voyageait en compagnie du comte de Belmore et sa famille, ayant eu le bonheur de guérir une des autorités de Jérusalem, en fut récompensé par une visite clandestine à ce temple. Le récit qu'il en fait est plein de détails intéressans. En 1834, M. Bonomi, camarade de collége de l'auteur de cet ouvrage, après une résidence de plusieurs années en Egypte, où il étudiait les monumens de l'antiquité, revint dans sa patrie par la Syrie, accompagné de ses amis MM. Catherwood et Arundale, architectes. Ils arrivèrent à Jérusalem dans la soirée du 6 octobre, et comme les portes étaient fermées, ils campèrent en dehors des murs. Le lendemain matin, M. Bonomi, enhardi par son extérieur levantin et par sa connaissance des langues et des mœurs de l'Orient, se hasarda à pénétrer seul dans le sanctuaire, comme pélerin musulman. Les détails de sa visite se trouvent dans l'ouvrage du docteur Hogg, intitulé : *Visite à Damas*, etc. Les compagnons de M. Bonomi, MM. Catherwood et Arundale, furent ensuite admis, parce que l'on croyait qu'ils étaient envoyés par le pacha d'Egypte pour réparer la mosquée. Ils restèrent plusieurs semaines à Jérusalem, visitant le saint monument tous les jours et à toute heure. Le premier de ces messieurs est l'auteur du panorama qui parut l'année dernière à Londres. Le dernier se dispose à faire imprimer une série de vues de la cité sainte et du mont Sinaï, avec un texte.

Note 15, page 105.

« Le monde entier étant l'ouvrage de Dieu, il ne s'y trouve pas une place où l'homme ne puisse témoigner de son respect pour la Majesté suprême de son créateur. Dès le commencement des temps, il y eut toujours quelque place consacrée aux devoirs solennels du culte religieux. Adam, même pendant son séjour dans le paradis, avait une place marquée où il se présentait au Seigneur, et après son expulsion de ce séjour, ses fils avaient également un endroit où ils portaient leurs offrandes et leurs sacrifices. » — « Les patriarches, avant et après le déluge, employaient des autels, des montagnes et des bosquets au même usage. Ainsi nous lisons que Noé bâtit au Seigneur un autel sur lequel il lui brûla des offrandes (Gen. VIII, 20); Abraham, lors de sa vocation au culte du vrai Dieu, lui élevait des autels partout où il posait sa tente. (Gen. XII, 8; et XIII, 4.) Il planta un bosquet dans Beersheba et y invoqua le nom du Seigneur (Gen. XXI, 33), et ce fut sur une montagne que Dieu lui ordonna le sacrifice de son fils Isaac. (Gen. XXII, 2.) Jacob, particulièrement, appela du nom de la maison de Dieu une place où il fit le vœu de payer la dîme de tout ce que Dieu lui donnerait. (Gen. XXVIII, 22.) Il existe plusieurs endroits publics consacrés au culte religieux des Juifs, savoir : 1° Le 'tabernacle,' qui, à une époque, fit place 2° au 'temple.' Tous deux sont souvent désignés dans l'Ecriture sous le nom de sanctuaire, et il n'existait entre eux, quant au principal

but, d'autre différence (quoiqu'il y en eût une grande sous le rapport de la beauté et du fini du travail), sinon que le tabernacle était un temple portatif, et le temple un tabernacle à demeure, ce qui fait que le tabernacle est quelquefois appelé le temple (1 Sam. I, 9; et III, 3), comme il arrive que le temple se trouve désigné sous le nom de tabernacle. (Jér. X, 20; Lam. II, 6.) — 3o Il y avait aussi des lieux d'adoration appelées dans l'Écriture « hauts lieux, » dont on se servait dans le temps du tabernacle et du temple, avant la captivité, et sans faire de distinction avec ceux-ci; et, finalement, il y avait chez les Juifs des 'synagogues' et d'autres places qui ne servaient qu'à la prière, qu'on appelait 'proseuchae,' ou 'oratoires;' ces dernières s'établirent principalement après la captivité. » On trouvera un récit de ces diverses constructions dans l'Introduction à l'étude et connaissance critique des Écritures, par le docteur Horne, page 230.

Note 16, page 116.

J'ai appris avec peine qu'après notre départ les moines jugèrent à propos de changer l'inscription que nous destinions à la tombe du malheureux ami que nous venions de perdre. L'épitaphe, telle qu'elle existe aujourd'hui, annonce pompeusement qu'à son lit de mort il abjura « l'hérésie luthérienne, pour se convertir au catholicisme. » Il est possible que l'histoire de sa conversion à l'église catholique romaine soit vraie, quoique cependant ce fait ne repose sur aucune

autre autorité que l'assertion des moines eux-mêmes; mais le petit lambeau de terre accordé à Sion aux funérailles des chrétiens devrait-il devenir le théâtre de querelles religieuses? — Quoique je ne puisse prendre leur parti sur ce point, cependant la stricte impartialité m'oblige à constater que si, en faisant l'inventaire de ses effets, « on ne trouva ni argent ni lettre de crédit, » rien ne vient justifier l'opinion « que ces pères confesseurs aient jugé convenable de se payer par eux-mêmes de la peine que leur avait coûtée sa conversion. » Au contraire, nous qui voyagions avec lui nous savions pertinemment, par des raisons qu'il est inutile de publier, qu'il n'avait point de lettre, et qu'au moment où il nous quitta, il lui restait très-peu d'argent.

Note 17, page 126.

Jérusalem est à jamais célèbre par les révolutions les plus variées et les plus terribles qui aient assailli aucune ville au monde; elle a été dix-sept fois pillée et détruite en partie; elle a été le théâtre des plus brillans exploits des Juifs, des Romains et des Sarrazins, et elle s'est baignée dans le sang de nos pères au temps romanesque des croisades. On pense que ce fut Melchisédech qui la fonda vers l'an 2023, et elle est citée pour la première fois dans l'Écriture sous le nom de Salem. (Gen. XIV, 18.) Cinquante ans plus tard, elle fut prise par les Jebusites, qui l'appelèrent Jérusalem (vision de paix) et bâtirent la ville haute, sur le mont Sion. La première

année de son arrivée dans la terre promise, Josué se rendit maître de cette partie de la ville mais ce ne fut qu'au temps de David que les Israélites possédèrent la partie supérieure, ou la forteresse de Sion, où David fixa sa demeure, l'appelant Cité de David. (2 Sam. v, 9.) Son fils Salomon bâtit le fameux temple pour l'arche d'alliance et embellit la cité de plusieurs travaux splendides dont les ruines se voient encore aujourd'hui. Cinq ans après la mort de Salomon, cette ville fut pillée par Sesac, roi d'Egypte; elle subit le même sort, le siècle suivant, sous le règne de Joas, roi d'Israël; et elle fut pillée et en partie détruite par les Assyriens, sous Manassès. En 3513, Nabuchodonosor détruisit la ville, brûla le temple et envoya les habitans en Egypte; revenus après soixante-dix ans de captivité, le temple fut rebâti par Jerobabel, Esdras et Néhémie. Antiochus-le-Grand s'empara de nouveau de la ville et la céda à Ptolémée Evergète; puis elle fut encore reprise et pillée par Antiochus-Epiphane, qui plaça une statue de Jupiter dans le temple et sacrifia des porcs sur l'autel. Plus tard, Judas Macchabée rendit la liberté à ses concitoyens, qui, s'étant querellés entre eux, recherchèrent l'assistance des Romains, et Pompée devint maître de la ville. Peu après, Antigone, à la tête des Parthes, s'en empara et fut à son tour déposé et mis à mort par Hérode-le-Grand, sous le règne duquel se passèrent les importans et terribles événemens qui se rattachent à la naissance de Notre Seigneur Jésus-Christ. Après la mort d'Agrippa, petit-fils d'Hérode, la Judée fut réduite en province

romaine. Sous le règne de Vespasien, les Juifs s'étant révoltés, la ville fut investie par Titus, et après avoir soutenu un des siéges les plus remarquables dont l'histoire fasse mention, depuis le 14 avril jusqu'au 2 septembre de l'an 71, elle fut prise, pillée et brûlée, ainsi que le temple. Comme on était aux fêtes de Pâques, la cité se trouvait remplie de monde, et Josèphe, témoin oculaire, raconte que 600,000 Juifs périrent par la famine, 1,100,000 par l'épée, et que 97,000 furent emmenés prisonniers : les enfans et les femmes furent vendus comme esclaves, et on pouvait en obtenir trente pour une pièce d'argent. « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfans ! » criaient les Juifs à Pilate trente-huit ans auparavant. L'imprécation fut entendue et exercée de la manière la plus terrible; et depuis ce temps, Dieu détourna les yeux de cette contrée. Peu de temps après, Adrien compléta la destruction de la cité, et « Sion devint un champ labouré, Jérusalem un monceau de ruines, et la montagne formée par les maisons, comme le carrefour de la forêt. (Mich. III, 12.) » On éleva des statues de Vénus et de Jupiter sur le calvaire et le Saint Sépulcre; une nouvelle cité fut construite sur l'emplacement actuel, et le nom de Jérusalem disparut et resta ignoré pendant plusieurs siècles.

Note 18, page 133.

L'année qui suivit mon départ de Jérusalem, cet homme aimable, revenant en Europe, avec quatre ou cinq autres moines

franciscains, fut, ainsi que ses compagnons, cruellement massacré par l'équipage du navire sur lequel ils s'étaient embarqués. Il paraît que ces religieux pensant faire plaisir à leurs amis, ou peut-être dans l'espoir de réaliser un honnête bénéfice, par la vente de reliques venues de la Terre-Sainte, avaient rempli plusieurs caisses de rosaires, crucifix, coquilles ciselées et autres semblables bagatelles. Les marins, qui étaient Grecs, soupçonnant que ces caisses renfermaient des trésors, s'entendirent, dès la seconde nuit qu'ils étaient en mer, pour tomber sur les passagers, pendant leur sommeil, les massacrèrent tous, et chrétiens et musulmans, du moins à ce qu'ils crurent. Quels durent être leurs remords, en ouvrant ces caisses! — Cela fait, au lieu de se rendre à Chypre, qui était leur destination, ils cinglèrent vers la Caramanie, et prirent terre dans un des ports de cette côte. Un pauvre Turc, qui, dès la première alarme, s'était caché entre quelques planches, n'entendant plus la voix des marins, se hasarda à sortir de sa cachette, monta sur le pont, et gagna la rive à la nage. En touchant la terre, il alla droit au gouverneur, et lui raconta les détails de cette horrible catastrophe dont il avait été témoin. Les Grecs furent tous arrêtés, et, après une légère formalité, empalés sur le rivage, supplice qu'ils n'avaient que trop mérité.

Note 19, page 140.

L'armée de Titus campa sur le lieu même où la destruc-

tion de Jérusalem avait été prédite. Après le siége et la prise de cette ville maudite, le vainqueur s'écria, en voyant la force extraordinaire de la place : « Certainement, nous avons eu Dieu pour nous dans cette guerre, et c'est Dieu seul qni a chassé les Juifs de ces fortifications; car, que pouvait la main des hommes ou toutes les machines du monde pour renverser ces tours? » (Josèphe, Guerres des Juifs, liv. 6, chap. IX.) Six cent cinquante ans avant cet événement (il y a aujourd'hui 2400 ans), un homme, objet de mépris pour chacun, s'écriait: « Les rois et tous les habitans de la terre n'auraient jamais cru que l'ennemi fût entré dans les murs de Jérusalem ! (Lam. IV, 12.) » Quel autre qu'un Dieu, qui connaît l'avenir, eût pu inspirer ce langage prophétique ?

Note 20, page 142.

Les Turcs ont en grande vénération les lieux témoins de quelques actions de notre Sauveur, qu'ils appellent Issa Ibn Maria (Jésus, fils de Marie), tels que le mont Sion, le mont des Olives, le mont Thabor et autres; car ils le regardent comme un prophète. Mais ils tournent en ridicule tout ce qui a rapport à son crucifiement et à sa mort, prétendant que le patient fut un de ses disciples (Judas) ! tandis que lui, fut enlevé vivant au ciel. Il est à remarquer que, dans les premiers temps du christianisme, Jésus est représenté assis sur un trône, et non dans l'attitude révoltante d'un crucifié.

Note 21, page 147.

Un voyageur qui visita récemment la Palestine, fait, en parlant de ces monumens, les réflexions suivantes : « Il est impossible de déterminer si ces sépulcres servirent réellement à ceux à qui on les a attribués. Le mélange d'architecture grecque qu'on y voit les ferait supposer d'un siècle moins ancien. La dernière partie du 23e chapitre de l'Evangile de saint Mathieu me fit naître une idée qui pourrait servir à concilier la contradiction manifeste qui existe entre leur style et l'époque que leur assigne la tradition. Notre Sauveur, en reprochant aux Pharisiens d'être animés, malgré leur affectation hypocrite à révérer la mémoire des prophètes, du même esprit de persécution et d'incrédulité qui avait poussé leurs pères à verser le sang de ces serviteurs de Dieu, emploie ces paroles : «Malheur à vous, scribes et pharisiens, hypocrites qui bâtissez les tombeaux des prophètes, et ornez les sépulcres des justes » ; puis il déclare que sur eux retombera tout le sang des justes qui a été versé sur la terre, depuis le sang d'Abel jusqu'à celui de Zacharie, fils de Barachias ; comme si la tombe du dernier était présente à son esprit au moment où ce reproche lui était suggéré. En conséquence de cette supposition, les bases taillées dans le roc et qui ont le caractère de cette massive architecture sépulcrale que les Israélites avaient prise des Egyptiens, pourraient très-bien avoir été les tombeaux de ceux à qui on les attribue ; tandis que les pilastres

ioniens et autres ornemens qui appartiennent à une période postérieure, sont probablement les embellissemens des sépultures des justes auxquels Notre Sauveur fait allusion, et y auront été ajoutés de ses jours ou peu de temps auparavant, quand la réduction de la Judée en province romaine et l'exemple d'Hérode eurent introduit un autre style. » (Trois semaines en Palestine, pages 47, 48 et 49.)

Note 22, page 150.

Une collection des hymnes et prières que l'on récite à chacune des places les plus remarquables à l'intérieur et à l'extérieur de la ville, est distribuée à chaque pélerin à son arrivée au couvent. Ces stations commencent à la porte de Jaffa et finissent quelque part aux environs de Bethléhem. Quoique dicté par un sentiment pieux, ce recueil n'est nullement remarquable par l'élégance du style.

Note 23, page 153.

L'ordre du Saint Sépulcre fut institué en 1099, peu de temps après la prise de Jérusalem par les chrétiens. Il avait pour objet : 1° De les mettre en position de rester maîtres des saints lieux qu'ils avaient conquis sur les infidèles ; 2° de protéger et assister les pélerins visitant ces lieux, et 3° de racheter les prisonniers chrétiens. Voyez, pour un détail plus circonstancié sur cet ordre, le *Précis historique de l'ordre*

royal, hospitalier et militaire du Saint Sépulcre de Jérusalem, par le comte Allemand, 1 vol. in-12, 1815.

Note 24, page 181.

Le nom le plus ancien de cette ville était Salem, ou Paix. (Gen. XIV, 18.) Jérusalem signifie la vision ou l'héritage de paix, et il est probable que c'est à cette signification que notre Sauveur faisait allusion dans sa belle et pathétique lamentation sur cette cité. (Luc. XIX, 41.) Elle s'appela aussi autrefois Jebus, d'un des fils de Canaan. (Jos. XVIII, 28.) Après que Josué s'en fut emparé (Jos., X) elle fut habitée conjointement par les Juifs et les Jebusites (Jos. XV, 63) pendant environ cinq cents ans, jusqu'au temps de David, qui en chassa les Jebusites et en fit sa résidence. (2 Sam. V, 6-9.) Il y bâtit un beau palais, et c'est de là qu'elle prit le nom de Cité de David. (Chron. XI, 5). Le prophète Isaïe (XXIX, 1) appelle Jérusalem Ariel, ou le lion de Dieu, peut-être par allusion à la force de la place, qui mettait ses habitans en état de résister à leurs ennemis et de les vaincre ; de même que les Persans appellent une de leurs villes Schiraz, ou le lion dévorant.

Note 25, page 222.

« Il est à remarquer que ce nom n'a d'analogue ni en hébreu ni en syriaque, qu'il est clairement d'origine arabe et doit dériver de AK, qui signifie « étouffant, » (Drummond.)

Note 26, page 222.

Voyez, pour un récit très-détaillé sur ce monstre à forme humaine, *la Syrie*, par Volney. Son histoire est celle d'un grand nombre de gouverneurs turcs, avec cette différence qu'il lui fut donné de mourir tranquillement dans son lit en 1808, à l'âge de 88 ans. On voit encore aujourd'hui les victimes mutilées de ses atroces cruautés errer en grand nombre dans les rues de Saint-Jean-d'Acre.

Note 27, page 223.

La malheureuse cité d'Acre est redevenue un monceau de ruines, « un désert triste et inhabité. » A l'époque de notre visite, on nous rapporta qu'Abdallah pacha avait dit, en montrant une tour de la citadelle qui se trouvait sur une poudrière : « Si une puissance européenne m'attaquait, je me ferais sauter; mais si les assaillans étaient des Turcs, plutôt que de me rendre, j'aimerais mieux voir les murs de la ville se renverser sur les habitans. » Et il fut fidèle à sa parole. « Ayant soutenu un vigoureux siége de cinq mois et vingt-un jours, pendant lesquels plus de trente-cinq mille bombes furent lancées dans la place, il ne resta pas une seule habitation intacte. Toutes les rues sont encombrées de maisons à moitié démolies, et d'autres sont pleines, jusqu'au premier étage, de débris de toits et de planchers. Toutes les portes et fenêtres ont été enlevées et brûlées pour le chauffage; des arcades

lésardées et des murs chancelans semblent encore menacer ruine, et d'étroits passages à travers des monceaux de décombres sont les seuls sentiers qui conduisent aux différentes parties de la ville. Il y a un des principaux bazars où il serait dangereux de pénétrer, et un autre semblable établissement, bâti sur de grandes proportions, n'a dû qu'à son toît voûté d'échapper à une entière destruction. Près de la magnifique mosquée bâtie par l'atroce Jezzar, une belle fontaine renfermée dans une espèce de pavillon chinois et protégée par une superbe grille de bronze, a heureusement été épargnée. En cet endroit, se trouve une rampe d'escalier qui conduit dans une cour entourée d'un cloître à moitié démoli, posant sur de petites colonnes de marbre de couleur. Le pavé, richement incrusté, était ombragé jadis par des touffes de palmiers et de platanes, et deux fontaines magnifiquement ornées sont ensevelies sous des fragmens de superbes dômes. L'intérieur, revêtu de compartimens de marbre de couleur, était surmonté d'une large et haute coupole, qui est aujourd'hui brisée et percée dans tous les sens. Elle était ornée de peintures éclatantes et d'inscriptions arabes, et est encore soutenue par les fragmens d'une belle colonnade. D'un côté, près d'une galerie, est un haut pupitre de marbre de Chypre, et le beau plancher en mosaïque cruellement mutilé et jonché de couvertures de livres, est couvert de morceaux de porphyre et de granit brisés, au milieu desquels se trouve un énorme croissant de bronze qui est tombé du sommet du

dôme. Le boulet et la bombe ont fait un effroyable ravage en cet endroit; les livres avaient été enlevés comme des trophées, et la cour fut convertie en un poste militaire. Deux fossés profonds, avec d'épais remparts et des bastions, entourent la ville; et les batteries des assiégeans furent dressées sur le glacis, mais non dans la position la plus avantageuse. On était en train de réparer la large et praticable brèche par laquelle les ennemis pénétrèrent dans la ville. Elle fut bravement défendue, mais on se rendit avant que le second fossé fût passé. Cinq mille hommes de troupes d'élite et des ingénieurs formaient la garnison, qui était sous le commandement du Kiahia bey ; car, contrairement à notre première opinion, on nous assura ici, à plusieurs reprises, qu'Abdallah, dès le commencement du siége, se mit en sûreté avec son harem dans une retraite souterraine, et que, pendant toute sa durée et jusqu'à ce dernier assaut, il ne se montra qu'une seule fois dans la ville. Esclave géorgien de naissance, élevé dans le sérail, il obtint de bonne heure un grand avancement. Perfide, fanatique et égoïste, ne rachetant pas même ses défauts par sa fidélité à son souverain, son gouvernement, sans avoir été marqué par des atrocités révoltantes, fut pourtant rapace et intolérant. Quand il fut menacé par son puissant voisin parce qu'il avait encouragé ouvertement l'émigration égyptienne, quand on lui reprocha son oubli de services antérieurs et quand on l'accusa d'avoir manqué d'intégrité dans ses transactions commerciales et politiques, il refusa toute réparation, et fondant son espoir sur la jalousie soup-

çonneuse du sultan, qui lui était bien connue, il plongea sans nécessité son petit état dans toutes les horreurs de la guerre. Plus tard, sa capitale étant assiégée et réduite de jour en jour en un monceau de ruines, Abdallah, également dépourvu de courage et de pitié pour les souffrances des malheureux habitans, se retira en lieu de sûreté et laissa les soins de la défense à son lieutenant, plus brave que lui. On dit qu'une faible partie de la garnison survécut à l'assaut, et on croit que la dernière attaque seule coûta à Ibrahim la vie d'au moins douze cents hommes. A leur entrée en Syrie, les Egyptiens s'étaient d'abord assurés de Gaza et de Jaffa, et pendant le siége ils prirent possession de la côte. A Acre, on déploya des deux côtés une valeur héroïque. La ville, étroitement bloquée par mer, avait été auparavant bien approvisionnée. Pendant quelque temps les assiégeans firent peu de progrès. Un assaut bravement livré fut bravement repoussé, et la flotte souffrit de graves avaries, tandis que les troupes de la garnison s'affaiblissaient par de fréquentes sorties qui, tout heureuses qu'elles étaient, leur devenaient funestes par les hommes qu'ils y perdaient. On permit à beaucoup d'habitans de quitter la ville, mais un grand nombre furent écrasés sous les maisons qui s'écroulaient, ou tombèrent victimes des projectiles qu'on leur lançait sans cesse. Quand elle fut prise, la ville fut livrée à un pillage général; plusieurs soldats y firent une fortune considérable, et un bazar établi en dehors des murs, pour la vente du butin, étala en profusion toutes les

précieuses marchandises du Levant. (*Visite à Damas*, par le docteur Hogg, etc., p. 160-166.)

Note 28, page 224.

Les emplacemens des anciennes villes, et particulièrement de celles qui sont sur la côte, servent aujourd'hui de carrières aux villes plus modernes qui s'élèvent dans leur voisinage, à cause des matériaux tout prêts qu'on y trouve. Une grande partie des plus belles constructions de l'antiquité ont été ainsi détruites, sans pudeur, par les barbares maîtres du sol, et d'autres, qui ont échappé aux tremblemens de terre, n'ont dû leur conservation qu'à leur position isolée et à la difficulté du transport dans un pays montagneux.

Note 29, page 239.

« Josèphe fait souvent mention de cette partie remarquable de la Terre Sainte, et toujours sous le nom de la « grande plaine. » Elle est aussi citée sous la même dénomination par Eusèbe et saint Jérôme. Elle a été une place de prédilection pour l'assiette d'un camp dans toutes les guerres qui eurent lieu dans ce pays depuis Nabuchodonosor, roi d'Assyrie (l'histoire de la guerre de ce prince avec Arphaxade la désignant sous le nom de la grande plaine d'Esdrelom) jusqu'à la marche désastreuse de Napoléon, allant de nos jours d'Egypte en

Syrie. Juifs, Gentils, Sarrazins, Croisés Chrétiens et Français Anti-Chrétiens, Egyptiens, Persans, Druses, Turcs et Arabes, ' guerriers de toutes les nations qui respirent sous le ciel,' ont planté leurs tentes dans la plaine d'Esdraélon et ont vu les diverses bannières de leurs nations humides de la rosée du Thabor et de l'Hermon. » (*Voyage de Clarke*, vol. IV, p. 255.)

Note 30, page 270.

Dans la suite de mon voyage en Orient, je pris le nom de Hadji Djorjos (le pélerin George). Voici une copie littérale du document cité plus haut.

In Dei nomen (*sic*) Amen. Ea est sane Christi Fidelibus felicissima conditio, qui, divinâ inspirante gratià, et Sancti Spiritûs adjuvante virtute, per longa periculisque plena itinera, in sacra Palestinæ loca se conferunt visitaturi pretiosa nostræ Redemptionis monumenta. Quapropter ad hæc sacrosancta loca revisenda accessit dilectus in Ch° D. G. Robinson, et post suam sanctam visitationem à nobis postulasset litteras testimoniales suæ perigrinationis. Nos infra scriptus Missionarius Aps. et Parochus hujus sanctæ et sacerrimæ domûs Annuntiationis Bmæ. Mariæ Virginis, ejus piæ et rationali petitioni annuentes, præsens chirographum eidem concessimus, omnibus et singulis inspecturis fidem facientes, prædictum D. G. Robinson singulari devotione et spectabili pietate visitasse Judæam et Galilæam, nempe Bethlemiticum, diversorum

ubi natus est Christus Doms. et omnia alia colenda monumenta in illâ Davidicâ civitate, cum omnibus locis quæ visitari solent; Hierosolymis, gloriosum Christi Domini Sepulchrum. In hâc sanctâ civitate Nazareth, sacratissimam domum ubi Verbum caro factum est, aliaque innumerabilia sanctissima loca quæ enumerare longum est. Quæ, ut sint majoris roboris et fidei, manu propriâ subscripsimus et nostro sigillo munivimus.

Datum die 11 7bris. Nazareth 1830.

Fr. Johannes à Macarsia

Miss. Aps. et Parochus.

L. S.

Note 31, page 284.

« Il existe diverses opinions sur l'origine de Tyr et la date de sa fondation. Hérodote (liv. 2, ch. 44) dit que les prêtres de Tyr lui racontèrent que le temple d'Hercule était aussi ancien que la ville qui avait déjà 2300 ans d'existence. Suivant ce compte, Tyr aurait été fondé vers l'an 2760 avant l'ère chrétienne, 469 ans avant le déluge, suivant la chronologie des LXX. »

« Si l'on en croit quelques anciens mythologistes, Tyr fut fondé par Agénor, fils de Neptune et de Libie, et père de Cadmus, Syrus, Cilix, Phœnix et Europe. La fille d'Agénor était remarquable par sa beauté, et Jupiter devint amoureux de ses charmes. Le dieu prit la forme d'un taureau et se présenta devant la princesse, comme elle était occupée à cueillir des fleurs dans une prairie. Charmé de la douceur de ce bel animal,

Europe eut envie de monter sur son dos; mais elle ne l'eut pas plus tôt fait, qu'il l'emporta vers le rivage, plongea dans la mer et gagna l'île de Crète à la nage avec son précieux fardeau. Cependant, les frères d'Europe poursuivirent infructueusement son ravisseur. Syrus, Cilix et Phœnix revinrent en Asie où ils donnèrent leurs noms de Syrie, Cilicie et Phénicie aux différens pays sur lesquels ils régnèrent. Cadmus voyagea en Béotie où il tua un dragon qui avait dévoré ses compagnons; et ayant semé les dents de ce dragon sur le sol, il en sortit une quantité d'hommes armés qui se détruisirent les uns les autres, moins cinq, à l'aide desquels il bâtit Thèbes, en Béotie, à l'exception de cette partie de la ville qui s'éleva aux sons de la lyre d'Amphion. » — « Les Phéniciens désignaient les pays qui sont à l'ouest du leur, et au-delà des mers, par un mot hébreu qui qui peut se prononcer, Arab, Ereb ou Orob ; ou par un autre s'articulant Araba ou Erabah. C'est par ce mot, qui signifie ouest, que les Babyloniens indiquaient les pays à l'ouest du leur, et que nous appelons aujourd'hui Arabie, sans faire grande attention à l'origine du mot. Les Phéniciens appelaient aussi du même nom, et pour la même raison, la partie du globe que nous habitons; mais les Grecs changèrent Araba ou Eroba en Europe ; et dans l'esprit de leur capricieuse mythologie, ils représentèrent une colonie phénicienne par une jeune princesse qui fut enlevée de son pays natal et conduite en Crète par Jupiter sous la forme d'un taureau. » (Origines de Drummond, pages 79 81, 84.)

Note 32, page 290.

« Tsor ou Tsur. Ce nom écrit en caractères chaldéens est généralement supposé signifier un rocher , et il a certainement ce sens en hébreu. » — « Les Arabes ont toujours appelé Tyr, Al Sur, le palmier. (Gol. in voce.) C'est de là peut-être que les Grecs ont donné à cet arbre le nom de phoinix, comme étant originaire de Phénicie et l'emblème commun des Phéniciens et de leurs colons. Il peut se faire que l'ancienne Tyr qui était située dans une plaine ait été appelée Al-Sur, comme étant la place où florissait le palmier. » (Origines de Drummond , page 77.)

Note 33, page 300.

« Je ne puis m'empêcher de soupçonner que la ville appelée Tsidon , par les Hébreux ; Tsaid ou Tsaida, par les Syriens et Said ou Saida par les Arabes, dut originairement son nom à la langue de ces derniers. Les Tsidoniens étaient célèbres par leur adresse en métallurgie, et par l'art avec lequel ils travaillaient l'or, l'argent et l'airain. Il existait beaucoup d'airain et de fer en Phénicie, et la possession de cette contrée ayant été destinée à la tribu d'Aser, Moïse lui dit : Sous tes souliers, il y aura du fer et de l'airain (Deut. XXXXIII) ; c'est-à-dire, le sol sous tes pieds abondera en fer et en airain. Cela étant ainsi, je considère Sidon ou plutôt Saida, comme devant son nom à ce qu'elle abondait en saidi ou saidan, airain. » (Origines de Drummond, page 97.)



NOTES ADDITIONNELLES.

Note A, Préface (*à la fin*).

Les deux volumes que nous donnons aujourd'hui au public avaient d'abord été annoncés sous le titre de : « TROIS ANS DANS L'ORIENT, formant la substance d'un journal écrit pendant un voyage et un séjour en GRÈCE, en ÉGYPTE, en PALESTINE, en SYRIE et en TURQUIE, dans les années 1829-1830, 1831 et 1832. » L'intention de l'auteur avait été en effet de donner cinq volumes au récit de son voyage, en consacrant un volume à chaque pays ; mais la difficulté de faire imprimer (en anglais) d'une manière satisfaisante en pays étranger, le temps qu'exige la gravure des cartes et d'autres occupations qui lui sont survenues dans l'intervalle, l'ont engagé à se borner, du moins pour le moment, à la partie qui traite de la Palestine et de la Syrie, et qui formera un ouvrage complet. En changeant, d'après cela, un titre qui aurait pu faire supposer que son ouvrage n'est point terminé, il a jugé

convenable d'accompagner ces volumes, non-seulement d'une table des noms de lieux qu'il a visités, mais encore de plusieurs notes additionnelles sur les mœurs et les coutumes orientales, extraites, pour la plupart, de la partie encore inédite de son voyage. Cette nouvelle édition contient aussi dix dessins lithographiés par M. Francia, d'après des esquisses approuvées par l'auteur. A cette occasion, il prendra la liberté de faire remarquer que, de toutes les vues des pays qu'il a parcourus, celles qui lui ont paru le plus correctes, premier mérite, selon lui, dans des ouvrages de ce genre, sont celles qui ont été dessinées d'après nature et publiées respectivement par MM. Bartlett, Purser et Arundale. La meilleure carte de la Syrie est incontestablement celle de M. Berghaus, publiée à Gotha en 1835. Le journal de la Société Royale de Géographie de Londres s'exprime en ces termes à ce sujet : « Nous espérons voir bientôt quelque géographe travailler à la construction et au perfectionnement de la carte de cette contrée qui, de toutes les régions du globe, a le plus de droit à notre intérêt. Cette tâche devient facile si l'on profite des données que fourniraient avec empressement les nombreux voyageurs qui ont parcouru, en tous sens, la Syrie et la Palestine. »

Note B, page 18.

Sur le Costume des Hommes.

Le long costume que portent dans l'Orient les hommes aux habitudes sédentaires se compose des objets suivans ; Une

chemise (*kamys*) faite de toile d'un tissu lâche et ouvert, ou de coton, ou bien d'un mélange de soie et de coton, avec d'amples caleçons (*lebâs*) de toile ou de coton noués autour du corps avec un ruban passé dans une coulisse. Par dessus ces vêtemens, on porte une longue veste de soie et coton rayés, ordinairement brochée de fleurs, qui descend jusqu'à la cheville, avec de longues manches qui dépassent de quelques pouces le bout des doigts, serrées au poignet, et garnies de plusieurs petits boutons ou ganses pour pouvoir cacher la main quand cela devient nécessaire par la présence d'un supérieur, etc. Autour de cette veste ou tunique, on tourne une ceinture (*hezâm*), seule ligature qui se trouve dans le costume oriental; elle se compose d'un châle ou d'une longue bande de mousseline brochée. Les hommes d'affaires, les écrivains et les gens de lettres ont coutume de porter, dans cette ceinture, un *dawâyeh* d'argent ou de cuivre; c'est une écritoire renfermant de l'encre et des plumes. (Voyez Ezéch. IX, 2, 3, 11.) Les autres classes mettent à leur ceinture un couteau à ganse ou poignard (*hanjar*) placé obliquement. Au petit doigt de la main droite, on porte un anneau à cachet (*khâtim*), qui est ordinairement d'argent avec une cornaline ou quelque autre pierre sur laquelle est gravé le nom du propriétaire, accompagné des mots de « son serviteur » (c'est-à-dire le serviteur ou adorateur de Dieu), et souvent aussi par d'autres mots exprimant la confiance du porteur en Dieu. (Voyez l'Ev. de saint Jean, III, 33, et l'Exode, XXXIX, 30.) L'anneau à cachet sert à signer des lettres et

d'autres écrits, et son empreinte est regardée comme plus valable que la signature faite à la main (Voyez Gen. XII, 42) ; on y met un peu d'encre avec le doigt et on le presse sur le papier, après que la personne qui s'en sert a touché sa langue avec un autre doigt et a mouillé la place sur laquelle l'empreinte doit porter. Le vêtement extérieur le plus ordinaire est un long habit de drap, d'une couleur quelconque, qu'on appelle *djubbé*, dont les manches ne descendent pas tout-à-fait jusqu'au poignet. La coiffure consiste en un petit bonnet qui serre la tête, appelé *takeyeh*, et par dessus un bonnet de drap rouge (*tarbouch*), avec un gland de soie bleue foncée au haut, le tout entouré d'une longue pièce de mousseline blanche brochée, ou d'un châle, formant ce que nous appelons un turban. Dans l'Orient, le turban (*emâmeh*) sert à distinguer les sectes, les familles et les dignitaires. Ainsi, par exemple, les classes supérieures le portent d'ordinaire d'une couleur tendre et brillante, et d'une forme ample et recherchée ; les *oulémas* ou docteurs préfèrent en général le turban tout-à-fait blanc ; les *shérifs*, ou descendans du prophète, ont seuls le privilége d'en porter de verts. Les chrétiens et les juifs ne peuvent en avoir que de noirs, de bleus ou de gris, et leurs habits doivent être de couleurs tristes. Les bas ne sont pas d'usage, mais dans les temps froids on porte quelquefois des chaussettes. Les souliers (*merkoub*) sont en gros maroquin rouge, pointus et recourbés sur le devant. Les personnes de distinction portent des souliers intérieurs (*mezd*) de maro-

quin jaune fort doux. Les *merkoub*, ou pantoufles extérieures, s'ôtent pour marcher sur un tapis ou une natte. Dans l'hiver ou quand il fait froid, des robes garnies de fourrure (*furk*) sont portées par les riches, surtout à Damas et à Alep ; mais indépendamment de ce qu'elles sont fort coûteuses, elles sont très-lourdes à porter quand on se trouve dans une pièce chaude ; elles exposent ceux qui en font usage à des rhumes fréquens et sont d'ailleurs extrêmement incommodes dans la marche.

Le costume des hommes des classes inférieures est simple et uniforme ; il consiste en des caleçons et en une chemise ou robe longue et ample, de toile ou de coton bleu, qui descend au-dessous des genoux et qui est ouverte depuis le cou jusqu'auprès de la taille. Les jambes et les pieds sont nus aussi. Par dessus cette robe, on met une ceinture de laine blanche ou rouge. Le turban se compose ordinairement d'un châle de laine blanche, rouge ou jaune, ou d'une pièce de gros coton ou de mousseline, tourné autour d'un *tarbouch* au-dessous duquel il y a un bonnet de feutre blanc ou brun. C'est là le costume d'été. Quand il fait froid, ils portent l'*abbayeh*, qui est un manteau d'une étoffe de laine grossière, tout unie ou rayée verticalement de brun et de blanc. Quelquefois il n'est que d'une seule pièce carrée avec des trous pour passer les bras, et sans couture, ce qui explique le passage de l'Évangile de saint Jean, XIX, 23.

Note C, page 130.

Sur le Costume des Femmes.

Le costume des femmes des hautes et moyennes classes est très-beau et très-élégant; il ressemble à beaucoup d'égards à celui des hommes. (Voyez Note B.) La chemise, qui est très-ample, est faite de gaze ou d'un crêpe très-fin. Un caleçon fort large (*shintiyân*), noué autour de la taille par un ruban passé dans une coulisse, a ses extrémités inférieures relevées et attachées immédiatement au-dessous du genou, pour retomber ensuite jusqu'à la cheville en guise de pantalon. Par dessus la chemise et le pantalon, elles mettent une longue veste (*yelek*), semblable à la tunique des hommes; mais au lieu d'être plissée sur la poitrine, elle est coupée de façon à en laisser une partie couverte seulement par la chemise; elle en diffère encore en ce qu'elle dessine davantage la taille, qu'elle est ouverte de chaque côté, depuis les hanches jusqu'en bas, qu'elle touche à terre et que les manches en sont plus allongées. La yelek est faite d'une étoffe rayée, de couleur, en soie et coton, ou bien de mousseline imprimée, brodée, ou blanche et unie. Le pantalon est fait de la même étoffe, ainsi que la veste courte, appelée *antérie*, qui ne descend qu'un peu plus bas que la taille et qui se porte quelquefois en place de la yelek. Un châle de Cachemire carré, plié diagonalement, est noué négligemment autour de la taille en guise de ceinture, les deux coins posés

l'un sur l'autre et pendant par derrière. Par dessus la yelek, elles portent un *djubbé* de drap, de velours ou de soie, ordinairement brodé en or ou en soie de couleur. Le djubbé est de la même longueur que la yelek, mais une jaquette plus courte, appelée *sallah,* qui est ordinairement un jupon en velours brodé comme le djubbé, se met assez souvent, surtout dans le harem. Il est rare dans l'Orient que les dames portent des bas, ou des chaussettes ; mais la plupart ont des espèces de chaussons en maroquin jaune ou rouge brodé en or, par dessus lesquels elles mettent, en quittant le tapis ou la natte, des pantoufles (*merkoub*) semblables à celles des hommes. En certains lieux, comme entre autres à Alep, elles se servent de claques ou de soques de bois (*kafkaf*), élevés de cinq à six pouces et qui sont ordinairement incrustés de nacre. La coiffure se compose d'un bonnet de coton et du *tarbouch,* comme pour les hommes, et par dessus un fichu carré tourné légèrement, tandis que le haut est décoré de nombreux ornemens d'or. Une grande pièce de mousseline blanche, brodée à chaque extrémité en soie de couleur et en or repose sur la tête et pend par derrière à peu près jusqu'à terre. Cette pièce s'appelle *tarhah* ou voile pour la tête. Les cheveux, excepté sur le front et aux tempes, où ils sont un peu courts, sont divisés en une foule de nattes ou de tresses qui retombent sur le dos. A chaque natte de cheveux, on a coutume d'ajouter des cordons de soie noire auxquels on attache de petits ornemens en or (*sufa*). Les cheveux se pei-

gnent, se lavent et se tressent aux bains. Les femmes des classes moyennes et élevées, et même beaucoup d'entre celles des classes pauvres, teignent certaines parties de leurs mains et de leurs pieds avec les feuilles de *hennah* (*Lawsonia inermis*), ce qui leur donne une couleur jaune, rougeâtre ou orange sale. Quand on l'applique seulement aux ongles ou à une partie des mains, il est possible qu'on la regarde comme un embellissement, attendu qu'elle fait paraître la peau plus délicate; mais l'usage immodéré de cette couleur que l'on place, en quelque façon, au hasard, fait qu'elle n'est rien moins qu'agréable à nos yeux. Un artifice plus séduisant, c'est celui de noircir le bord des paupières tant en dessus qu'en dessous, au moyen d'une poudre appelée *kohol*. La même coutume existait chez les dames de l'ancienne Grèce et chez les femmes juives des siècles reculés. (Voyez II, Rois, XX, 30 ; Ezéch. XXIII, 40, et Juvénal, Sat. II, 67.)

Tel est le costume des dames turques quand elles sont chez elles. Celui de la promenade à pied ou en voiture, et qui s'appelle *tezyereh*, varie selon le pays. En Syrie, il consiste en une robe ample (*sebleh*) en soie de couleur brillante, puis on met le voile du visage (*bocho*) qui est une longue bande de mousseline blanche, cachant complètement la figure à l'exception des yeux, et qui descend presque jusqu'aux pieds. Par dessus ce voile, on met un drap de toile, assez grand pour couvrir toute la personne depuis la tête jusqu'aux pieds. En Égypte et dans le nord de l'Afrique, les femmes se couvrent d'un large

manteau de soie noire, qui a sans doute été l'origine de la mantille espagnole et portugaise que les Maures auront introduite dans ces pays. Le voile remonte à l'antiquité la plus reculée. (Voyez *Gén.* XIV, 65, et *Isaïe*, III, 23.) Il paraît pourtant, par les tableaux et les sculptures des anciens Egyptiens, que les femmes de cette nation ne le portaient pas. Voici le précepte contenu dans le Koran, par rapport à son usage : « O prophète, parle à tes femmes et à tes filles et aux femmes des vrais croyans, pour qu'elles jettent sur elles leurs vêtemens extérieurs quand elles sortent de la maison ; cela sera plus convenable, afin qu'elles soient connues pour être des matrones de bonne renommée et qu'elles ne soient pas insultées par des paroles ou des actions déshonnêtes. » (Chap. 33.) Les Orientaux désirant cacher aux étrangers tout ce que la personne ou la toilette d'une femme a d'attrayant, ce costume de promenade aussi incommode que disgracieux, doit remplir parfaitement leur but. Du reste, un musulman bien élevé a soin de détourner la vue toutes les fois qu'une femme paraît devant lui; mais si, par hasard, ses yeux rencontrent ceux d'un de ces fantômes ambulans, il ne s'attache pas à le regarder, car l'expérience lui a appris que des prunelles étincelantes ne garantissent nullement l'existence d'autres charmes, et que si, mû par de la fatuité, il espérait découvrir dans le regard un sentiment flatteur pour lui, ce serait en vain, privé qu'il est de l'aspect de la bouche, seul organe de la physionomie véritablement expressif.

Note D, page 22.

Pour l'explication de la fable de Persée et d'Andromède, voyez « l'Histoire du Ciel » de l'abbé Pluche.

Note E, page 77.

Sur la mer Morte.

Des détails originaux et fort intéressans sur les pays situés au midi de la mer Morte jusqu'au golfe Elanitique se trouvent dans le Bulletin Géographique, nos 55-56 de la présente année. Ils ont été communiqués à la commission centrale par le comte I. de Bertou. Dans le tome VII de la Société Géographique de Londres, nous lisons : « Un brave jeune Irlandais, M. George Moore, au lieu de perdre son temps à faire un pélerinage à la mode, le long des sentiers frayés de la Palestine, a consacré l'année qui vient de s'écouler à relever avec la plus grande exactitude la mer Morte et ses rivages. »

Ce qui suit est extrait d'un des numéros suivans du même journal. « Un point remarquable de géographie physique a été éclairci par les louables recherches de M. G. Moore et de M. Beek qui, durant le printemps de l'année dernière, ont relevé une partie des rivages de la mer Morte et l'ont traversée, la sonde en main. Dans le cours de leurs expériences, ils ont reconnu, par la température de l'eau bouillante, que le niveau de la mer Morte était de 500 pieds *au-dessous* de

celui de la Méditerranée. L'exactitude de leur calcul a été démontrée par les résultats barométriques obtenus par le professeur Schubart de Munich, qui a trouvé, en dernier lieu, que le lac de Tibériade était à 500 pieds et la mer Morte à 598 pieds *au-dessous* de la Méditerranée. Ce fait est si remarquable, qu'il faut espérer que quelque voyageur, muni de bons instrumens, visitera bientôt la Palestine, afin de déterminer le vrai niveau de cette mer intérieure, et d'explorer ensuite le pays situé plus au midi, le long des vallées d'*el-Aher* et d'*el-Arabah*, d'où il n'y a en ligne droite que cent milles pour se rendre au golf d'Akabah, au haut de la mer Rouge. »

Note F, pages 50 et 107.

Sur les Schismatiques.

L'Église de Constantinople commença à se séparer de celle de Rome en l'an 862, sous le patriarche Photius ; mais le schisme ne fut complet que dans le onzième siècle (1054) sous le patriarche Michel Corularius. Depuis cette époque, les deux Églises, romaine et grecque, furent désignées, parmi les chrétiens, sous le nom d'Église occidentale et orientale. Les principaux points sur lesquels cette dernière diffère de l'autre sont ceux-ci : 1° Le baptême, qui se fait par une triple immersion et qui est suivi immédiatement de la communion et du crysma (confirmation) ; 2° la procession du

Saint-Esprit ; ils ne reconnaissent pas deux natures en Jésus-Christ, et soutiennent que le Saint-Esprit procède du Père seul ; 3° ils ne se font pas du purgatoire la même idée que les catholiques ; ils prient toutefois pour les morts, dont ils croient que le sort ne sera définitivement fixé qu'au jour du jugement ; 4° ils nient la primauté du pape et ne le reconnaissent pas pour le vicaire de Jésus-Christ et le chef de l'Église ; 5° ils administrent la communion sous les deux espèces aux laïques et se servent de pain levé pour consacrer l'hostie ; ils regardent cependant la consécration du pain azyme comme valable.

Indépendamment de ces points importans, l'Église grecque diffère de celle de Rome sur plusieurs autres de moindre conséquence. Le lecteur les trouvera dans le catéchisme de l'Église grecque, composé en grec et en latin par Pierre Megila, archevêque de Kioff, et présenté, en l'an 1643, au concile grec assemblé à Jassy. Les membres du clergé séculier peuvent conserver leurs épouses après l'ordination, mais un évêque ne peut point être marié ; par la même raison, le clergé régulier a seul le droit de confesser. Les laïques ne peuvent se marier que trois fois. La musique instrumentale est bannie de leurs églises, ainsi que les images et les bas-reliefs. Les femmes qui assistent au service divin sont cachées à la vue du public par un treillage. Le rituel consiste, indépendamment de la messe, dans la lecture de passages des Livres saints et d'autres prières, le chant des psaumes et des hymnes que l'officiant entonne, et

auxquels les assistans répondent. On prêche fort rarement. Les jeûnes de l'Église grecque occupent une partie considérable de l'année. Sans compter le mercredi et le vendredi de chaque semaine, qui sont des jours d'abstinence, ils ont quatre grands jeûnes dans le cours de l'année : 1° le carême ou les quarante-huit jours finissant à Pâques; 2° les quarante jours qui précèdent la Nativité ; 3° le jeûne qui commence à la Trinité et s'étend jusqu'à la fête de Saint-Pierre et Saint-Paul, qui est de neuf à quarante jours; 4° le jeûne de la Vierge-Marie, depuis le 1er jusqu'au 14 août, c'est-à-dire quatorze jours. Si, à ces jeûnes, on ajoute ceux des Vigiles de Saint-Jean-Baptiste, de la Sainte-Croix et du Baptême de notre Seigneur, on en trouvera, année commune, environ cent cinquante. Pendant ces jeûnes, ils sont obligés de s'abstenir non-seulement de viande, mais encore de poisson, d'œufs et de lait; ni l'enfance, ni la maladie, ni les infirmités de la vieillesse, ni le travail manuel le plus rude ne sont des motifs de dispense.

Les Arméniens schismatiques rejettent les décrets du concile de Chalcédoine, et suivant la doctrine d'Eutychès et des monophysites, n'admettent qu'une seule nature dans la personne de Jésus-Christ, ce qu'ils expriment symboliquement dans le rite de leur Église par l'usage de vin rouge, sans mélange d'eau dans la consécration du calice. Ils soutiennent que le Saint-Esprit ne procède que du Pére, qu'ils disent en conséquence être *genitor Filii* et *spirator Spiritûs sancti*, tandis que le Saint-Esprit est décrit comme *procedens a Patre, coessentialis Patri et*

congloriosus Filio : c'est là l'origine et le fondement de leur schisme. On trouvera la liste des autres erreurs qui leur sont attribuées dans le troisième volume des *Lettres Edifiantes et Curieuses*, page 107. Les missionnaires jésuites, auteurs de ces lettres, dans un des chapitres suivans, intitulé *Manière de traiter avec les Arméniens*, font les observations suivantes sur cette nation que, dans leur impartialité accoutumée, ils représentent comme « bonne et aimable et portée naturellement à la piété et à tous les exercices de la religion les plus sévères. » — « Il faut, ajoutent-ils, faire une grande différence des Arméniens qui ne sont, pour me servir des termes de l'école, que matériellement hérétiques d'avec ceux qui le sont formellement : la classe des premiers est la plus nombreuse ; car c'est celle du peuple qui ne sait pas seulement de quoi il s'agit, ou qui n'en a qu'une connaissance légère et confuse. On ne trouve en eux nulle prévention pour des opinions particulières; ils croient bonnement ne différer de nous que par le rit, et se font honneur d'être aussi séparés des protestans que nous le sommes. Il faut bien se garder d'entrer en dispute avec eux. Les disputes, dit notre missionnaire, ne pourraient qu'être inutiles et seraient même dangereuses. Elles seraient inutiles, parce que ce peuple grossier et ignorant n'a besoin que de l'instruction ; mais elles seraient dangereuses, parce qu'elles les mettraient en garde contre nos instructions, et ils iraient incontinent consulter leurs docteurs, pour apprendre d'eux les réponses qu'ils auraient à nous faire. Leurs

docteurs, intéressés à les éloigner de nous, ne manqueraient pas alors de leur faire d'affreuses peintures des missionnaires. Ils leur défendraient de nous recevoir chez eux, et les exciteraient à nous susciter des persécutions et des avanies. Le missionnaire sage et prudent doit donc se contenter d'inspirer au peuple l'horreur du vice, l'amour de la vertu, le désir de remplir les devoirs de son état, et le disposer à croire ce que l'Église catholique nous enseigne. »

Les Cophtes, qui sont les descendans chrétiens des anciens Égyptiens, professent l'hérésie monothélite, comme les schismatiques dont nous venons de parler. Ils ressemblent aux Arméniens quant à leur rituel et à l'observance rigoureuse des jeûnes; et, par le grand nombre d'églises et de couvens en ruine que l'on rencontre dans leur pays, et surtout dans la Thébaïde, on peut conjecturer qu'il y a eu un temps où les Cophtes étaient beaucoup plus nombreux qu'ils ne le sont aujourd'hui. On en compte à présent 150,000. Parmi ceux-ci, il y en a fort peu en Syrie; on ne les voit guère que dans la ville sainte, où ils ont été attirés par la dévotion. La relation la plus récente de leurs prières et de leurs dogmes se trouve dans une note placée à la fin du second volume des « Égyptiens modernes, » par Lane.

Les Syriens, autrement dits Jacobites, d'après Jacques Baradée ou Zanzale, un des disciples d'Eutychès et de Dioscore, qui renouvela, au commencement du sixième siècle, les erreurs de son maître, erreurs condamnées par le concile de

Chalcédoine, étaient autrefois très-nombreux dans ce pays, mais on n'en trouve presque plus. Leur principale résidence est sur les bords du Tigre.

Les Nestoriens appartiennent aussi plutôt à la Mésopotamie qu'à la Syrie, et sont, dit-on, fort nombreux de ce côté. Ils sont, de même que les autres sectes, attachés à l'hérésie monophysite. On les appelle indifféremment Nestoriens, ou bien chrétiens chaldéens ou assyriens. Le mot de Nestoriens vient de Nestorius, un de leurs patriarches qu'ils invoquent dans leurs prières. De Moris, dans son *Histoire critique de la créance et des coutumes des naturels du Levant*, dit que le nestorianisme n'est une hérésie que de nom, et que si Nestorius et saint Cyrille se fussent entendus, ils auraient pu concilier leurs opinions, et auraient empêché par là un grand scandale dans l'Église. Mais les Grecs ont toujours été de grands disputeurs ; aussi voyons-nous que la plupart des premières hérésies sont nées parmi eux ; et le plus souvent leurs disputes n'étaient que de la métaphysique et de pures équivoques, d'où ils tiraient ensuite des conséquences à leur manière, venant enfin aux idjures, et par là les choses devenaient irréconciliables : au lieu que, si les parties eussent expliqué modestement leur pensée, il n'y eût pas eu la moindre apparence d'hérésie. (Pages 94, 95)

Note G, page 189.

Sur le Puits de Jacob.

Le fragment ci-dessous sur le puits de Jacob, près de Sichem ou Sychar, sujet qui a donné lieu à des discussions entre les voyageurs, sera peut-être de quelque utilité pour aider à déterminer la situation précise de ce lieu intéressant. L'auteur le présente à ses lecteurs dans l'état où il l'a trouvé, sans qu'il puisse rien attester sur son origine, attendu qu'il ne porte ni date ni signature.

« Du Puits de Jacob, pres Sichar ou Sichem.

« Ce Puits est hors la ville de Sichem a deux trais darc sur le chemin de Jerusalem, pres lheritage que Jacob donna à son fils Joseph. Il est profond de 40 coudées, son orifice est a fleur de terre. Elle est ordinairement couuerte de grandes pierres. Elle est assez etroite et vn homme epais a peine a y descendre. Le dedans est basty comme les autres puits.

« Quaresmius dit qu'ayant descendu dedans au mois de Juillet 1626 il ny trouua point d'eau, mais qu'ordinairement il y en a quantité en automne et en hyuer.

« Cet autheur semble dire que dans ce puits on y a pratiqué une petite chapelle ou il y a vn autel ou les Catholiques et les Grecs schismatiques disent quelquefois la messe, et que, sur le plancher de cette Chapelle, il y a l'ouuerture du puis de la mesme grandeur que la superieure.

« Ste Helene a fait bastir sur ce puits vne eglise et vn monastere de filles dont il ne parroist plus que quelques fondemens et ruisues.

« Nota qu'entre la ville de Sichem et ce puits il y a vne belle fontaine abondante en eaux et la ville mesme est remplie de fontaines, ce qui fait douter quelques vns de la verité de ce puits ou fait croire que la femme samaritaine ne vint pas de cette ville pour puiser de leau a ce puits, mais vint de quelque lieu voisin plus proche de ce puits que de la fontaine cy dessus. Ou si elle vint de la ville il faut conclure quelle vint a ce puits en lhonneur de Jacob qui l'auoit fait fouiller pour l'vsage du pays ou dire quelle y fut conduite par inspiration diuine puis que la ville et les fauxbourgs sont remplis de tres belles eaux. Elle s'appelle a present Neapolis cest a dire noua Ciuitas latine et en françois ville neuue.

« Brocardus dit qu'il yauoit autrefois lancienne Sichem pres le champ de Jacob a deux traits d'arc de la nouuelle, et que l'ancienne nayant pas beaucoup d'eau Jacob y fist faire vn puits dont il se seruoit luy, ses enfans et ses troupeaux. »

Note H, page 202.

Sur la Religion mahométane.

La religion mahométane est communément appelée par ceux qui la professent *el-islâm*. *Imân* et *dihn* sont deux termes dont ils se servent pour exprimer la *foi* et la *religion*

pratique. Les grands principes de leur foi sont contenus dans les deux articles suivans, dont il est impossible, selon eux, de croire l'un sans l'autre, savoir : 1° « Il n'y a point d'autre divinité que Dieu. » 2° « Mahomet est l'apôtre de Dieu. » L'unité de Dieu est ainsi déclarée dans le troisième chapitre du Koran, v. 40-42 : « Dites : Il est un Dieu ; Dieu l'éternel ; il n'engendre ni n'est engendré, et il n'y en a point qui soit égal à lui. » Dans la croyance des musulmans, Dieu n'a point de compagnon ni de progéniture. A la vérité, ils croient que Jésus-Christ (*Seyyidna Issa* ou « Notre Seigneur Jésus ») est né d'une vierge immaculée par la miraculeuse opération de Dieu, sans aucun père naturel ; qu'il est le Messie et « le verbe de Dieu, communiqué à Marie par un esprit procédant de lui » (*Chap.* IV, v, 169) ; mais ils ne l'appellent point le fils de Dieu et ne lui donnent pas de titre plus élevé que ceux de prophète et d'apôtre. Mahomet a été, selon ses disciples, le dernier et le plus grand des prophètes et des apôtres. Parmi ceux-ci, il y en a six, savoir : Adam, Noé, Abraham, Moïse, Jésus et Mahomet, qui ont chacun reçu la révélation d'une loi, c'est-à-dire d'un système de religion et de morale. Mais celle qui avait été révélée à Adam fut abrogée par la suivante, et de même, chaque loi ou code successif abrogea celui qui l'avait précédé. En conséquence, ceux qui professèrent la religion juive, depuis le temps de Moïse jusqu'à celui de Jésus, furent de vrais croyans, et ceux qui professèrent la religion chrétienne (non corrompue, comme le disent les musul-

mans, par le dogme qui a fait de Jésus-Christ le fils de Dieu) jusqu'au temps de Mahomet, sont aussi, dans leur opinion, de vrais croyans. Bien des personnes s'imaginent à tort que les musulmans adressent des prières à leur *Prophète* aussi bien qu'à Dieu. Ils font, à la vérité, assez fréquemment des invocations au prophète pour lui demander son *intercession*, surtout devant son tombeau, où les dévots qui le visitent ont coutume de dire : « Nous demandons ton intercession, ô apôtre de Dieu ! » Les musulmans implorent aussi l'intercession de leurs nombreux saints. Ils sont, en outre, tenus de croire à l'existence des anges, des démons et des génies, à l'immortalité de l'ame, à la résurrection des corps, au jugement dernier, aux récompenses dans le paradis (*el-genneh* ou le jardin), aux châtimens dans l'enfer (*gehennen*). D'après la foi mahométane, les femmes ne sont point exclues du paradis, quoique plusieurs écrivains chrétiens aient soutenu que les musulmans croient que les femmes n'ont pas d'ame. Quelques autres dogmes moins importans, notamment ceux qui ont rapport aux récompenses et aux peines, s'ils ne sont pas complètement absurdes, sont du moins hors de tous rapports avec la doctrine comparativement rationnelle d'un pur déisme. Les récompenses sont, en général, d'une nature sensuelle, quoiqu'il soit dit en même temps que ces jouissances seront faiblement estimées par les personnes plus heureuses encore, qui seront admises au plus grand de tous les bonheurs, celui de contempler constamment la face de Dieu.

Quant aux pratiques religieuses, les devoirs les plus importans sont la *prière*, l'*aumône*, le *jeûne* et le *pélerinage*.

Voici quelles sont les heures de prière (*sâlah*) : 1° au coucher du soleil (*moghrib*) ; 2° quand le crépuscule a cessé et qu'il fait tout-à-fait nuit (*el-eshe*) ; 3° au point du jour, à la première apparence de la plus faible lueur dans l'orient (*es-sobhr* ou *fidjr*) ; 4° à midi (*ed-dohr*) ; 5° vers le milieu du temps qui sépare midi du coucher du soleil (*el-asr*).

Dans les pays mahométans, le jour civil se compte depuis un coucher du soleil jusqu'à l'autre, la nuit étant classée avec le jour qui la suit ; ainsi la nuit qui *précède* le vendredi s'appelle la nuit du vendredi. L'heure du coucher du soleil s'appelle douze heures ; une heure après le coucher du soleil, une heure ; deux heures, deux heures, et ainsi de suite jusqu'à douze heures. Après douze heures du matin, on recommence à compter un, deux, trois, et ainsi de suite. Ils montent leurs montres au coucher du soleil, et les règlent conformément à ce qu'exigent les variations dans la longueur des jours. On sait que le même usage existe aussi en Italie, avec la différence que là l'heure du coucher du soleil s'appelle vingt-quatre heures, et que l'on compte de suite jusqu'au coucher suivant. Il en résulte que, dans les almanachs italiens, au lieu d'indiquer, comme chez nous, l'heure du lever et du coucher du soleil, on marque pour chaque jour l'heure du midi (*mezzodi*), qui en hiver se trouve à dix-neuf heures et demie et en été à seize et demie.

L'année mahométane se compose de douze mois lunaires, qui rétrogradent et passent successivement par toutes les saisons de l'année solaire. Du reste ils ne servent qu'à fixer l'époque de la plupart des fêtes religieuses et l'ordre des événemens historiques, la date des lettres, etc. ; mais non point pour ce qui regarde l'astronomie ou les saisons. L'ère mahométane date de « la fuite » appelée *hejira* en arabe, et qui répond au 16 juillet 622 de notre chronologie.

Ce n'est point par des cloches que les fidèles sont appelés à la prière : les cloches sont interdites en Turquie ; mais par certains crieurs (*mueddin* ou *muezzin*) attachés à chaque mosquée (*djamie*). Aux heures que nous avons indiquées, ils montent dans la galerie du minaret (*madneh*), et là, d'une voix éclatante et souvent mélodieuse, ils chantent l'appel suivant : « Dieu est très-grand ! » (Ceci se répète quatre fois.) « J'atteste qu'il n'y a pas d'autre divinité que Dieu ! » (Deux fois.) « J'atteste que Mahomet est l'apôtre de Dieu ! » (Deux fois.) « Venez prier ! » (Deux fois.) « Venez à la sécurité ! » (Deux fois.) « Dieu est très-grand ! » (Deux fois.) « Il n'y a pas d'autre divinité que Dieu ! » Très-peu de personnes se rendent à la mosquée pour prier, à moins qu'il n'y en ait une precisément sur leur chemin ; mais dès qu'il entend l'appel, tout musulman, partout où il se trouve, chez lui ou dehors, s'interrompt dans ce qu'il fait, quelque pressante que puisse être son occupation, et se tournant vers le *kibleh*, c'est-à-dire vers la Mecque, il récite à voix basse, moitié debout et moitié

agenouillé, la prière que l'occasion exige. Elle dure environ trois ou quatre minutes. Le vendredi, qui est le sabbat des mahométans (*el-goumah* ou l'assemblée), nom qui lui a été donné parce que, d'après les prophéties, la résurrection doit avoir lieu ce jour-là, il est d'usage de visiter les mosquées à midi, et alors, les imams et les autres ministres de la religion accomplissent quelques rites particuliers ; du reste, les observances de ce jour se bornent à s'abstenir d'occupations mondaines pendant les heures de la prière. Les femmes n'y assistent pas dans ces occasions ; non que le prophète leur ait défendu de prendre part aux prières publiques dans les mosquées, mais parce qu'il a déclaré qu'il valait mieux qu'elles priassent en particulier, de peur, à ce que dit Sale, que leur présence n'inspire une autre dévotion que celle qui convient dans un lieu consacré au culte de Dieu

Les *purifications* religieuses sont de deux espèces ; premièrement, l'ablution ordinaire, qui précède la prière (*el-woudou*), et secondement, le lavement de tout le corps, dans la matinée du vendredi et aux deux grandes fêtes, etc., ce qui s'appelle *ghousht*. La première consiste à se laver les mains, le visage et les pieds, à se rincer la bouche, à aspirer de l'eau par les narines, et à se mouiller le sommet de la tête, le cou, etc. A cet effet, il y a, dans chaque mosquée, un bassin ou bien un réservoir élevé, avec des robinets tout autour, par lesquels l'eau coule. Quand il est difficile de se procurer de l'eau, ou quand l'ablution pourrait être nuisible à la santé de la per-

sonne, il lui est permis de se servir de poussière ou de sable.

Le devoir le plus important, après celui de la prière, est celui de faire l'*aumône*. Les unes sont prescrites par la loi et s'appellent *zekah*; d'autres, dites *sudackah*, sont volontaires.

Le *jeûne* suit l'aumône dans l'ordre des devoirs. Le musulman est obligé de jeûner pendant tout le mois du *rhamadhân*, chaque jour depuis l'aurore jusqu'au coucher du soleil. Pendant cet intervalle, il doit s'abstenir de manger, de boire, de fumer et de tout plaisir inutile. De même que plusieurs des sectes chrétiennes de l'Orient, les musulmans modernes paraissent regarder le jeûne comme le plus important de tous leurs actes religieux.

Il nous reste à parler du quatrième de ces importans devoirs, de celui du *pélerinage* Le *hadj* ou pélerinage fut institué dans la sixième année de l'hégire. Il est ordonné à tout musulman de faire, une fois dans sa vie, le pélerinage de la Mecque, à moins qu'il n'en soit empêché par la pauvreté ou la mauvaise santé. La permission de trafiquer pendant le pélerinage étant accordée par le Koran (*Chap.* II), les marchands avaient coutume de faire ce voyage plusieurs fois dans leur vie, et les caravanes revenaient chargées de marchandises de l'Inde et de l'Arabie; mais ce commerce n'ayant plus la même importance qu'autrefois, et la ferveur des mahométans ayant considérablement baissé, ainsi que je l'ai remarqué dans le cours de cet ouvrage, il en est résulté que le nombre des pélerins a diminué dans la même proportion.

Il y a ensuite d'autres ordonnances encore qui se rattachent plus ou moins à celles dont nous venons de parler; telles sont, par exemple, celles qui concernent l'observance des fêtes appelées *Id-el-Sougheïr*, ou la petite fête, et *Id-el-Kebir* ou la grande fête. La première arrive à la fin du jeûne du rhamadhân ou neuvième mois de l'année mahométane; la seconde commence le 10 de zou-l-hegeh, qui est le dernier mois de l'année; l'une et l'autre durent trois jours, et elles s'observent à peu près avec les mêmes cérémonies.

L'obligation de faire la guerre aux infidèles est un des devoirs que le Koran impose avec le plus de force et d'insistance; celui qui meurt en combattant pour la défense ou la propagation d'*el-Islâm* jouit des récompenses accordées aux martyrs. De même que les Juifs avaient l'ordre d'exterminer les nations païennes, de même les musulmans sont tenus de mettre à mort tout idolâtre qui refuse d'embrasser la foi mahométane, et d'exiger un tribut des juifs et des chrétiens qui témoignent une résolution semblable. Il est même défendu aux musulmans de contracter de l'amitié avec un infidèle.

Il nous reste à parler de quelques lois prohibitives du Koran qui affectent la position morale et sociale de ses disciples. Le vin et toute espèce de liqueur enivrante sont sévèrement défendus comme étant la cause de « plus de mal que de profit. » (*Chap.* II, *v.* 216.) Il est également défendu de manger la chair du cochon, cet animal étant en horreur aux mahométans à cause de sa malpropreté. L'usure et les jeux de hasard

sont encore prohibés, et il n'est pas permis non plus de faire des images d'aucun objet vivant.

Les *lois civiles* dérivent principalement du Koran, et sont fondées, en partie, sur les coutumes des Arabes païens et, en partie, sur l'ancien Testament et les traditions des Juifs. L'étendue de cette note ne nous permet pas d'entrer ici en de plus longs détails à ce sujet.

Note I, page 221.

Sur les Croisés.

Dans les premiers siècles de l'Église, mais plus particulièrement quand l'étendard de la croix eut triomphé du polythéisme, et quand le théâtre des grands événemens que décrit l'Écriture-Sainte fut devenu accessible à la dévotion des fidèles, un sentiment de curiosité religieuse se répandit dans toute la partie intelligente du monde chrétien. Une foule de ses membres, surtout parmi les nations occidentales, non contens de la simple lecture de ce récit, le plus intéressant de tous ceux qui aient jamais été retracés, et désirant fortifier en même temps leurs sympathies et leur foi par la contemplation d'objets visibles, furent poussés à visiter le pays qui avait donné naissance à leur religion et qu'avaient sanctifié la présence et la personne de leur divin maître. Tant que les califes de Bagdad et, après eux, les fatimites d'Égypte possédèrent la Palestine, les chrétiens ne furent pas gênés dans

l'exercice de cette pratique religieuse. Le calife Haroun-el-Rashid fit même passer à Charlemagne les clés du Saint-Sépulcre dont il lui fit présent. Mais quand les Turcs, sous leurs princes Seldjoucides, eurent conquis cette province, l'hospitalité des Arabes fut remplacée par la brutalité des nouveaux possesseurs. Les pélerins et les habitans chrétiens de la Terre-Sainte furent assujettis à tant de vexations, que l'empereur Alexis Comnène fit parvenir de Constantinople aux princes de l'Europe les demandes d'assistance les plus urgentes contre la horde qui mettait son empire en danger. L'Europe se leva à la voix du clergé. L'enthousiasme se répandit dans toutes les classes. A cette époque, que l'on a coutume d'appeler les siècles d'ignorance, les négociations diplomatiques étaient inconnues et l'épée décidait seule toutes les discussions qui s'élevaient entre les nations. Une suite de guerres religieuses, désignées par les historiens sous le nom de croisades *, commença entre les chrétiens et les mahométans, et continua, avec quelques courts intervalles, pendant l'espace de deux siècles. Dans les premiers temps, les chrétiens ne demandèrent que le droit de se rendre librement en pélerinage aux lieux saints, et cette demande était juste et raisonnable; mais, plus tard, oubliant que les légitimes souverains de la Palestine

* Ceux qui prirent part à ces guerres furent appelés *Croisés*, de la croix d'étoffe rouge que chacun d'eux attacha, comme un signe de reconnaissance, sur son épaule droite ou à son chaperon.

étaient les califes, leurs anciens protecteurs, ils voulurent s'emparer de Jérusalem pour leur propre compte. Cependant la jalousie des divers monarques, les rivalités des chevaliers, le défaut d'unité d'action et l'absence totale de discipline perdirent irrévocablement la cause des chrétiens. Plusieurs millions de leurs frères succombèrent dans la lutte.

Quelque peu éclairé que puisse paraître à certaines personnes le principe qui dicta ces diverses expéditions, quelque répréhensible que puisse avoir été la conduite de plusieurs de leurs chefs, ce n'est pas par l'événement que nous devons calculer les résultats. Un éloquent historien moderne (Robertson. « Introduction à l'Histoire de Charles-Quint ») les énumère en ces termes : « Augmentation d'activité dans la vie politique, union de différentes nations dans le même but commun, cessation des querelles et des préventions réciproques de ces mêmes nations, tendance à des relations plus humaines, acquisition de connaissances scientifiques, amélioration des mœurs et des usages, grand coup porté au système féodal par la vente des terres aux marchands, en échange de l'argent dont les seigneurs avaient besoin pour leur équipement militaire, accroissement de richesse des villes commerçantes de l'Italie, qui amena la renaissance des beaux-arts et des sciences dans ce pays, et enfin extension d'idées plus libérales en matière de gouvernement et de religion, occasionée par les rapports entre les nations de l'Occident et celles de l'Orient. »

La grande influence des croisades sur l'extension du commerce a été indiquée par Heeren, dans son « Essai sur l'Influence des Croisades. » Le meilleur ouvrage anglais qui ait été publié sur les croisés est celui de M. Mills. La France en possède un d'un grand mérite, celui de M. Michaud qui, enflammé par l'enthousiasme que son propre ouvrage avait excité dans son ame, est allé depuis, avec son jeune ami M. Poujoulat, visiter le théâtre de ces grands événemens, sur lequel il a publié un livre du plus haut intérêt.

Aujourd'hui, tout annonce que les temps de tolérance des califes de Bagdad et des fatimites d'Egypte vont renaître sous l'empire d'une autre dynastie égyptienne. Pendant qu'Ibrahim-Pacha assiégeait Saint-Jean d'Acre, dans l'année 1831, il envoya un détachement de ses troupes occuper Jérusalem, et leur entrée dans la cité sainte fut signalée par une mesure que l'humanité réclamait depuis long-temps. Ibrahim adressa au mollah, au sheikh El Harem, au mufti, au naïb, et aux autres autorités de la ville, la proclamation suivante :

« Jérusalem renferme des temples, couvens et monumens que viennent visiter toutes les nations chrétiennes et juives, et leurs diverses sectes, qui entreprennent ce voyage des contrées les plus éloignées. Mais ce concours de pélerins avait à se plaindre d'énormes droits de péage qu'on exigeait d'eux sur leur route. Voulant donc mettre fin à un pareil abus, nous ordonnons à tous les mutzélims du pachalik de Saïda et des districts de Jérusalem et de Naplouse d'abolir ces sortes de

redevances sur toutes les routes et postes sans exception.

« Les couvens et églises de Jérusalem servant de demeure aux religieux et prêtres qui y lisent l'Evangile et y pratiquent les cérémonies de leur culte, il est juste de les affranchir de toutes les impositions arbitraires que l'avidité des autorités précédentes en exigeait. Ainsi, nous voulons que l'on supprime toutes les impositions établies sur les temples et couvens quelconques de toutes les nations chrétiennes qui se trouvent à Jérusalem, sans exception de Francs, Grecs, Arméniens, Coptes, et pareillement les impôts anciens et nouveaux payés par la nation juive.

« En conséquence, toutes perceptions à titre de tribut, hommage ou présent coutumier pour la caisse des pachas et en faveur des cadis, mutzélims et autres fonctionnaires, commis, commissaires, etc., demeurent à l'avenir abolies et prohibées. Le ghafar (*droit de péage*) exigé de chrétiens à leur entrée dans l'église de la Résurrection, et celui établi à El-Charià (le Jourdain), sont également supprimés.

« Dès que vous connaîtrez le contenu de ce firman, vous vous empresserez de le mettre à exécution, en faisant cesser immédiatement toute redevance et tout droit coutumier sur les couvens et temples de Jérusalem, appartenant aux diverses nations chrétiennes et juives, et en supprimant pareillement les deux ghafars susdits, attendu que toutes ces perceptions sont contraires à la loi.

« Quiconque, après la publication de cet ordre, le trans-

gressera et exigera des susmentionnés une dragme, sera sévèrement puni. Aux fins de quoi nous avons adressé les présentes du divan du quartier-général. »

Note J, page 307.

Sur les Fruits de la Syrie.

L'auteur étant arrivé en Syrie au mois d'août, et l'ayant quittée au mois de mai suivant, ne peut parler par expérience personnelle que d'une partie des fruits pour lesquels ce pays est si justement célèbre. Mais parmi ceux qui étaient encore de saison, et qui se vendaient au marché pendant l'automne et l'hiver, il remarqua, indépendamment du raisin dont il a parlé dans le cours de l'ouvrage, la grenade (*roumân*) qui, avec le raisin et la figue, formaient les trois espèces de fruits apportés d'Eschol, par les espions, à Moïse et aux Juifs rassemblés dans le désert. On trouve en Syrie trois variétés de la grenade : la douce, que l'on mange au dessert; l'aigre, dont on se sert dans la cuisine en guise de citron, et une troisième dont la saveur tient le milieu entre les deux autres, et avec laquelle on fait un sorbet agréable. La grenade ou *malum Punicum* des Romains, originairee de la Phénicie, était comptée autrefois au nombre des fruits les plus délicieux que la terre produisît. Ses graines rouges et étincelantes remplies d'un jus ressemblant à du vin, ses

qualités rafraîchissantes, sa forte enveloppe qui permettait de la conserver pendant toute l'année, ont fourni plus d'une belle métaphore aux écrivans inspirés. L'auteur se rappelle toujours, avec un vif sentiment de reconnaissance, le soulagement que ce fruit lui procura un jour que, brûlé par la fièvre, au sein du désert, il ne trouva aucun autre breuvage pour étancher sa soif.

Le figuier, qui se plaît dans un sol rocailleux et desséché, se trouve par conséquent souvent dans des endroits arides où aucun autre végétal ne peut croître; il est très-commun en Palestine et dans tout l'Orient. Le fruit (*tihn*) est de deux espèces: le *boccore* et le *kermouse*. Le boccore noir et blanc ou la figue hâtive mûrit au mois de mai; mais le kermouse ou la figue proprement dite, qui est l'espèce que l'on conserve et que l'on envoie en Europe, est rarement mûre avant le mois de septembre. Il faut cueillir le boccore de grand matin, car il est à peine mûr qu'il tombe de l'arbre. Une fois que le soleil a lui sur du fruit, on prétend qu'il donne la fièvre lorsqu'on le mange le même jour. La figue jaune, de grosseur moyenne, est la plus estimée. Les anciens Hébreux donnaient à cet arbre le nom de *thaena*, c'est-à-dire l'arbre de la douleur, parce que le dessus de la feuille est rude, garni de piquans, et qu'elle fait souffrir les parties du corps humain sur lesquelles on l'applique. Ce fut donc, disent les Juifs, des feuilles de cet arbre et de ses branches flexibles que nos premiers parens, après leur chute, se tres-

sèrent des ceintures et des tabliers, en signe à la fois de leur honte et de ce qu'ils méritaient.

Le mûrier diffère essentiellement du figuier, sous le rapport du sol qu'il exige. On le rencontre rarement en Judée (l'Ecriture-Sainte n'en parle pas), mais il abonde en Syrie et surtout sur le mont Liban. Ce sont les feuilles du mûrier blanc (*tout*, arabicè ; *morus alba*, Linn) dont se nourrit le ver à soie, et on ne laisse pas grandir les arbres destinés à son usage. On lui permet, au contraire, de s'élever trés-haut quand on le cultive pour son fruit qui est rougeâtre d'un côté et d'un goût fade et doucereux. Le fruit du mûrier rouge (*tout shamy*) est délicieux, mais il mûrit deux mois plus tard que l'autre.

Le sycomore, arbre dont le nom est formé des deux mots grecs *συκῆ*, figuier, et *μορέα*, mûrier, tient, en effet, le milieu entre ces deux arbres, et participe de la nature de l'un et de l'autre. Il ressemble au figuier pour la forme et la grosseur de son fruit, qui ne croît ni en grappe ni à l'extrémité des branches, mais qui, par une loi très-singulière, s'attache au tronc de l'arbre. Son goût a beaucoup de rapport avec celui de la figue sauvage. Le sycomore est un grand arbre qui, lorsqu'il a pris toute sa croissance, étend ses branches si loin qu'elles forment un dais de trente ou quarante pas de diamètre (voy. le texte *passim*). Il lui arrive aussi quelquefois de s'élever à une fort grande hauteur, ce qui explique pourquoi Zachée monta dans un sycomore pour apercevoir le Sauveur.

Le sycomore ne boutonne qu'à la fin de mars, et c'est pourquoi les anciens l'appellent *arborum sapientissima* (le plus sage de tous les arbres), parce qu'il évite, par ce moyen, les gelées auxquelles tant d'autres arbres sont exposés.

Les dattes (*tímmer*) appartiennent plutôt à l'Égypte qu'à la Syrie; les meilleures viennent de Bagdad. On ne trouve aujourd'hui que fort peu de palmiers en Judée où, semblables aux enfans d'Abraham, « proscrits et dépouillés de leur héritage, mais non pas éteints, » ils existent encore « en petit nombre » sur la terre paternelle. Le palmier, appelé *tamar* par les Hébreux et *phœnix* (φοίνιξ) par les Grecs, n'exige aucune culture ni aucun autre soin que d'être arrosé de temps en temps, s'il ne croît pas auprès d'une eau courante, et d'être débarrassé des feuilles inférieures quand elles commencent à pencher ou à se flétrir. Il se multiplie principalement par des boutures prises sur la racine des grands arbres. Quand le vieux tronc meurt, il ne manque jamais de jeunes pousses pour lui succéder, et l'on suppose que c'est cela qui a donné lieu à la fable du phénix, qui périt dans la flamme qu'il a allumée lui-même, tandis qu'un jeune oiseau sort du milieu de ses cendres pour en perpétuer la race. Ce palmier est un des plus beaux arbres du règne végétal; il est droit, haut, verdoyant et touffu. La singulière propriété du palmier de résister à de lourds poids qu'on y suspend a été remarquée par les écrivains anciens et modernes. En effet, plus on l'oppresse, plus il fleurit, plus il

s'élève et plus sa cime devient forte et large. Sur les médailles grecques et romaines, il se montre généralement comme le symbole de la Terre-Sainte. Une pièce en bronze de Vespasien, que l'on conserve à la Bibliothéque du Roi à Paris, a fourni à l'auteur le sujet d'une vignette pour le titre de cet ouvrage. La Judée y est représentée sous la forme d'une femme affligée, assise au pied d'un palmier, pendant qu'un soldat romain, en plaçant le pied sur le casque de l'Hébreu vaincu, justifie la légende *Judæa capta*. Non-seulement les Juifs eux-mêmes, mais encore un grand nombre et peut-être la majorité des chrétiens, sont persuadés que les enfans d'Israël, « après la désolation de beaucoup de générations, » rentreront en Palestine ; mais il n'est pas probable que jamais ce pays redevienne un royaume indépendant ; il serait trop peu étendu pour pouvoir soutenir une existence libre, de la façon dont le monde est aujourd'hui constitué. Le sort le plus heureux auquel il puisse se flatter de parvenir est de participer aux progrès graduels, tant physiques qu'intellectuels, du nouvel empire d'Égypte, en attendant que ces progrès la conduisent, par la bénédiction du Ciel, à recevoir le christianisme.

Il est fréquemment parlé dans cet ouvrage de l'olivier et de son fruit. Ce dernier est oblong et un peu gros ; il est d'abord vert, puis pâle et enfin noir quand il est tout-à-fait mûr. En cet état, on le fait tomber des branches en secouant celles-ci avec de longues perches. On le ramasse

ensuite et on le conserve pour servir d'aliment (fort peu succulent) pendant les jeûnes des chrétiens. Quand on le destine à en tirer de l'huile, on le cueille avant qu'il soit parvenu à sa maturité et on l'écrase dans un baquet circulaire au moyen d'une énorme pierre meulière que l'on fait passer par dessus verticalement. La pierre est mise en mouvement par un seul homme à l'aide d'un morceau de bois fixé dans son axe.

L'amandier (*louz*) se rencontre souvent dans les jardins de la Syrie. Il en est fréquemment question dans les Saintes-Écritures; les Hébreux l'appelaient *shakad*, d'un verbe qui signifie réveiller ou veiller, parce que c'est le premier arbre qui ressent l'influence réchauffante du soleil après les rigueurs de l'hiver. Il fleurit ici au mois de janvier, et son fruit mûrit en mars et en avril.

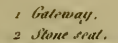
Les noix (*jouz*) sont abondantes et d'une grosseur prodigieuses; les pommes (*tuffah*) sont rares et d'une qualité médiocre; les poires (*injaz*) valent mieux; mais les plus belles poires de l'Orient se trouvent à Angora, dans l'Asie-Mineure, à vingt journées environ de Smyrne. Quoique petites et d'une forme peu agréable à l'œil, elles sont parfaites quant au goût. Les meilleures pêches (*dirrak*) croissent sur la côte près de Tripoli, où des oranges *naringe*), des citrons (*leimoun*) et des cédrats (*kubbad*) se trouvent en abondance. Damas est renommée pour ses prunes, pour ses abricots (*michmach*), et, à dire vrai, pour toute espèce de fruits, quoique l'on accorde

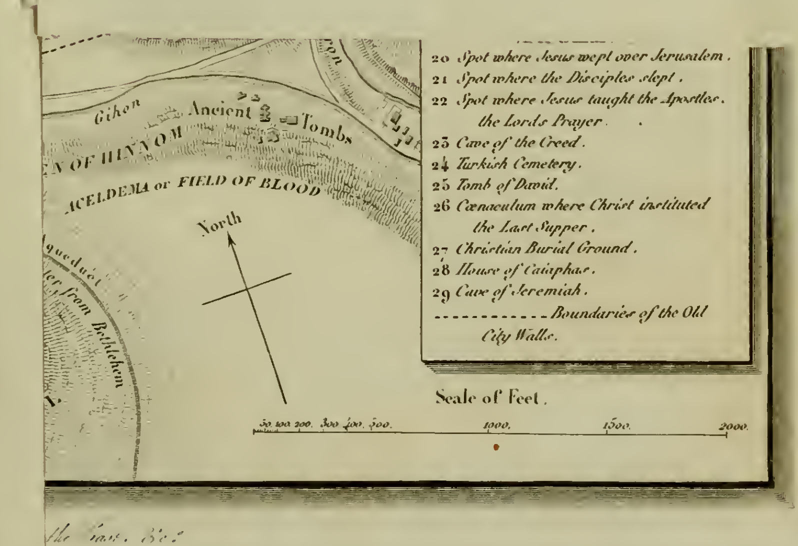
bien peu de soin à leur culture ou à leur perfectionnement.

Pour plus de détails touchant les arbres et les plantes de la Syrie, voyez l'ouvrage du naturaliste suédois Hasselquist, rédigé et publié par Linnée, et celui de Labillardière, intitulé : *Icones Plantarum Syriæ rariorum*, etc. Paris, Huzard, 1791—1812, in-4o.

FIN DES NOTES.

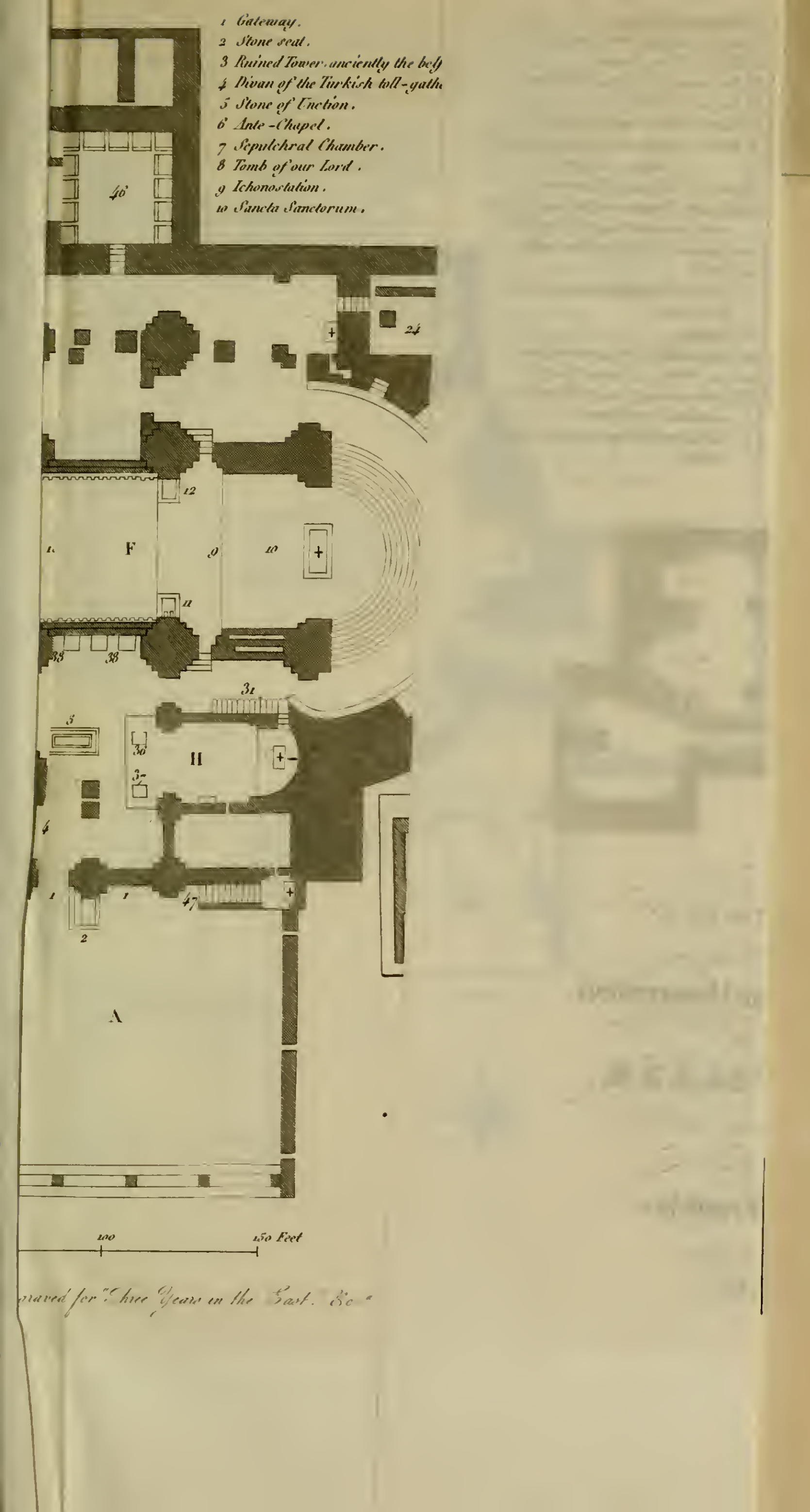



1 Gateway.
2 Stone seat.

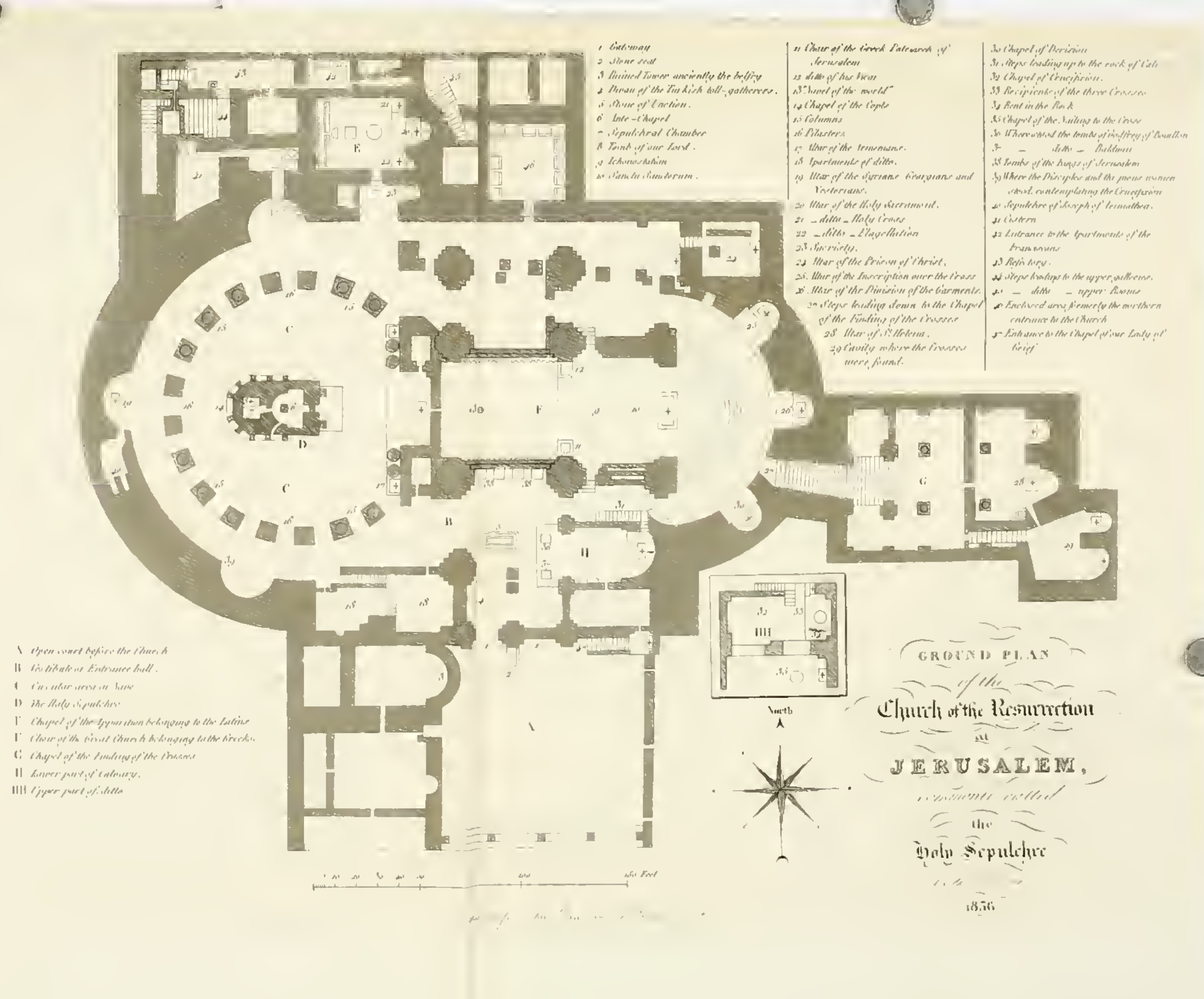

Gihon
Ancient Tombs
OF HINNOM
ACELDEMA or FIELD OF BLOOD
North
Aqueduct
from Bethlehem
20 Spot where Jesus wept over Jerusalem.
21 Spot where the Disciples slept.
22 Spot where Jesus taught the Apostles the Lords Prayer.
23 Cave of the Creed.
24 Turkish Cemetery.
25 Tomb of David.
26 Cœnaculum where Christ instituted the Last Supper.
27 Christian Burial Ground.
28 House of Caiaphas.
29 Cave of Jeremiah.
------------ Boundaries of the Old City Walls.
Scale of Feet.
50. 100. 200. 300. 400. 500. 1000. 1500. 2000.



PLAN OF JERUSALEM
B E Z E T H A
OR CÆNOPOLIS
Road to Damascus
Gardens of Olive Fig and Prickly Pear
Olive plantations
Gate of Damascus
MOUNT GIHON
Turris Antonia
Turris Psephina
Castle
Gate of Bethlehem or Jaffa
ARMENIAN QUARTER
JEWISH QUARTER
Gate of Zion
Brook Gihon
Upper Pool of Gihon
Lower Pool of Gihon
Road to Bethlehem
Aqueduct
VALLEY OF GIHON
VALLEY OF KEDRON
Vineyards and Olive plantations
Tomb of the Virgin Mary
Garden of Gethsemane
Church of the Ascension
Mosque
Plantation of Olives
Foot path to Bethphage and Bethany
Jehosaphat
Absalom
Zacharias
Tombs of
Tombs of the Prophets
Jewish Burial Ground
Upper Pool of Siloam
Fountain of Siloam
Olive Trees
BOUNDARIES OF THE OLD CITY WALLS
VALLEY OF THE CHILDREN OF HINNOM
Ancient Tombs
ACELDEMA or FIELD OF BLOOD
Ruins of the Country House of Caiaphas
HILL OF EVIL COUNCIL
North
Within the enclosure of the Mosque of Omar, occupying the site of Solomon's Temple
Remarkable Sites and Places
(Intra muros)
(Extra muros)
Boundaries of the Old City Walls
Scale of Feet



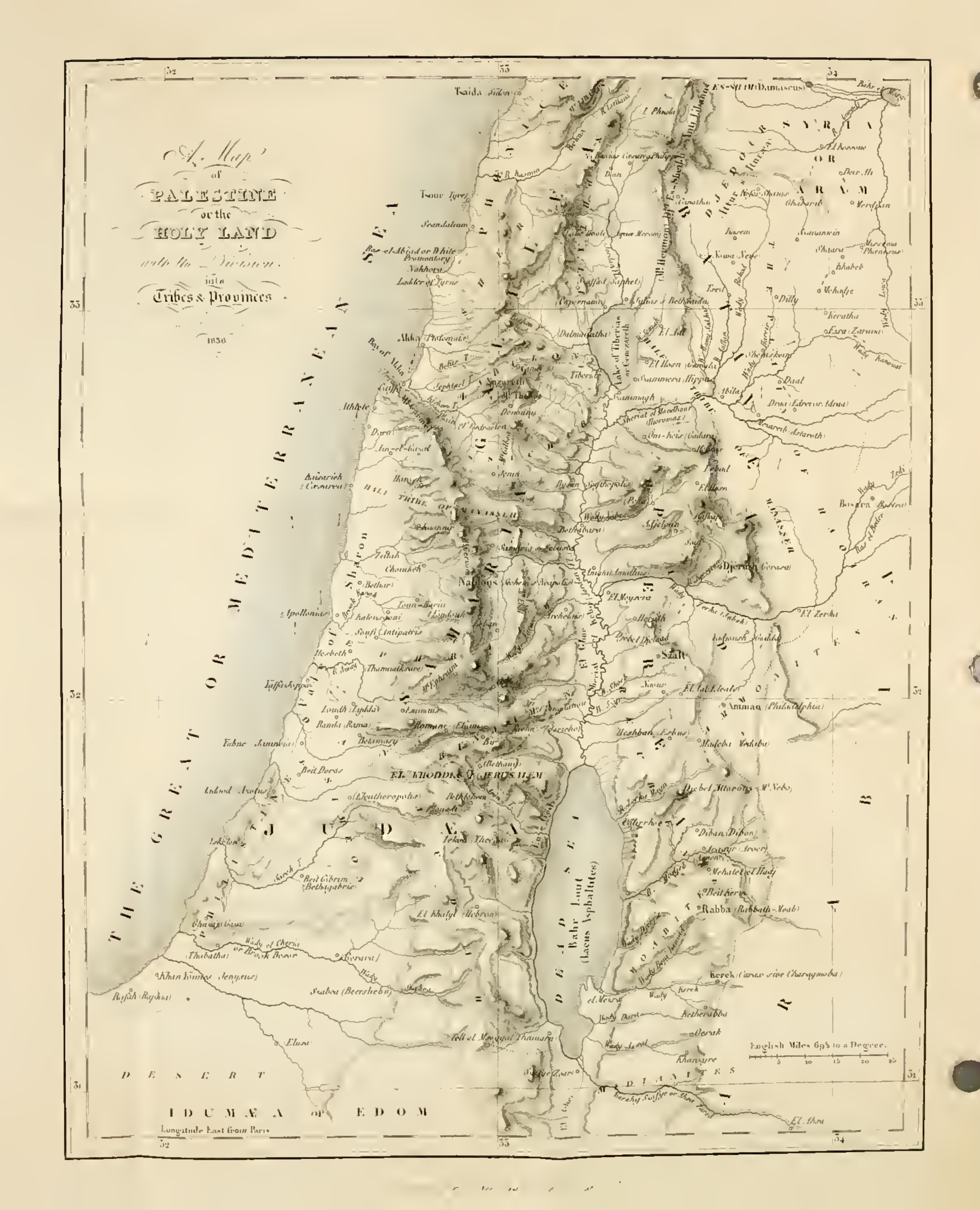
...graved for "Three Years in the East." &c.



1 Gateway
2 Stone seat
3 Ruined Tower anciently the belfry
4 Divan of the Turkish toll-gatherers.
5 Stone of Unction.
6 Ante-Chapel
7 Sepulchral Chamber
8 Tomb of our Lord.
9 Ichonostasion
10 Sancta Sanctorum.
11 Chair of the Greek Patriarch of Jerusalem
12 ditto of his Vicar
13 "Navel of the world"
14 Chapel of the Copts
15 Columns
16 Pilasters
17 Altar of the Armenians.
18 Apartments of ditto.
19 Altar of the Syrians, Georgians and Nestorians.
20 Altar of the Holy Sacrament.
21 – ditto – Holy Cross
22 – ditto – Flagellation
23 Sacristy.
24 Altar of the Prison of Christ.
25 Altar of the Inscription over the Cross
26 Altar of the Division of the Garments.
27 Steps leading down to the Chapel of the Finding of the Crosses
28 Altar of St. Helena.
29 Cavity where the Crosses were found.
30 Chapel of Derision
31 Steps leading up to the rock of Calv
32 Chapel of Crucifixion.
33 Recipients of the three Crosses
34 Rent in the Rock
35 Chapel of the Nailing to the Cross
36 Where stood the tomb of Godfrey of Bouillon
37 – ditto – Baldwin
38 Tombs of the Kings of Jerusalem
39 Where the Disciples and the pious women stood contemplating the Crucifixion
40 Sepulchre of Joseph of Arimathea.
41 Cistern
42 Entrance to the Apartments of the Franciscans
43 Refectory.
44 Steps leading to the upper galleries.
45 – ditto – upper Rooms
46 Enclosed area formerly the northern entrance to the Church
47 Entrance to the Chapel of our Lady of Grief
A Open court before the Church
B Vestibule or Entrance hall.
C Circular area or Nave
D The Holy Sepulchre
E Chapel of the Apparition belonging to the Latins
F Choir of the Great Church belonging to the Greeks.
G Chapel of the Finding of the Crosses
H Lower part of Calvary.
HH Upper part of ditto
North
150 Feet
GROUND PLAN
of the
Church of the Resurrection
at
JERUSALEM,
commonly called
the
Holy Sepulchre
1836



East 83



A Map of PALESTINE or the HOLY LAND with the Division into Tribes & Provinces
1836
THE GREAT OR MEDITERRANEAN SEA
SYRIA OR ARAM
JUDÆA
IDUMÆA OR EDOM
DESERT
English Miles 69½ to a Degree.
Longitude East from Paris
ES-SHAM (Damascus)
Tsaida (Sidon)
Tsour (Tyre)
Akka (Ptolemais)
Bay of Akka
Nazareth
Tiberias
Lake of Tiberias or Genezareth
Djerash (Gerasa)
Naplous
Szalt
Amman (Philadelphia)
JERUSALEM
EL KHODDES
Rieha (Jericho)
Heshban (Esbus)
Bethlehem
El Khalyl (Hebron)
Bahr Lout (Lacus Asphaltites)
Rabba (Rabbath-Moab)
Kerek
Ghazza (Gaza)
Szaba (Beersheba)
Jaffa (Joppa)
Kaisarieh (Caesarea)
Elusa



